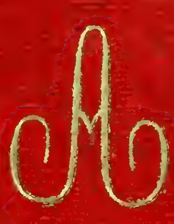



U d'/of OTTAWA
39003002517216





CHARLEMAGNE

OU

LA CAROLÉIDE.

TOME I.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT, RUE DE SEINE, N° 8.



Partout et nulle Part

Bovinet Sculp.

CHARLEMAGNE

OU

LA CAROLÉIDE,

POËME ÉPIQUE

EN VINGT-QUATRE CHANTS,

PAR M. LE Vte D'ARLINCOURT (VICTOR),

MAÎTRE DES REQUÊTES, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

Orné de gravures, dessinées par M. HORACE VERNET, gravées par MM. BOVINET et MIGNERET; et d'un plan figuratif des lieux où se passe l'action du poëme.

TOME PREMIER.

PARIS,

Chez
LE NORMANT, Imprimeur-Libraire, rue de Seine, n° 8;
Mme Ve RENARD, rue de Caumartin, n° 12;
DENTU, DELAUNAY, Libraires, Palais-Royal, galerie de bois;
NEPVEU, Libraire, passage des Panoramas.

M. DCCCXVIII.



PRÉFACE.

DEPUIS long-temps on a prétendu que les Français n'ayant ni *la tête* ni *le cœur épique*, la France n'auroit jamais d'épopée. Aujourd'hui, la politique occupant exclusivement tous les esprits dans toutes les classes de la société, on décide que les beaux jours de la littérature française sont passés; que les vers tombés *en discrédit* ne charmeront plus notre siècle *; et que tout prodige, n'importe en quel genre, est devenu impossible à la génération actuelle. Ces prophètes anti-patriotiques peuvent plaire peut-être à quelques prétendus diplomates, qui croient que l'univers entier ne s'occupe que de leurs pamphlets politiques; à quelques factieux, qui pensent que les nations ne trouvent de délassements que dans les révolutions; enfin, à

* J'ai entendu un homme d'Etat dire à l'ouverture des Chambres de 1817, qu'il falloit être bien léger pour s'occuper de poésie et de littérature dans la situation actuelle de l'Europe.

quelques écrivains mercenaires qui, dépourvus d'imagination, et incapables de publier de vastes compositions, ne veulent point qu'on lise autre chose que leurs fastidieuses brochures sur les élections, les congrès, la Charte, et les Chambres. Mais je prophétise à mon tour à ces rêveurs et à leurs partisans, que c'est au contraire leur opinion qui passera, que ce sont leurs pamphlets éphémères que bientôt personne ne voudra lire, que ce sont leurs sophismes diplomatiques dont le public cessera bientôt de s'occuper, que ce sont leurs augures qui tomberont *en discrédit*, et que la France, à toutes les époques et dans tous les genres, en poëtes, en magistrats, comme en guerriers, sera ce qu'elle a toujours été, ce qu'elle est encore, la première des nations.

Nous avons assez rempli l'univers du bruit de nos triomphes guerriers ; la paix est aujourd'hui le vœu des peuples et des rois. Mais la France peut-elle se passer de gloire?.. Non : elle a épuisé la coupe de la victoire, qu'elle ambitionne aujourd'hui d'autres succès! que le commerce enrichisse nos contrées! que l'industrie

s'y perfectionne encore ! que les arts nous prodiguent leurs merveilles ! que l'agriculture nous étale ses richesses ! et que les lettres, par de nouveaux chefs-d'œuvre, viennent, charmant notre belle France, la rendre encore la nation inimitable.

Laissons dire aux esprits lourds et désenchanteurs que notre patrie est maintenant *anti-poétique*, ils ont leur raison pour vouloir nous le persuader. Eh ! pourquoi le langage des dieux ne seroit-il plus fait pour notre siècle ? Nous croit-on devenus indignes de l'entendre !.. Ah ! sous un gouvernement qui cherche à cicatriser les plaies, l'esprit d'intrigues et de factions, le goût ridicule des pamphlets *, la manie de la

* Un journal, qui se distingue par son bon esprit et sa modération, parlant dernièrement de la mode des pamphlets, s'exprimoit ainsi :

« Le pamphlet, le stérile pamphlet, en offrant à l'écrivain une » facile vogue, le détourne d'une solide gloire. Tel ravitaille sa » renommée tous les mois à l'aide d'une demi-douzaine de para- » doxes travestis d'une demi-douzaine de façons. Ainsi l'on dépense » en détail son esprit ; et à force d'en répandre dans des produc- » tions éphémères, il n'en reste plus pour de larges compositions. » Grâce à nos troubles civils, ce trafic de pamplets est devenu le » meilleur de tous ; car c'est celui qui exige le moins de fonds. » Aussi tout le monde y veut goûter. Voilà ce qui étouffe la litté-

politique, et tous ces écrits qui finiroient par nous rendre odieux le bienfait de *la presse libre*, ne pourront avoir qu'un temps. Débarrassée du joug insupportable des troupes étrangères, notre France, aussi grande après ses revers que pendant ses triomphes, reprendra son caractère primitif, ses mœurs poétiques chevaleresques et religieuses, ses grâces naturelles, ses droits antiques : elle fut la patrie des beaux-arts, le sol privilégié du génie. Oui, l'amour de la gloire des lettres et des arts redeviendra la passion première du peuple le plus aimable de l'Europe.

Eh ! pourquoi la France n'auroit-elle point un Homère, un Virgile, un Tasse, un Milton, elle qui posséda des Sophocle, des Euripide,

» rature, en corrompant la raison publique; voilà ce qui éloigne » les esprits du but en faussant leur activité. Comme le pamphlétaire dépèce la politique, et s'arme de quelques détails mal con- » nus contre un ensemble qu'il connoît moins encore, il accou- » tume le public à cette logique des athées, qui arguoient de quel- » ques désordres partiels contre l'ordre universel des choses. Ces » gens-là voudroient nous donner la Fronde pour nous délasser » de la Ligue.

» Que la raison publique secoue enfin ce joug honteux : car elle » est forte encore en dépit de ses corrupteurs, et elle a glorieu- » sement prouvé sa force. Ce peuple, autrefois le plus brillant » de la terre, et qui tenoit école de grâces... etc. »

des Ménandre, des Horace! Esprits indignes d'être Français, qui ravalez sans cesse nos poëtes, nos guerriers, notre sol, et jusqu'à cette langue maintenant universelle, qu'écrivoient les Racine, les Voltaire, les Buffon, les Bossuet! vous, dont le cœur n'a jamais battu au nom sacré de la patrie! êtres qui ne pouvez devenir la gloire d'aucun pays! ah! gardez pour vous, gardez vos sinistres pensées, ou prophétisez sur une terre étrangère!

« — Je doute, dit l'Auteur d'*Atala*, qu'il » soit possible d'avoir une seule vertu, un seul » véritable talent, sans amour de la patrie. A la » guerre cette passion fait des prodiges; dans » les lettres elle a créé Homère et Virgile. » Repoussons donc l'idée qu'il est une gloire à laquelle nous ne puissions aspirer : l'amour de la patrie, cet amour inspirateur, est toujours la passion des Français; guidés par ce sentiment des grands cœurs, que n'ont-ils point fait! que ne peuvent-ils point faire encore! Il n'est point de lauriers qu'ils n'aient moissonnés; il n'est point de couronnes que leurs fronts ne puissent porter.

Ah! lorsque j'ose tracer ces lignes, quoiqu'adorateur enthousiaste de la patrie, loin de moi cependant toute idée présomptueuse! — « Une épopée*, disoient les anciens, est le chef-» d'œuvre de l'esprit humain. » Si, après douze ans de travaux et de méditations, je n'offre point ce chef-d'œuvre à mon pays,

« J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris. »

Les Journaux ont bien voulu, d'après quelques bruits publics, annoncer mon *Charlemagne* avec éloge. On a beaucoup parlé des allusions que l'ouvrage pourroit renfermer. On a dit que j'y célébrois la gloire de nos armées, et que mon poëme paroissoit devoir être *national*. Ce dernier mot est l'éloge que j'ambitionne. Oui, j'ai voulu chanter ma patrie et ses héros. Aucun esprit de parti ne m'empêchera jamais d'admirer et les hommes de lettres qui ont, sous tous les règnes, honoré mon pays, et les guerriers qui l'ont de tout temps glorieusement servi. Depuis Pharamond jusqu'à nos jours,

* Heroic poems have a just pretence
To be the utmost stretch of human sense.
BUCKINGHAM, *Essay on Poetry*.

chaque dynastie eut sa bannière, chaque maison royale eut ses couleurs. Honneur à tout Français qui sut illustrer sa patrie, et combattre noblement pour elle, n'importe à quelle époque et sous quel étendard!

Par une bizarrerie vraiment inexplicable, les auteurs français, loin de célébrer leur nation, à l'exemple des Grecs et des Romains, semblent s'être obstinés à ne prendre pour sujets de leurs chants que des guerriers étrangers. Eh quoi! nos héros, notre histoire, nos contrées, nos conquêtes, nos prodiges, sont-ils moins poétiques que ceux des autres peuples! Les vierges modestes de Lutèce avoient-elles moins de charmes que les nymphes lascives d'Amathonte! Eh quoi! ces Gaulois, vainqueurs de l'Italie, maîtres de Rome, forçant les Thermopyles, pénétrant dans la Thrace, s'emparant de Byzance, entrant en Asie, soumettant le Midi, gouvernant le Nord! ces Sicambres altiers, que l'antiquité regardoit comme invincibles! ces Francs, la terreur du monde! sont-ils moins grands que les rivaux qu'ils terrassèrent?..

Et ces preux courtois, ces vaillants chevaliers,

ces héros de la Terre-Sainte, ne se couvrant de lauriers que pour en faire hommage à leur Dieu, leur prince et leur dame! ces paladins hardis, descendants des Gaulois! ces troubadours joyeux, nouveaux fils d'Apollon! offrent-ils donc à la poésie moins de peintures brillantes que toute cette race éternelle de Priam et d'Agamemnon?

Mithridate montroit à ses soldats, comme garants de la victoire, quelques Gaulois qu'ils avoient dans leurs rangs : Salluste les déclara supérieurs aux Romains : le grand Frédéric s'écrioit que, s'il étoit né roi de France, il ne seroit tiré en Europe aucun coup de canon sans sa permission. Et nous! nous qui devrions être si fiers, tant de l'héritage de gloire que nous ont légué nos ancêtres, que des hauts faits merveilleux de nos contemporains; nous, qu'ont admirés, jusque dans nos revers, les peuples les plus jaloux de notre suprématie, nous seuls nous dédaignons de chanter nos grands hommes!

Ah! que désormais les étrangers portent seuls leurs guerriers à la postérité! mais pour nous,

laissant enfin de côté leurs Achille, leurs César, leurs Brutus, leurs Alexandre; pleins d'un juste enthousiasme, ne chantons plus que nos Brennus, nos Clovis, nos Charles, nos Louis, nos Bayard et nos Turenne! et que tout noble habitant de nos célèbres et poétiques contrées, électrisé par les chants nationaux des bardes de notre âge, étonné de nos propres merveilles, ivre d'orgueil et de joie, s'écrie : — « *Et moi aussi je suis Français!* »

Jeune et enthousiaste, lorsque j'entrepris mon poëme, tout entier à l'impatient désir de chanter ma patrie, je ne balançai pas dans le choix de mon héros : quel astre sur la terre répandit plus d'éclat que le César français! Sans la lyre d'Homère, qu'eût été Achille auprès de Charlemagne*!

La conquête de la Germanie, la fondation de

* Lorsqu'on érigea la colonne de la place Vendôme, ce fut par suite d'un décret portant qu'il seroit élevé un monument à la mémoire de Charlemagne, monument qui seroit surmonté de sa statue. Pourquoi n'exécuteroit-on point le projet primitif?.. Quel prince a plus que Charlemagne mérité de sa patrie un monument glorieux!..

l'empire français, la soumission des peuples du Nord, soumission dont le sceptre des Césars doit, pour Charlemagne, être le prix glorieux dont l'empire d'Occident doit être la récompense, tel est le vaste sujet de mon poëme.

C'est au milieu des déserts inconnus de l'aride Germanie, non loin des forêts sacrées de l'inexorable druïde; c'est près des antres prophétiques de la vierge inspirée, au pied des âpres rochers du belliqueux héritier d'Odin; c'est enfin sur les bords harmonieux des poétiques torrents du barde des combats, que se passe l'action de ma Caroléide.

Quel contraste entre les camps rivaux! d'un côté, le héros de la France, dans tout l'éclat de sa grandeur, au milieu de ses chevaleresques guerriers; de l'autre, le sauvage roi des Saxons, Vitikind, à la fois féroce et magnanime, environné des barbares du Nord, et des druïdes d'Irmensul, altérés de sang humain. D'un côté, la générosité, la noble confiance dans le Dieu des armées; de l'autre, des imprécations, des sacrifices humains, des blasphêmes : ici la gloire, là, la barbarie; que de magnifiques tableaux!

Irmensul et son temple jouèrent un grand rôle dans les guerres de Charles contre les Saxons : j'ai fait de longues et curieuses recherches sur ces druïdes homicides, dont les forêts germaniques étoient peuplées. Les scènes effroyables que j'ai tracées sont toutes tirées de l'antiquité.

Quant à ces descendants d'Odin, à ces scaldes dont les chants magiques électrisoient les vaillants fils de Lochlin*, je les ai peints tels qu'ils existèrent : j'ai rassemblé dans les ouvrages anciens, et jusque dans de vieux manuscrits, tous les traits épars qui pouvoient donner quelque idée de leur poésie tant renommée. Termes, pensées, épithètes, j'ai cherché à tout imiter; et leurs chants, dans mon poëme, offriront peut-être au lecteur quelque chose de ce vague mystérieux, de cette teinte vaporeuse, caractère des hymnes de gloire et d'amour qui retentissoient aux fêtes d'Odinsée et d'Asgard.

— « Les peuples du Nord, dit un auteur » connu, n'alloient au combat qu'au récit de la » gloire de leurs ancêtres... » Combien de mi-

* *Lochlin*, nom donné à la Scandinavie.

racles n'opérèrent point les chants nationaux de leurs bardes guerriers ! penchés sur leurs harpes d'or, dont les sons belliqueux se marioient au bruit des torrents, au roulement lointain des orages, ces poëtes divinisés, dépositaires du passé, vivantes annales de leur patrie, tantôt par la magie de leurs chants souffloient aux guerriers l'ivresse des combats, tantôt portoient l'attendrissement dans tous les cœurs, arrachoient l'arme ensanglantée, et faisoient succéder à l'enthousiasme des triomphes l'exaltation de la vertu. Assis aux festins des rois, comme à la table des pâtres, ils furent les astres des ténébreuses contrées du Nord; et peut-être leurs sons divins ont-ils trop tôt cessé d'enchanter les forêts de la Gaule, les rives de Lochlin, la grotte de Fingal, et les monts de la Calédonie.

Le merveilleux de mon épopée est né du sujet même; il pourra cependant étonner; le genre neuf de l'ouvrage déplaira peut-être a quelques sévères critiques épris de la simplicité des poëmes antiques; ils lui reprocheront peut-être trop d'événements, trop de tableaux, trop

d'intérêt; mais si j'ai plu aux âmes sensibles; si mon poëme, lu par toutes les classes de la société, peut les intéresser toutes, et devenir national; si j'ai pour moi les cœurs qui, dévoués à la patrie, aiment à l'entendre louer, je n'aurai plus rien à désirer.

« Le secret est d'abord de plaire et de toucher. »

Tel fut mon principal désir, tel est le but de mes travaux*. Quant à la morale de l'ouvrage,

* Madame de Staël, dont on ne peut contester le génie et la profondeur des pensées, parlant des épopées antiques, et de leur simplicité, conseille surtout aux poëtes épiques modernes de ne point chercher à les imiter, s'ils veulent plaire à leur siècle, et l'intéresser. « La littérature des anciens, dit-elle, est chez les » modernes une littérature transplantée : la littérature chevale- » resque est chez nous indigène, et c'est notre religion et » nos institutions qui l'ont fait éclore. Les écrivains imitateurs des » anciens se sont soumis aux règles du goût le plus sévère; car, » ne pouvant consulter ni leur propre nature, ni leurs propres » souvenirs, il a fallu qu'ils se conformassent aux lois d'après » lesquelles les chefs-d'œuvre des anciens peuvent être adaptés » à notre goût; bien que toutes les circonstances politiques et » religieuses, qui ont donné le jour à ces chefs-d'œuvre, soient » changées; mais ces poésies d'après l'antique, quelque parfaites » qu'elles soient, sont rarement populaires, parce qu'elles ne » tiennent dans le temps actuel à rien de national. La poésie » française étant la plus classique de toutes les poésies mo- » dernes, est la seule qui ne soit pas répandue parmi le » peuple. Les stances du Tasse sont chantées par les gondoliers » de Venise; les Espagnols et les Portugais de toutes les classes

elle aura frappé le lecteur avant qu'il ait achevé le poëme.

On a critiqué dans les poëmes d'Homère, de Virgile, de Milton, du Tasse, et du Camoëns, ces dieux s'enivrant, et riant de la mauvaise grâce dont Vulcain leur sert à boire ; ces harpies enlevant le dîner des héros troyens ; de vieux vaisseaux se changeant en jeunes nymphes ; Diane donnant des soufflets à Vénus ; Mars qui, renversé, couvre neuf arpents de son corps ; des chevaux qui parlent et qui pleurent ; Jupiter menaçant Junon de la suspendre dans les airs avec une enclume à chaque pied ; un ange qui coupe en deux un diable, et les deux parties du diable qui se réunissent ; des princes changés en

» savent par cœur les vers de Caldéron et du Camoëns ; Shakespéar est autant admiré par le peuple en Angleterre, que » par la classe supérieure ; des poëmes de Goethe et de Burger » sont mis en musique, et vous les entendez répéter des bords » du Rhin jusqu'à la Baltique : nos poëtes français sont admirés » par tout ce qu'il y a d'esprits cultivés chez nous, et dans le » reste de l'Europe ; mais ils sont tout-à-fait inconnus aux gens » du peuple, et aux bourgeois même des villes ; parce que les » arts en France ne sont pas, comme ailleurs, natifs du pays » même où leurs beautés se développent. » (*De l'Allemagne*, t. I, p. 275.)

poissons; des arbres transformés en enchanteresses; un perroquet chantant des chansons; et un héros chrétien adressant une prière à Vénus, qui la porte au pied du trône de Jésus-Christ. J'ai dû me garder d'imiter un pareil merveilleux, et je crois qu'Aristote a pu se tromper, lorsqu'il a dit : — « Il faut que l'admirable dans l'épopée » aille jusqu'au déraisonnable : ce qui passe les » bornes de la raison produit le merveilleux. »

M. de Chateaubriand, parlant de la Henriade, s'écrie: — « Est-ce que cette France à demi » barbare n'étoit plus même alors assez cou- » verte de forêts, pour qu'on n'y rencontrât pas » quelques uns de ces châteaux du vieux temps, » des souterrains, des tours verdies par le » lierre, et pleines d'histoires merveilleuses? » Ne pouvoit-on trouver quelque temple go- » thique, dans une vallée, au milieu des bois? » Les montagnes de la Navarre n'avoient-elles » pas encore quelque druïde qui, sous le » chaume, au bord d'un torrent, au murmure » des ondes, chantoit les souvenirs des Gaules, » et pleuroit sur la tombe des héros?.. »

Ce que M. de Chateaubriand cherche avec tant de regret dans la Henriade, se trouve tout naturellement placé dans ma Caroléide. Malheur aux poëmes écrits sur des sujets trop modernes! les temps antiques sont les âges de la poésie. Il est un charme indéfinissable attaché à ces mots de bardes, de scaldes, de sibylles, de druïdes, etc. Leurs noms, leurs souvenirs, leur culte, tout en eux est harmonie. — « Oh! quels » charmes, s'écrie l'éloquent auteur de la » *Gaule Poétique*, n'ont pas les noms antiques » placés en des récits attendrissants, puisqu'en » ne les prononçant qu'au hasard, et détachés » de toute idée, on ne peut les entendre sans » une émotion secrète! C'est ainsi qu'on se » plaisoit à écouter les sons que le vent tiroit de » la lyre d'Homère, suspendue à la grotte de » Smyrne. »

On sait que, parmi les Gaulois, les Germains, et en général tous les peuples du Nord, les femmes jouissoient d'une considération extraordinaire. Elles suivoient leurs époux à la guerre, combattoient à leurs côtés, opinoient

avec eux au conseil, et souvent, comme l'épouse du Malabar, se précipitoient sur le bûcher funéraire de l'objet adoré. Selon Tacite, Pomponius Méla, et autres, une jeune fille passoit pour avoir quelque chose de divin, et étoit considérée comme une lumière prophétique : aussi ses discours étoient-ils avidement écoutés, et ses conseils constamment suivis : la vierge prophétesse étoit l'oracle de la patrie.

Le gui sacré et la verveine couronnoient le front virginal de ces Velléda, aux pieds desquelles se prosternoient les belliqueux enfants du Nord. M. de Marchangy, dans sa *Gaule Poétique*, ouvrage à la fois gracieux et savant, auquel je dois d'heureuses inspirations, les représente ainsi : — « Elles étoient armées de la baguette des Nécromans, de l'anneau merveilleux, de la coupe aux philtres magiques, et transportées sur un char aérien, telles qu'apparurent à nos crédules aïeux les Obéron, les Morgane, et les Mélusine. »

Prophétesses du Nord ! muses des rois sauvages ! c'est parmi vous que j'ai trouvé ma vierge

des temps antiques, mon *Ulnare*, amante encore sans exemple, âme et merveilleux de mon poëme : oui, filles divinisées ! c'est vous qui m'inspiriez sans doute, lorsqu'au fond de l'antre des forêts, aux regards étonnés de Charlemagne, je faisois apparoître l'être inconcevable, l'aurore boréale, qui devoit dans le Nord éclairer ses triomphes.

J'ai constamment suivi dans ce poëme la vérité historique, je n'ai brodé que quelques accessoires. La vierge des forêts, *Ulnare* elle-même, n'est point entièrement une héroïne imaginaire. J'aurois pu cependant ne point m'astreindre à cette règle, à laquelle nul poëte épique ne s'est soumis. On sait que Didon naquit et mourut trois cents ans après Enée; qu'Enée lui-même, loin de fonder l'empire romain, mourut noyé dans le Numique; que la *chaste* Pénélope fut répudiée et chassée par Ulysse, pour cause de débauche pendant son absence ; que jamais Hélène n'entra dans les murs de Troie; et que Henri IV et Elisabeth ne se virent, ni ne se parlèrent jamais.

On disoit un jour à Thomson, auteur du poëme *des Saisons*, qu'un de ses amis s'occupoit à composer une épopée. — « Une épopée! » s'écria l'auteur anglais, impossible! il n'a jamais vu une montagne. » On ne m'adressera point un semblable reproche : c'est au milieu des camps, sur des terres étrangères, que ce poëme a été en partie composé. C'est tantôt sur la cime des monts les plus escarpés, tantôt sur le bord des torrents les plus sauvages, souvent sous la tente, et sur le sanglant théâtre des combats, quelquefois dans la tranchée, et toujours parmi des héros français, que j'ai tracé les scènes variées de ma Caroléide. Cet ouvrage, tout patriotique, et que j'aime à croire national, a recueilli toutes les impressions de ma vie, toutes les sensations d'une jeunesse ardente, et toutes les pensées d'une cœur enthousiaste. Notre siècle a souvent placé l'homme dans des situations dramatiques; et c'est en ces moments où mon âme étoit fortement agitée, que j'aimois à peindre ses violentes émotions. Echappant par miracle à des périls toujours nouveaux, j'ai peint ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, et les hor-

reurs des combats, le carnage, l'incendie, les siéges, le sac des villes; et l'ivresse de la victoire, les prodiges de l'héroïsme; et les regrets vers le sol natal, vers *le tant beau pays de France;* et les douces illusions de la jeunesse et de la vie; et surtout l'enthousiasme de la gloire et de la patrie.

Compagnon de ma vie, dépositaire de mes pensées, consolateur de mes peines, charme de mes plaisirs, mon poëme ne me quitta jamais dans mes courses lointaines; et, semblable au Camoëns, qui, faisant naufrage sur les côtes de la Chine, échappoit à la mort, nageant d'une main, et tenant de l'autre sa *Lusiade*, de même de mille dangers je ne sauvai souvent que ma personne et mon ouvrage.

Je n'ai point prétendu faire un poëme de circonstance; ces sortes d'ouvrages meurent avec l'époque qui les fit naître. Sans doute, il se trouvera beaucoup d'allusions de tous genres dans mon *Charlemagne;* je ne les ai point recherchées; de même je n'ai point songé à les éviter. Les Muses, au sommet du Parnasse, n'ont point de chaînes, point d'esclavage; et la pen-

sée, qui noblement cherche à s'élever jusqu'à elles, ne peut trouver la flamme du génie que sur l'autel de l'indépendance.

Loin de moi donc toute vue, toute opinion politique! S'il est encore en France des partis opposés, chacun d'eux trouvera dans ma Caroléide le sentiment qui doit réunir tous les esprits, l'amour de la patrie.

Paré d'un grand nom, mon *Charlemagne* auroit eu besoin d'un grand talent; et je ne puis me rappeler sans effroi l'arrêt de ce monarque guerrier,

« Qui ne pouvoit souffrir qu'un artisan grossier
» Entreprît de tracer d'une main criminelle
» Un portrait réservé pour le pinceau d'Apelle. »

CHARLEMAGNE

OU

LA CAROLÉIDE.

CHANT PREMIER.

Je chante ce guerrier dont la vaste puissance (1)
Fit des roisses rivaux les vassaux de la France,
Et dont le bras vainqueur, noble instrument des cieux,
Etendit le vrai culte, et brisa les faux dieux.
Je chante les combats, les amours et la gloire
D'un roi, l'ami du ciel, et l'orgueil de l'histoire;
Qui, monté triomphant au trône des Césars,
Fut l'idole du peuple et le dieu des beaux-arts.

Sentiment des grands cœurs! amour de la patrie!
Viens répandre en mon sein le souffle du génie;
Daigne animer ma voix, daigne inspirer mes chants :
C'est peu d'avoir tes feux, il me faut tes accents.

En de riants tableaux que l'amour s'embellisse !
Que le fracas des camps dans mes vers retentisse !
Orne la vérité sans ternir ses attraits ;
De leurs propres exploits étonne les Français ;
Fais régner dans mes vers l'ardeur dont tu m'enflammes ;
Cherche à plaire aux esprits pour mieux toucher les âmes ;
Et joins, en célébrant et Charle et ses guerriers,
Une palme nouvelle à d'antiques lauriers.

Charlemagne régnoit, et déjà la victoire
Avoit orné son front de quatorze ans de gloire *.
Ces belliqueux Gaulois, esclaves si long-temps
De princes sans puissance, et de sujets tyrans;
Ces peuples, si souvent, sur leurs sanglants rivages,
Par devoir criminels, par désespoir sauvages,
Aujourd'hui, sous un roi, la terreur des pervers,
Aux trônes commandoient, et régloient l'univers.

Vers ces climats heureux, sur ces bords où la Seine (2),
Parmi des prés fleuris, lentement se promène,
Paris alors, Paris, dans l'ombre enseveli,
S'apprêtoit à sortir des gouffres de l'oubli.
Ce n'étoit point encor cette ville royale,
Qui, du globe, plus tard, brillante capitale,
Devoit, réunissant mille peuples divers,

* En ce moment il a environ trente-six ans.

Dans ses murs orgueilleux contenir l'univers;
Ce n'étoit point encor du monde la maîtresse:
Vierge simple et sans fard, la modeste Lutèce
Brilloit peu; mais, du moins, présageant sa beauté,
De loin entrevoyoit son immortalité.

Au fond d'un vieux château, de gothique structure,
Où l'art s'étoit flatté d'embellir la nature,
Charle, à l'aube du jour, s'arrachant au sommeil,
Déjà de la nature admire le réveil;
Du génie en ses yeux brille l'ardente flamme:
Les plus vastes projets fermentent dans son âme;
Le présent qu'il régit ne peut le contenir,
Fier du passé, son œil embrasse l'avenir:
L'audace est son rempart, l'honneur son existence,
Et l'amour le tribut qu'il lève sur la France.
Ses traits mâles et fiers, son port majestueux,
Plaisent à tous les cœurs, et charment tous les yeux.
Redoutant les amours, il fuit leur douce flamme;
L'intérêt de son peuple occupe seul son âme:
Le devoir est pour lui l'élément du bonheur.
Mais peut être, en héros trop fier de sa valeur,
Charle porte à l'excès son amour pour la gloire:
Néanmoins, généreux au sein de la victoire,
L'honneur guide ses pas, la justice son cœur;
Du foible il est l'appui, du crime le vengeur:

Sur son front rayonnant sa puissance s'annonce,
Et sa gloire est partout où son nom se prononce.

La nuit avoit cessé : le souverain des airs,
S'annonçant par degrés, éveilloit l'univers.
Sur un trône d'azur et de pourpre éclatante,
L'épouse de Titon se lève éblouissante ;
Et du soleil ouvrant le palais radieux,
Couvre de ses feux d'or l'immensité des cieux.
Dédaignant la splendeur d'une vaine parure,
Le héros se revêt de sa pesante armure;
Des gardes du palais le cortége pompeux
Ne l'environne point : Noble Charle! à tes yeux,
D'orgueil et de terreur ces fastueuses marques
Sont dignes des tyrans, et non des vrais monarques :
Aimé de tes sujets, comptant sur leur honneur,
Ta garde est leur amour, ta sûreté leur cœur!

Au conseil il se rend, et sa cour l'environne.
Bozon, le fier Bozon est debout près du trône (3);
Terrible dans les camps, sincère dans les cours,
Il plaît par sa valeur, mais non par ses discours.
Pour lui feindre est un crime : indocile et farouche,
La brusque vérité sort toujours de sa bouche :
Parmi les courtisans on le fuit, on le hait;
Mais Charle aime Bozon... toute la cour se tait.

Le célèbre Angilbert, l'ami du roi de France (4),
Fameux par ses écrits, fameux par sa naissance,
Suit les pas de Bozon : philosophe guerrier,
En sa main est la lire, à son front le laurier;
En lui l'expérience éclaire la jeunesse:
Grave sans être sombre, austère sans rudesse,
Il ne distingue point un devoir d'un plaisir;
Quoiqu'il brille aux combats, la paix est son désir :
Si Charle est tout pour lui, plus encore est la France.

Mais quel audacieux près du trône s'avance?...
Son œil est d'un héros, son port d'un souverain;
Les combats sont ses jeux, les succès son destin :
C'est Isambard...* son nom, illustré dans la guerre,
Lui semble le plus grand qu'ait célébré la terre.

Gérold est près de lui : Gérold, adroit flatteur,
Du monarque français croit posséder le cœur;
Subtil dans ses discours, rusé dans sa conduite,
Constamment dans son sein la politique habite;
Mais timide guerrier, Gérold n'est qu'orateur;
Il plaide pour la guerre, et tremble au champ d'honneur:
Tel, prêchant les combats, l'éloquent Démosthène (5)

* Isambard, noble et vaillant paladin, sauva la vie à Charlemagne dans une partie de chasse : le roi le combla de bienfaits. Isambard fut aimé d'Hermengarde, belle-fille de Charlemagne. *Voy.* GAILLARD, Hist. de Charlem.

Tonnoit dans les conseils, et fuyoit sur la plaine.

Othon paroît : savant et guerrier à la fois,
Othon de la nature étudia les lois:
Sondant de ses secrets la profondeur immense,
Aux mortels expirants Othon rend l'existence;
Et contre toute erreur sachant se prémunir,
Médite le passé, révèle l'avenir.

Un jeune chevalier s'avance sur ses traces;
Le ciel unit en lui la valeur et les graces:
Toujours vif et joyeux, loyal et sans détour,
Couvert d'armes c'est Mars, et sans casque l'Amour.
Brave, mais imprudent; amant vif, mais volage,
De la frivolité le beau Guise est l'image (6):
Galant, léger, badin, terrible, audacieux,
C'est le dieu des combats, des plaisirs et des jeux;
Il folâtre, il triomphe, et partout il allie,
Courage avec amour, raison avec folie.

Là se montre Eginhard * : belliqueux troubadour,
Aux hymnes des combats il joint des chants d'amour.
Plus loin paroît Brennus, descendant du grand homme
Qui, tel qu'un dieu vengeur, entra vainqueur dans Rome.

* Eginhard est tellement connu que je n'en parle point dans mes notes. Tout le monde sait qu'il fut d'abord secrétaire de Charle, puis son ami, ensuite son gendre, et enfin son historien.

Noble Roland! jadis, parmi tous ces héros,
Tu t'élevois superbe... O fatal Roncevaux!
Que maudit soit ton sol où la gloire succombe!
Ton immortalité s'assied sur une tombe.

Mais vous, Montmorency, Theuderic, Olivier (7),
Odoart, Angelin, puis-je vous oublier!
Immortels favoris des Filles de mémoire,
Ah! seuls, vos noms heureux désignent la victoire!
Anceaume, Guy, Tristan, Lancelot, Amalvin,
Roricus *, Archambault **, Artus, Ogier, Guérin,
Que de noms glorieux!... troupe vaillante et fière;
Oui, je célébrerai votre audace guerrière;
Que n'ai-je, avec plus d'art, des pinceaux plus fameux!
Qui chante vos exploits, s'éternise avec eux.

Cependant au conseil Charle en ces mots s'exprime:
« — Des guerriers de ma cour élite magnanime!
» Chevaliers! parmi vous je viens en ce moment,
» De l'empire français tracer l'état présent.
» Quand les peuples lombards, ennemis de la France,
» M'eurent par leurs complots ordonné la vengeance,
» Didier, leur souverain, dans les Alpes vaincu,
» Foudroyé même avant que d'avoir combattu,

* Roricus, beau paladin, fut aimé de Berthe, fille de Charlemagne.

** Archambault fut aimé de Rotrude, autre fille du roi.

» Courut en vain cacher sa honte dans Pavie;
» Par ma clémence seule il conserva la vie ;
» Et lui-même à mes pieds courbant ses étendards,
» Vint déposer, tremblant, le sceptre des Lombards.
» C'est alors qu'enchaînant les foudres saints dans Rome,
» Je servis le Pontife, et je gouvernai l'homme :
» Moins altier désormais, qu'il sache sous nos lois,
» Que le chef des prélats n'est point le chef des rois!
» Quand l'Homme des douleurs, dont il se dit l'image,
» Pour seul trône eut la croix, pour seul encens l'outrage,
» Qu'offre au monde un superbe, encensé sous le dais...
» Le prince de l'orgueil, prêchant le dieu de paix!
» Souverain en Espagne, et maître en Italie,
» Depuis je subjuguai trois fois la Germanie :
» Je vis fuir Vitikind, las de mille revers ;
» Et crus avoir rendu le calme à l'Univers :
» Mais, hélas ! vain espoir ! ce peuple opiniâtre
» Qui, toujours terrassé, toujours prêt à combattre,
» Vainement châtié, vainement asservi,
» Ne peut qu'être frappé, sans être anéanti ;
» Ces mortels qui, vaincus, et pourtant invincibles,
» Tombant épouvantés, se relèvent terribles ;
» Les Saxons, contre nous s'arment de toutes parts ;
» Et Vitikind encor guide leurs étendards.
» Déjà, près du Veser, ces hordes de sauvages
» Menacent mes Etats d'effroyables ravages :

» L'orgueil de Vitikind s'accroît à chaque instant ;
» Tous les peuples du Nord ont volé vers son camp :
» Ils arment leurs fureurs... Mais c'est trop les attendre ;
» Je prétends conquérir, et non pas me défendre :
» En vain les rois du nord conspirent réunis,
» Je n'ai qu'eux à dompter, l'univers m'est soumis.
» A la France j'ai joint tout le nord de l'Espagne :
» Le Saxon m'y contraint, j'y joindrai l'Allemagne ;
» Ses révoltes sans fin ont décidé son sort ;
» Souverain du midi, je veux l'être du nord ;
» Et je ferai bientôt, étendant ma puissance,
» Des royaumes voisins les remparts de la France.
» Pour rendre le bonheur, la paix aux nations,
» Illustres chevaliers! aux rivages saxons,
» Courons anéantir ces hordes étrangères,
» Ces barbares armés qui menacent nos terres.
» Leur ruine et la paix !.. Tels sont mes vœux ardents.
» Mais vous, quels sont ici vos secrets sentiments ?
» Parlez sans nulle crainte, et les faisant connaître,
» Oubliez au conseil que Charle est votre maître.
» Nos armes constamment ont su tout asservir ;
» Chevaliers ! le passé fait prévoir l'avenir.
» Méritons d'être un jour, fatigant la victoire,
» Aux douceurs du repos condamnés par la gloire. »

Il dit. Gerold se lève : « — Ah ! sire, en vos récits,

» Que d'exploits oubliés ! que de hauts faits omis !
» Vainqueur des nations, vous fûtes du ciel même
» L'interprète, en jugeant le pontife suprême :
» L'autel fut soutenu par votre bras vengeur :
» L'homme de la victoire est l'homme du Seigneur.
» Du sol où vous régnez, écartant les tempêtes,
» Vous comptez moins de jours encor que de conquêtes ;
» Et, malgré des combats les dangereux hasards,
» L'été de votre règne est le printemps des arts (8).
» Dominateur des rois, digne arbitre du monde,
» Ah ! Sire, loin de vous l'orage à peine gronde :
» Croyez-moi, différez d'attaquer les Saxons :
» Armez de toutes parts de nombreux bataillons,
» Et du sort des Germains qu'un seul combat décide :
» Pendant ce court délai, que la ruse vous guide :
» Didier sert Vitikind ; attirez-le vers vous ;
» Offrez-lui quelque trône, il tombe à vos genoux.
» Diviser vos rivaux, les tromper, les séduire,
» Avant de les frapper, c'est déjà les détruire.
» Illustre auteur d'un Code * immortel à jamais !
» Chaque jour est pour vous un siècle de succès ;
» Charlemagne peut tout : nouveau dieu du tonnerre,
» Il porte sur son front les destins de la terre... »

Charle interrompt Gerold : — « Adressez à mon cœur

* Les Capitulaires.

» Les discours d'un guerrier, et non ceux d'un flatteur :
» Gerold, la perfidie est sœur de l'imposture :
» Un éloge excessif devient presque une injure :
» Ah ! quel que soit l'éclat de mes premiers succès,
» Ma gloire la plus belle est l'amour des Français !
» Je sais qu'à la louange un prince doit s'attendre ;
» Je veux la mériter, mais ne jamais l'entendre :
» Vantez plus les Français, vantez moins mes exploits :
» Le miel de la louange est le poison des rois. »
Il dit : ces mots touchants à tous les cœurs s'adressent ;
L'admiration croît, et les éloges cessent.

Alors parle Bozon. — « Fier du nom de Français,
» Chacun de nous aspire à de nouveaux succès :
» Loin de nous appeler à des conseils stériles,
» Ah! Sire, au champ d'honneur guidez nos pas dociles ;
» Ce conseil pour la forme est assemblé par vous ;
» Vos plans sont d'un héros, ce sont des lois pour nous.
» Quant à moi, contre un peuple indocile, idolâtre,
» Je ne sais point parler, je ne sais que combattre...
» En vain blâmeroit-on mon langage hardi ;
» Je sers Charle, je l'aime, et je mourrai pour lui.

Il dit ; et la fierté brille en son œil sauvage.
Soudain Othon à Charle adresse ce langage :
« — Sire, avant que la guerre, et de nombreux succès,

» Joignent la Germanie à l'empire français,
» Consultons l'Eternel, rendons les cieux propices (9);
» N'attaquons l'ennemi que sous de saints auspices :
» Ordonnez, et je cours aux marches de l'autel,
» Par de savants secrets interroger le ciel.
» Qu'il approuve nos plans, alors pour la patrie,
» Vouant au champ d'honneur le reste de ma vie,
» Je pourrai faire encor jaillir, malgré mes ans,
» Des glaces de l'hiver quelques feux du printems. »

Il s'arrête à ces mots; mais Eginhard s'écrie :
« — Sage Othon! quand du nord éclate la furie,
» A quoi bon consulter des augures douteux?
» Les ordres des héros sont les ordres des cieux.
» Laissons aux vils païens ce ridicule usage;
» Consultons seulement Charle et notre courage;
» Ce sont là maintenant les oracles français,
» Qui prédisent la gloire, et dictent les succès. »

Angilbert s'est levé : — « Sire, quoique sauvage,
» Le nord à vos vertus peut encor rendre hommage :
» Les châtiments ne font qu'irriter sa fureur;
» Toute vengeance est vaine, essayez la douceur.
» Je connois du Saxon la rage opiniâtre;
» Plus vous triompherez, plus il voudra combattre.
» Sire, épargnez le sang : traitez avec ses rois;

» En lui cachant le joug, courbez-le sous vos lois :
» Montrez-vous magnanime, il deviendra sensible;
» Soyez un protecteur, non un vainqueur terrible;
» Triomphez sans combats, que vos dons soient la paix,
» Vos armes la justice, et vos lois les bienfaits ! »

Il dit; mais Isambard, chevalier téméraire,
En ce discours fougueux peint son âme guerrière :
« — Sire, un semblable avis doit être combattu :
» Vous, faire des traités!.. vous sembleriez vaincu;
» Les Saxons nous croiroient plongés dans les alarmes:
» Ah! loin de discourir, point de retard, aux armes!
» Laissons là des conseils le timide repos;
» Avant d'être orateurs, Français, soyons héros!
» N'amassons point ici des secours inutiles,
» Pour dompter des Germains les troupes indociles:
» Courons vaincre leurs chefs au fond de leurs Etats :
» Quelques guerriers français valent tous leurs soldats.
» Que d'avance leurs camps soient assiégés d'alarmes!
» Que notre seul aspect fasse tomber leurs armes!
» Sire, attaquer c'est vaincre, attendre en paix c'est fuir.
» Que nos faits merveilleux étonnent l'avenir!
» A votre noble appel que la gloire réponde!
» Nos noms, faits pour l'histoire, appartiennent au monde:
» Nous surpasserons tous, notre cœur le promet,
» Dans ce que nous ferons, ce que nous avons fait.

» Ah! sire, croyez-moi, souvent pour la patrie
» La prudence est foiblesse, et l'audace est génie. »

A ce mâle discours, des chevaliers ravis
Un noble enthousiasme enflamme les esprits;
Et Charle ainsi s'adresse à sa troupe fidèle:
« — Français! de vos grands cœurs je reconnois le zèle;
» Ah! combien je jouis! avec tant de héros
» Charle a des ennemis, mais il n'a plus d'égaux.
» Allons faire du nord la superbe conquête:
» Je ne veux point de gloire, ou je la veux complète;
» Intriguer et corrompre est indigne de moi;
» Charle attaque en guerrier, Charle veut vaincre en roi.
» Point de ruses, Gerold! point de noir stratagème!
» Qui se sert d'un perfide est perfide lui-même.
» Chevaliers! loin de nous le calcul effrayant
» Des légions du nord que grossit l'orient!
» De ces fiers révoltés peuplons la rive sombre;
» Nous compterons après quel fut jadis leur nombre.
» Des rois coalisés bien foible est le lien;
» Leur camp paroît terrible, et leur force n'est rien.
» L'un de l'autre jaloux, la haine entre eux respire:
» Unis sans nul accord ils s'aident pour se nuire:
» Et de leurs alliés, arrogants-protecteurs,
» En prenant la défense, ils comblent les malheurs.
» Angilbert, aux Saxons en vain nous ferions grâce;

» Par l'audace elle-même il faut punir l'audace :
» Ah! la persévérance est mère du succès.
» Isambard! votre avis est d'un héros français.
» Allons, pour mes guerriers, destructeurs des obstacles,
» Que la guerre devienne un tissu de miracles!
» Braves amis! bientôt ce fort audacieux,
» Cet ouvrage célèbre et de l'homme et des cieux,
» Eresbourg, sous ses murs, verra Charle combattre.
» Sur ce roc Wortighin, guerrier opiniâtre,
» En vain de m'arrêter a formé le dessein;
» Quels que soient ses efforts, je joindrai Vitikind.
» De tous les rois armés qu'il me faudra combattre,
» L'illustre Vitikind, ce vaillant idolâtre,
» Dont le bras foudroyant sème partout l'effroi,
» Est le seul ennemi qui soit digne de moi.
» J'aime à rendre justice à sa mâle énergie;
» Lui seul, en vrai héros, défend la Germanie;
» Mais je veux, l'attaquant parmi ses escadrons,
» En Vitikind lui seul vaincre tous les Saxons.
» Ce défenseur zélé de nations sauvages,
» Vainement de soldats couvre tous ses rivages,
» Mon bras saura bientôt aux yeux de l'univers,
» Mettre en un seul guerrier toute la Saxe aux fers :
» Et l'univers en paix, soumis à ma puissance,
» Ne verra sous le ciel qu'un empire... LA FRANCE. »

Il dit, et réunit tous les partis divers :
De longs cris d'allégresse éclatent dans les airs :
Charle semble, au milieu de l'empire qu'il fonde,
Le maître des destins, et l'oracle du monde.

Du conseil cependant Charlemagne est sorti :
Mais au fond du palais un vieillard l'a suivi;
C'est Enulphe : de Charle il éleva l'enfance;
Sut avec son amour gagner sa confiance;
Et dans son jeune cœur fit germer à la fois
Les vertus des chrétiens, et les talents des rois.
La vérité pourtant, en sortant de sa bouche,
Tonne en termes trop durs, et souvent effarouche :
Mais Charle aime à l'entendre; Enulphe, ami réel,
Parlant au cœur du roi, semble une voix du ciel.
Ce prélat éclairé, consolateur des peines,
Du haut de sa vertu voit les erreurs humaines;
Tel que l'Olympe altier, qui, du sommet des airs,
Contemple sous ses pieds la foudre et les éclairs.
Solitaire à la cour, dans l'ombre et le silence,
Enulphe observe Charle... et lorsque sa présence
Peut contenir son prince, à l'âge où tant de fois
L'erreur égare l'homme, il paroît... et sa voix,
Rappelant aussitôt la sagesse bannie,
Sert ensemble son Dieu, son prince et sa patrie.
« — Pardon, dit le vieillard, si jusques en ces lieux

» J'ose porter vers vous mes pas audacieux ;
» O mon maître ! en faveur du zèle qui m'enflamme,
» Permettez qu'en secret je vous ouvre mon âme.
» — Ah! parle, cher Enulphe, interrompt le héros,
» Parle, éclaire ton fils : mes vœux, mes plans nouveaux,
» Sont-ils blâmés par toi? Ce matin ton silence
» Au conseil m'a frappé. Sage ami, ta présence
» Toujours annonce à Charle un tort à réparer,
» Des bienfaits à répandre, ou des maux à parer.
» Montre-moi mes erreurs, j'aime à les reconnoître,
» Enulphe, que crains-tu? N'es-tu donc pas mon maître?
» — Sire, ah! qu'un tel langage est noble et généreux!
» Eh bien! je l'avouerai, je viens blâmer vos vœux (10).
» En des climats lointains qu'allez vous entreprendre?
» *Je prétends conquérir, et non pas me défendre*,
» A dit Charle au conseil. Ah! Sire, les Français
» Auront-ils donc un roi qu'ils ne verront jamais?
» Aux pôles étonnés transportant sa puissance,
» Sera-t-il donc toujours partout... hormis en France?
» Voulez-vous être craint sans jamais être aimé?
» Prince, votre pouvoir est assez renommé.
» Prétendez-vous, poussant l'orgueil jusqu'au délire,
» De l'univers entier composer votre empire?
» La véritable gloire est-elle donc, Seigneur,
» De ravager la terre, et d'en être l'horreur?
» Fiers conquérans, quels fruits vous rendent vos conquêtes?

» Les malédictions s'amassant sur vos têtes,
» Montent vous dénoncer au trône du Seigneur.
» Eh! que répondrez-vous, lorsque ce Dieu vengeur
» Des flots de sang versés, des crimes de la guerre,
» Viendra demander compte aux bourreaux de la terre?
» Sur vos fronts, ici bas, si brillants de forfaits,
» Mais honteux et baissés aux célestes palais;
» Au lieu de cet orgueil dictant des lois suprêmes,
» Que lira-t-on? le crime et l'horreur de vous-mêmes.
» Ah! pardon si l'excès d'un zèle rigoureux
» M'emporte ici trop loin... Mais, prince vertueux,
» Jamais la vérité ne parut vous déplaire,
» Et vous m'avez permis ce langage sincère.
» Repoussez les Saxons, si leurs chefs ennemis
» Jusques dans vos Etats portent leurs pas hardis;
» Mais volant aux combats, comme aux jeux d'une fête,
» N'allez point du Veser essayer la conquête.
» Parmi vos enfans, Sire, ah! régnez désormais;
» Un règne paternel est un règne de paix.
» Au milieu des lauriers, que l'olivier fleurisse!
» Et qu'admirant vos lois, bénissant leur justice,
» Chaque peuple s'écrie, au sein d'un doux repos:
» La paix de l'univers est l'œuvre d'un héros.
» — Enulphe, répond Charle, ah! lorsque avec audace
» Le chef des rois du Nord m'attaque et me menace,
» Veux-tu que, l'attendant en un lâche repos,

» Je laisse dévaster l'empire des héros?
» Non, tant que le Saxon existera sur terre,
» Il saura l'embraser des fureurs de la guerre;
» Le contenir n'est rien, c'est peu de l'asservir,
» Pour le repos du monde il faut l'anéantir (11).
» Régner sur des Français c'est régner sur la gloire;
» Je veux éterniser la paix par la victoire.
» Cher Enulphe, crois-moi, j'aurai l'appui des cieux;
» Je cours des fiers Saxons renverser les faux dieux:
» Pour notre auguste culte un zèle ardent m'inspire,
» De la foi des chrétiens nous étendrons l'empire,
» Et saintement armés, brûlant d'un noble feu,
» Notre cause aujourd'hui sera celle de Dieu.
» Le Pontife romain, d'un peuple téméraire
» Lui-même n'attend plus que la défaite entière,
» Pour m'offrir, en dépit des cours de l'Orient,
» Le titre glorieux d'empereur d'Occident (12). »
Il dit; mais le vieillard garde un morne silence;
Il voit avec quel feu le héros de la France
A défendu ses plans : tout effort seroit vain;
Charle obéit peut-être à la loi du destin;
Pour le vrai culte ainsi Dieu l'ordonne peut-être.
« — Eh bien! allez combattre, allez vaincre, ô mon maître!
» Je ne vous retiens plus; mais loin de ses Etats,
» Souvenez-vous qu'un roi, que dévore aux combats
» La soif de conquérir, compromet sa patrie,

» Le bonheur de son peuple, et son trône, et sa vie.
» Les revers font parfois expier le bonheur.
» Charle! je le prédis..., le Veser en fureur
» Menacera vos jours, et la France peut-être
» Pleurera ses succès, son armée, et son maître.
» Alors, mon prince, alors souvenez-vous de moi.
» Enulphe vous suivra... Si pour servir son roi
» Dieu daigne l'inspirer... Hélas! bientôt peut-être
» Aux jours de la douleur vous le verrez paroître.
» Adieu... » Le sage Enulphe, en achevant ces mots,
Soupire... et lentement s'éloigne du héros.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES DU CHANT PREMIER.

(1) Je chante ce guerrier dont la vaste puissance
Fit des rois ses rivaux les vassaux de la France.

Tous les rois de la terre craignoient la puissance de Charlemagne, et recherchoient son amitié; il refusa, dit-on, dans sa jeunesse, le trône de Suède qui lui fut offert. Le roi des Asturies, dans ses lettres, prenoit le titre de son vassal; les rois d'Ecosse l'appeloient leur seigneur, et se disoient ses sujets; les rois sarrazins le nommoient leur maître; le roi d'Angleterre, son élève, l'appeloit son dieu tutélaire; les papes le désignoient comme leur protecteur, et les rois du Nord comme leur chef; le superbe calife Aaroun Al-Raschid, ce fier conquérant de l'Asie, prit lui-même l'humble titre de son lieutenant; et les païens même le nommèrent le père de l'Univers... Il fut le premier prince honoré du titre de Majesté.

(2) .... Sur ces bords où la Seine,
Parmi des prés fleuris, lentement se promène,
Paris alors, Paris, dans l'ombre enseveli...

Paris, du temps de Charlemagne, n'étoit encore qu'une très-petite ville, resserrée dans une île entourée des flots de la Seine, au milieu de grands marais, et avoisinée par de sombres forêts. Ce fut Philippe-Auguste, fils de Louis-le-Jeune, qui, le premier, pava et embellit Paris, dont l'ancien nom de Lutèce signifioit boue et immondices.

(3) « Bozon, le fier Bozon est debout près du trône.

Selon plusieurs historiens, ce Bozon étoit aïeul du fameux Bozon, qui fut comte d'Arles, beau-frère de Charles-le-Chauve, gendre de l'empereur Louis II, et roi de Vienne et de Provence. (*Voy.* ENGELBERGE, et autres.) La famille des Talleyrand-Péri-

gord descend de ces anciens Bozons. Le nom de Bozon signifioit aux temps antiques, *enfant de la Forêt.*

(4) « Le célèbre Angilbert, l'ami du roi de France.

Angilbert, né du sang royal, étudia avec Charles sous *Alcuin ;* le monarque, qui l'aimoit tendrement, lui donna en mariage sa fille Berthe, dont il eut deux fils, Nitard, qui écrivit l'histoire de son temps; et Hamide, qui vécut et mourut dans l'obscurité. Charles le nomma ministre, et le fit gouverneur de la France maritime, depuis l'Escaut jusqu'à la Seine. Ses poésies plurent beaucoup à son siècle, et surtout à son roi, qui lui donna le surnom d'Homère. Dans ses dernières années il se retira en Picardie, au monastère de Saint-Riquier, d'où il sortoit quelquefois pour affaires d'Etat. Il fit quatre voyages à Rome, mourut en 814, la même année que son souverain et son ami, et fut canonisé peu de temps après. Quelques unes de ses poésies se trouvent encore dans le Recueil des Historiens de France, et on a aussi l'histoire qu'il écrivit de son monastère.

(5) « Tel prêchant les combats, l'éloquent Démosthène
Tonnoit dans les conseils, et fuyoit sur la plaine.

Démosthène, cet orateur si hardi dans ses discours, se montra lâche dans les combats. A la bataille de Chéronée, se trouvant dans la mêlée, il fut saisi d'une telle frayeur, qu'il jeta ses armes et prit la fuite. Eschine, son ennemi, dans sa fameuse harangue pour la couronne, ne manque point de tonner à ce sujet contre Démosthène. — « C'est lui, s'écrie-t-il, c'est lui dont les pieds fugitifs servirent la lâcheté dans les plaines de Chéronée : Athéniens, pouvez-vous comparer le Démosthène, qui a fui du champ de bataille de Chéronée, à Thémistocle, qui a vaincu à Salamine ! à Miltiade, qui, etc. »

(6) « De la frivolité le beau Guise est l'image.

On prétend que Guise étoit bâtard de Charlemagne. Lors des Etats de Blois, les partisans du célèbre duc de Guise, qui désiroient élever leur idole jusqu'au trône de Henri III, semoient, avec art, dans le public, que les Guise étoient issus de Charlemagne, et par conséquent vrais héritiers du trône.

(7) Mais vous, Montmorency, etc.

Il existoit des Montmorency même avant le règne de Charlemagne; car le fameux *Lisois*, tige de cette ancienne famille, fut baptisé le même jour que Clovis. Il reçut alors de ce monarque le cri de guerre : *Dieu aide au premier chrétien ;* devise perpétuée dans sa famille, et qui, dans la suite, lorsqu'un Montmorency, le premier fut honoré du titre de baron, se changea en *Dieu aide au premier baron chrétien*. Charlemagne, ayant donné le commandement d'une armée à son fils *Pépin*, plaça, comme Mentor auprès de lui, un Montmorency. On prétend que le fameux Lisois, terrassant, en combat singulier, un chef maure, s'écria : « *Mon Maure est occis !* » *Mon Maure occis !* que ce cri devint son surnom, et que, resté à sa race, il forma par corruption le nom de Montmorency.

(8) « L'été de votre règne est le printemps des arts.

Charlemagne s'occupa vivement des beaux-arts; il établit des écoles à Tours, à Aix, etc., fit construire de superbes églises (celle des Apôtres, à Florence, passe pour un monument du 8e siècle), hâta les progrès de la musique, fit retentir l'orgue dans les basiliques françaises, embellit son palais d'une horloge fameuse, composa plusieurs ouvrages latins et français (l'hymne *Ut queant laxis*, est, dit-on, de lui); fit une grammaire, et quelques pièces de vers, les premiers qui, dit-on, furent rimés; appela en France le savant *Alcuin* (Flaccus Albinius), diacre de l'église d'Yorck, et institua une académie, dont il voulut être membre lui-même. Chaque académicien y prit le nom d'un personnage illustre de l'antiquité. Charles fut surnommé *David ;* Angilbert, *Homere ;* Alcuin, *Horace ;* etc... Le monarque français dit un jour, en soupirant, — « Que n'ai-je en France douze hommes aussi savants que *Jé-* » *rôme* et *Augustin !* » — « Quoi ! lui répondit *Alcuin*, le Maitre » des cieux n'a eu, pour proclamer sa gloire, que deux hommes » de ce mérite, et vous, sire, vous en demandez douze ! » Paul, diacre d'Aquilée, historien et poëte, ayant conspiré contre Charlemagne, on conseilloit à ce prince de lui faire crever les yeux, et de le condamner à mort. « Eh ! qui nous dédommagera, répon- » dit-il, de la perte d'un homme à la fois si bon poëte et si bon » historien ? » Il se contenta de le faire renfermer.

(9) « Consultons l'Eternel, rendons les cieux propices.

Les astrologues ou devins étoient encore écoutés et crus du temps de Charles ; les épreuves de l'eau, du feu et de la croix étoient encore sanctionnées par les lois.

(10) « Eh bien ! je l'avouerai, je viens blâmer vos vœux.

Dans les discours d'Enulphe se retrouvera sans cesse le but moral du poëme.

(11) « Pour le repos du monde il faut l'anéantir.

Les Saxons ont été, pendant le règne de Charlemagne, le but de ses armes et le sujet de ses triomphes. On doit entendre, par cette dénomination générale de *Saxons*, les peuples qui occupoient le milieu de la Germanie, au-delà du Rhin, auxquels se joignoient ceux qui habitoient les côtes de la mer Baltique, et les rives des grands fleuves qui se jettent dans l'Océan, enfin toutes les nations, depuis la partie méridionale, vers la Bohème, jusqu'aux glaces de la Norwège. Ces hordes, peu constantes dans les régions qu'elles occupoient, avançoient, reculoient, chassoient leurs voisins, ou s'incorporoient avec eux. Ils étoient pour les Français (dit Anquetil) comme un orage menaçant, suspendu sur leurs frontières, toujours prêts à y lancer les feux de la guerre, avec tous les fléaux qui l'accompagnent. (Voyez tous les historiens de ce temps.)

(12) « Le titre glorieux d'empereur d'Occident.

Lorsqu'en l'an 800, le pontife Léon couronna Charlemagne empereur d'Occident, ce ne fut qu'un simple titre dont il para le monarque français; car déjà Charles, depuis long-temps, gouvernoit Rome et l'Italie. Dès l'an 774 (dit Anquetil), la nécessité de régler le gouvernement de Rome y appela Charlemagne, qui en garda la souveraineté. Il y établit des juges en son nom. A cette époque, décoré du titre de Patrice par Etienne et par Adrien, il nommoit des gouverneurs dans les villes qu'il rendoit dépendantes du Saint-Siége, et se réserva le droit de confirmer l'élection des papes, et de donner l'investiture aux évêques.

Tout en protégeant les pontifes, il les rendit dépendants de la

France; on en voit la preuve à l'avénement de Léon au Saint-Siége; le nouveau pontife lui envoya les clefs de l'Eglise de Saint-Pierre, avec la bannière de la ville, et autres présents, gages de soumission, suppliant humblement Charlemagne de vouloir bien envoyer quelque grand de sa Cour, pour recevoir son serment de fidélité et celui des Romains. Plus tard, en l'an 800, lorsque Léon, faisant disparoître entièrement l'ombre d'autorité que l'empereur de Constantinople conservoit encore dans Rome, sacra Charlemagne empereur d'Occident; le Saint-Père se prosterna à ses genoux; et (selon les termes des annalistes) fut le premier à l'*adorer.* Telle fut l'époque du renouvellement de l'empire romain, fini dans Augustule, et recommencé dans Charlemagne. De ce moment, tous les actes furent datés à Rome de l'année de l'empire et du consulat de Charles, suivant l'usage des premiers Césars; les monnoies furent battues en son nom; et le pontife Léon ne fut, pour ainsi dire, quant aux affaires civiles, que le premier ministre de Charles à Rome. (Voyez tous les historiens du temps.)

FIN DES NOTES DU CHANT PREMIER.

CHANT II.

Déja tous les guerriers dont s'honore la France,
A de nouveaux combats préparent leur vaillance;
En leurs nobles discours, en leurs mâles travaux,
Les héros sont soldats, les soldats sont héros.
Mais, avant leur départ, aiguillonnant leur zèle,
Aux plaisirs d'un tournoi leur maître les appelle.
Image des combats, étude des guerriers,
Le carrousel au brave ouvre un champ de lauriers.
Tel on voit le taureau, plein d'une ardeur guerrière,
Des cornes battre l'air, du pied battre la terre;
Tel s'élance au combat le Français belliqueux;
La peine est son plaisir, les travaux sont ses jeux:
Tout repos le fatigue, il ne vit que de gloire:
Ses fêtes sont encor des essais de victoire.

Sur les bords de la Seine, aux portes du palais,
Est une vaste enceinte où les guerriers français,
Exerçant aux tournois leur vaillante jeunesse,
Font admirer leur force, et briller leur adresse.
Sur un balcon royal, sous un dôme de fleurs,
Du prix de la beauté recherchant les honneurs,

Mille objets séduisants, dont l'amour suit les traces,
Créés par les plaisirs, modelés par les grâces,
Attirent tous les yeux, et sur le champ d'honneur,
Des poursuivants d'amour enflamment la valeur.
  Au-dessus du balcon des guirlandes de roses
En festons retomboient : ces fleurs, fraîches écloses,
Parmi tant de beautés, étalant leur couleur,
Avec elles sembloient disputer de fraîcheur.
Sous un dais étoilé, contemplant tant de charmes,
Le roi paroît vêtu de ses brillantes armes.
Pour décerner le prix au vainqueur des tournois,
Par ordre du monarque, incertain sur le choix,
Des dames c'est à Guise à nommer la plus belle.
Guise vole au balcon où son maître l'appelle;
Il admire, il hésite, et tel qu'un doux zéphir
Qui glisse sur des fleurs... il erre sans choisir.
  Le guerrier doit remettre un sceptre à la plus belle;
Guise aperçoit Imma, Guise a volé vers elle;
Mais un regard d'Alix a changé son désir;
Alix l'emporte... Hélas! l'agaçante Alzémir
La prive aussi du sceptre, et n'est point reine encore;
Guise, enfin, le dépose aux pieds de Léonore :
Lui-même à ses genoux il tombe ; elle rougit :
Léonore triomphe, et l'armée applaudit.

  La souveraine élue, aussi fière que belle,

Voit tous les yeux fixés sur son sceptre et sur elle :
Sa victoire est complète ; et l'éclat des honneurs
Ajoute un nouveau charme à ses traits enchanteurs.
Jamais rien de si beau ne parut sur la terre :
Cependant à Paris, inconnue, étrangère,
D'une richesse immense offrant l'éclat brillant,
Elle cache son nom, sa naissance et son rang.
Fière de ses attraits, l'heureuse Léonore
Paroît modestement les ignorer encore :
L'aimable enchanteresse, au printemps de ses jours,
Semble s'environner d'un nuage d'amours :
Dans ses brillants yeux noirs la volupté respire :
Sur ses lèvres de rose erre le doux sourire :
A sa blancheur se mêle un céleste incarnat ;
Et des sourcils d'ébène en rehaussent l'éclat.
   Avec art dirigé, chaque coup d'œil perfide
Arrête l'indiscret, enflamme le timide.
Le zéphir se jouant dans l'or de ses cheveux,
En boucles arrondit leurs contours gracieux.
Selon ses vœux changeans, son visage varie ;
La volupté près d'elle à la pudeur s'allie :
Souveraine en son port, génie en ses talents,
Sirène en ses discours, nymphe en ses mouvements,
Elle emploie avec art la vérité, la feinte,
Les rigueurs, la pitié, la menace et la plainte.
Désespérés ainsi, trompés dans leur amour,

Ses amants enflammés et glacés tour à tour,
Passent à chaque instant, sous leur pesante chaîne,
De la crainte à l'espoir, du plaisir à la peine.
Tout chevalier sensible, admirant tant d'attraits,
S'élance imprudemment pour la voir de plus près :
Tel un insecte ailé, vers le feu qui l'éclaire,
Vole, et trouve la mort, en cherchant la lumière.
Sur la belle inconnue, en secret dans Paris,
Déjà depuis long-temps circulent de vains bruits :
Le nord de l'Allemagne est, dit-on, sa patrie :
On ajoute, qu'instruite en l'art de la magie,
La perfide à la fois, par mille enchantements,
Dans des piéges affreux attire ses amants.
Mais contre la beauté que peut la calomnie !
Sans doute un tel rapport fut dicté par l'envie :
La jeune enchanteresse est l'âme des amours ;
Tout en elle est parfait, grâces, beauté, discours ;
Une foule d'amants entoure Léonore ;
Chacun cherche à la voir, et qui la voit l'adore.
Mais au sein des plaisirs, au milieu des honneurs,
Léonore ressent de secrètes douleurs :
Charle, aux lois de l'amour, inflexible, rebelle,
Par le seul bruit public a su qu'elle étoit belle :
Quand vers elle il daigna tourner ses yeux distraits,
Aucun étonnement ne parut sur ses traits :
Hélas ! et cependant, des héros de l'empire,

Charle étoit le premier qu'elle espéroit séduire.

La trompette a sonné : des tournois belliqueux,
Le cri s'est fait entendre : — « *Honneur aux fils des preux*!* »
Guise s'est élancé sur le sol de la gloire;
Sa visière est baissée, et son armure est noire :
Quel preux va le combattre ?... Alver : Son bouclier
Offre un lion superbe, et sur l'orbe guerrier,
Ces mots : — « *Sûr de moi-même, aux combats je m'élance.* »
Alver s'est écrié : — « Quelque soit ta vaillance,
» Paladin inconnu, tremble ! Au champ des succès
» Prétendre à mes lauriers, c'est chercher un cyprès. »
Mais Guise : — « Songe aux lois de la chevalerie !
» *Preux ! garde pour devise, honneur et courtoisie !*
» *Plus tu sais férir hault, plus tu dois parler bas.* »
Il dit ; fond sur Alver... Mais volant en éclats,
Sur chaque bouclier se brise chaque lance ;
Et, plus terrible, à pied le combat recommence.
Même force toujours, même art, même valeur;
Et l'assemblée hésite à prévoir le vainqueur.
De mille coups pressés leurs écus retentissent :
De leurs casques brûlants mille feux rejaillissent :
Alver a chancelé... Guise, amant valeureux,
Alors sur Léonore, ose lever les yeux...

* *Honneur aux fils des preux ! Amour aux dames ! Mort aux héros !* Tels étoient les cris des combats.

Ah ! c'en est fait ! d'Alver quand la force s'épuise,
Un seul regard d'amour double celle de Guise :
L'audacieux Alver tombe à ses pieds vaincu.
L'assemblée applaudit : Alver, morne, abattu
Se relève, et s'éloigne... Ami de son enfance,
Ferme sur ses arçons, pour le venger s'avance
Le comte Theuderic *; ce guerrier colossal
Rompt sa lance en éclats, ébranle son rival ;
Mais de ce même choc, au bout de la carrière,
Non loin de son coursier, va mordre la poussière.
Au comte ont succédé six autres paladins :
Différents sont leurs coups, pareils sont leurs destins :
La victoire est à Guise. Ainsi, sur le rivage,
De tous les éléments soulevés par l'orage,
Le roc audacieux brave en paix la fureur ;
Sur sa base immobile il repose vainqueur.

Nul autre chevalier ne s'offre dans l'arène,
Guise sous le balcon lentement se promène :
Léonore sourit, lui lance un doux regard ;
Guise croit voir l'amour où n'existe que l'art.
Prêt à tomber aux pieds de celle qu'il adore,
Il ne cherche, n'entend, ne voit que Léonore,
Quand soudain la trompette, en réveillant l'honneur,

* Theuderic étoit parent et ami de Charlemagne. *Son Parménion* (dit M. Gaillard, Hist. de Charlem.).

Dissipe son ivresse, et lui rend sa valeur.

A triompher encor le fier Guise s'apprête;
Mais les juges du camp en sonnant la trompette,
Répétant le signal pour la dernière fois,
Déjà vont proclamer le vainqueur des tournois.
Léonore en ses mains élève la couronne:
Guise est près du balcon... sa fierté l'abandonne;
De l'objet adoré devenu doux servant,
Le héros disparoît et fait place à l'amant.
Tandis que dans les airs la trompette résonne,
Qu'un transport général l'applaudit, l'environne,
Insensible aux honneurs, le modeste héros
A la belle étrangère ose adresser ces mots:
« — Si j'eus quelques succès, je vous en dois la gloire;
» Dans vos yeux enchanteurs j'ai puisé la victoire. »
Il dit, et craint d'entendre un arrêt rigoureux;
Mais un regard céleste a comblé tous ses vœux.

Un inconnu soudain fait ouvrir la barrière:
Guerrier mystérieux, caché sous sa visière,
Dans la lice il s'élance, et d'un air menaçant,
Suspendant du vainqueur le triomphe éclatant,
A haute voix s'écrie : « — Arrête! vaillant Guise!
» Arrête! Pour gagner la couronne promise,
» Il faut encor me vaincre. » « A ce discours guerrier

» — Pourquoi céler tes traits? dit Guise au chevalier;
» Qui que tu sois! ma lance à te combattre est prête. »

Déjà chacun frémit du combat qui s'apprête :
L'inconnu du dieu Mars retrace la beauté;
Une haute stature, un air de majesté,
Tout en lui d'un héros annonce la vaillance.
Sa redoutable main tient en arrêt sa lance:
On doute, à son aspect, qu'il puisse être vaincu.
Léonore l'observe... et son cœur est ému;
Pour la première fois un mortel l'intéresse:
Ce trouble précurseur signale la tendresse;
Une crainte soudaine altère sa gaîté.
Elle, qui si long-temps, trop fatale beauté,
Fut des mortels séduits la perte ou le supplice,
Elle aime enfin... l'amour punira l'artifice.

Déjà les deux rivaux, combattants aguerris,
Du brillant carrousel se disputent le prix;
Mais Guise au premier coup voit tromper son adresse.
Remettant en arrêt sa lance vengeresse,
Il frappe, et L'inconnu, que le choc fait plier,
Va du front effleurer les crins de son coursier.
Mais tel on voit le Scythe aux combats intrépide,
Pour mieux tendre son arc courber l'acier perfide,
Tel le rival de Guise, adroit et vigoureux,

Ne semble s'affoiblir que pour triompher mieux.
Bientôt les deux coursiers roulent sur la poussière;
Mais, sans rien ralentir de leur ardeur guerrière,
Chacun des combattants, plein d'un courage égal,
Se lève, atteint, poursuit, et frappe son rival.
Autant que leur valeur leur adresse est extrême;
La gloire en ce moment combat contre elle-même.
Léonore frémit... Du guerrier inconnu
L'armure est morcelée, et le casque est fendu:
Un bouclier immense, élevé sur sa tête,
Semble seul du héros retarder la défaite.
Guise s'est écrié : — « Rends-toi, héros français!
» Ou tous les spectateurs vont voir ici tes traits! »
Mais son vaillant rival a dédaigné l'offense;
Ne songeant qu'à combattre il garde le silence.
Leur haleine autour d'eux semble enflammer les airs;
De leurs yeux courroucés jaillissent des éclairs;
Ils luttent corps à corps, ils se cherchent, se fuient,
S'attaquent tour à tour, se redressent, se plient;
Et la Cour, observant ce combat périlleux,
Admire l'un et l'autre, et tremble pour tous deux (2).
Néanmoins l'inconnu redouble d'assurance:
Guise oublie un instant les lois de la prudence;
Il croit, sur le héros, fondant impétueux,
Terminer le combat par un coup vigoureux;
Mais son rival l'évite, et Guise, sur la terre,

Tombe et roule vaincu dans des flots de poussière.

Au milieu des transports du peuple et des soldats,
Les juges, admirant le vainqueur des combats,
Conduisent en triomphe, aux pieds de Léonore,
Le guerrier dont le nom est un secret encore.
Pour recevoir le prix des mains de la beauté,
Le redoutable preux se courbe avec fierté :
Le mystère le suit, la gloire l'environne.
Lentement Léonore a saisi la couronne...
La reine du tournoi, par les soins les plus doux,
Pour le voir plus long-temps le laisse à ses genoux.
La grâce du héros, sa valeur, sa noblesse,
Charment ses yeux surpris, enflamment sa tendresse;
Elle lève son casque... O trouble pour son cœur!
Du tournoi Charlemagne est l'auguste vainqueur (3)!
Irritant son orgueil, en dédaignant ses charmes,
Hélas! déjà ce prince a fait couler ses larmes.

Mille cris redoublés, à l'aspect du héros,
Célèbrent sa valeur et ses exploits nouveaux.
Léonore soupire... O souffrance mortelle!
Charle ne daigne point lever les yeux sur elle;
Il garde le silence, et ses regards baissés
Pour l'honneur sont brûlants, pour l'amour sont glacés.
Charlemagne se lève, il s'élance vers Guise,

Et posant sur son front la couronne conquise,
« — Brave ami, lui dit il, le prix d'honneur t'est dû :
» C'est pour te couronner que Charle l'a reçu.
» Je n'ai dû qu'au hasard ta chute et ma victoire;
» Vaincu, sur ton vainqueur tu l'emportes en gloire. »
Tant d'héroïsme émeut et ravit tous les cœurs:
Léonore elle seule est en proie aux fureurs.
En vain son œil supplie, en vain son cœur appelle...
Sans daigner lui parler, Charle s'éloigne d'elle.
Dieu! celle à qui partout on dressoit des autels,
Dont la seule présence enivroit les mortels,
Qui de tant de succès sembloit être lassée,
Léonore aujourd'hui se verroit méprisée!
Celle qui, d'un seul mot, soumettoit tous les cœurs,
Perdroit tout son pouvoir, perdroit tous ses honneurs!
Quel outrage!!! Soudain Léonore, éperdue,
Ecarte ses amants, odieux à sa vue;
De leur foule étonnée elle perce les flots;
Et d'un air dédaigneux regardant ces rivaux,
Elle fuit... Vainement, par un public hommage,
Des couronnes, des fleurs, tombent sur son passage;
En vain des chants joyeux célèbrent ses attraits;
Vainement son départ cause d'affreux regrets;
Vainement pour la voir on se heurte, on se mêle;
Insensible aux honneurs qui pleuvent autour d'elle,
Léonore, agitée, errante, et sans projets,

Ne voit et n'entend rien. Plus belle que jamais,
Hélas! dans ce jour seul, en sa fuite rapide,
Pour la première fois l'art ne fut point son guide.
Loin des fêtes, des jeux, qu'elle alloit embellir,
Loin même de Paris Léonore veut fuir:
Maudissant à la fois et la France et son maître,
Croyant haïr l'ingrat, qu'elle n'a pu soumettre,
Sur un char attelé de deux coursiers fougueux,
Cet astre éblouissant court charmer d'autres lieux.
Mais, hélas! Léonore, en sa douleur mortelle,
Croit avoir fui l'amour, l'amour vole après elle:
Ses coursiers fendent l'air... Vains soins! espoir trompeur!
Est-ce en changeant de lieux qu'on peut changer de cœur!
Diverses passions se choquent dans son âme;
L'amour vient l'attendrir, la vengeance l'enflamme:
Dans son cœur, furieux et tendre tour à tour,
L'amour hait; mais sa haine est un excès d'amour.

Son char foule déjà le sol de la patrie:
Seule elle a traversé l'inculte Germanie:
Tout à coup, à ses yeux, au fond d'un bois sacré,
S'offre un temple sauvage... En ce lieu révéré
S'arrêtant, à genoux elle tombe, et s'écrie:
« — Irmensul! Teutatès! ô dieux de ma patrie!
» Délivrez l'univers d'un monstre ambitieux!
» Menaçant vos autels, Charle ose, furieux,

» Contre vous et la Saxe armer sa troupe impie;
» Vengez-moi, vengez-vous, sauvez la Germanie! »

Dans un abîme infect, sous l'empire des mers (4),
S'enfonce, en mugissant, le chaos des enfers.
De ces antres sans jour, pleins de douleurs sans terme,
Le crime ouvre la porte, et la mort la referme.
Là règnent ces esprits, adorés dans le Nord
Sous les noms d'Irmensul, d'Alfader, ou de Thord *.
Bourreaux de leurs sujets, et victimes d'eux-mêmes,
Tous les dards du remords forment leurs diadèmes:
L'angoisse des tourments, par son activité,
Leur fait sentir l'horreur de l'immortalité.
La vengeance, en leur sein distillant sa furie,
Tombe goutte par goutte, et n'est jamais tarie:
Aux cris du désespoir qui, des gouffres sans fond,
Appellent le néant, l'éternité répond.

La voix de Léonore en ces palais funèbres
A retenti: soudain les esprits des ténèbres
Vers le nord de l'Europe, et ses vastes déserts,
D'un vol impétueux s'élancent dans les airs.

* *Irmensul.* Voy. la note 5 du Chant. *Alfader*, père universel des dieux de la Scandinavie. *Thor*, le premier des fils d'Odin. Voy. la note 6 du Chant.

Sur les bords du Veser une forêt sacrée
Etend au loin son ombre antique et révérée:
Le temple d'Irmensul, ténébreux monument,
Là sous les rocs s'enfonce, et son parvis fumant,
Regorgeant nuit et jour de sang et de victimes,
Prouve la piété des Saxons par leurs crimes.

Non loin, d'anges déchus un conseil ténébreux
Se rassemble : Irmensul, éternel factieux,
Le même dont jadis l'éloquence funeste
Souleva contre Dieu la phalange céleste,
Irmensul, souverain des antres infernaux (5),
A réuni sa troupe, et lui parle en ces mots:
« — O vous! qui, disputant au Très-Haut sa couronne,
» Jadis quelques instans ébranlâtes son trône,
» Vaincus, mais non soumis; déchus, mais toujours dieux,
» Vengeance!.. Que l'abîme engloutisse les cieux!
» Brillez, astres divins, sous la voûte azurée!
» Que m'importe!.. Je hais votre splendeur sacrée.
» Et vous, esclaves vils du Despote immortel!
» Nous régnons aux enfers... rampez dans votre ciel.

» Bravant, plus fiers encor, le Maître du tonnerre,
» De nos gouffres long-temps nous régîmes la terre;
» Mais, hélas! maintenant, un perfide héros,
» Charle, que l'Eternel seconde en ses travaux,
» Prétend, vers ces climats portant ses pas funestes,

» De notre culte encor briser les foibles restes.
» Enfer, défends tes droits! Abîme, arme tes dieux!
» Vaincre Charle, pour nous c'est triompher des cieux.
» Ah! sur les vils mortels, êtres créés de fange,
» Que l'enfer à jamais de l'Eternel se venge!
» Dieu fut leur créateur, moi je suis leur bourreau.
» Il en est le soutien, moi l'éternel fléau.
» Lorsqu'il fait des heureux, entassons des victimes;
» S'il verse les vertus, faisons pleuvoir les crimes.
» Libres, marchons égaux contre lui soulevés:
» Il est dieu des élus, et moi des réprouvés. »

A ce discours, semblable à ces astres funèbres,
Dont les rayons, dit-on, répandent des ténèbres *,
Teutatès le premier se lève : — « En mille endroits (6),
» Sur mes autels brisés Charle éleva la croix,
» Dit il; exterminons ses phalanges chrétiennes:
» Par tes propres fureurs tu peux juger des miennes.
» Oui, frappons! Mais, pour mieux triompher, qu'un de nous
» Seul, armé par l'enfer, nous représente tous!
» Irmensul, sois le dieu chargé de la vengeance:
» En tes mains le premier je remets ma puissance,
» Ces gantelets de fer, dont le charme à l'instant
» Renverse l'ennemi frappé d'égarement.

* BERNARDIN, Etudes de la Nature, t. V, p. 179, édit de 1804, form. in-8°.

» Périssent les chrétiens! guerre à l'Etre Suprême!
» Que notre volonté soit le destin lui-même! »

Il dit; et les enfers l'applaudissent... Odin,
Roi féroce d'Asgard, sombre dieu de Locklin (7),
S'approche d'Irmensul. — « Vois ces runes magiques!
» Dit l'atroce guerrier des palais fantastiques;
» Par elles, à ton gré, s'opéreront soudain
» Tous les enchantements; ce sont elles qu'Odin,
» Digne époux de Friggis *, dans la Scandinavie,
» Traça sur le granit des rocs de la Scanie :
» J'ose t'en confier le secret merveilleux :
» Seul, cours sauver l'enfer, et seul venge ses dieux! »

Braga ** s'est avancé; d'une voix éloquente,
« — Noble Irmensul, dit-il, de ma harpe brillante
» Daigne accepter le don : ses sons harmonieux
» Enflamment aux combats les guerriers belliqueux;
» Et sur le champ d'honneur enfantent des prodiges. »

A ces mots, Taranis ***, prince des noirs prestiges,
S'écrie : — « O des enfers digne représentant!
» Permets-moi de t'offrir un plus rare présent :

* Friggis ou Frigga, femme d'Odin. Voy. note 15 du X[e] Chant.
** *Braga*, dieu de l'harmonie. Voy. note 8 du même Chant.
*** Voyez, sur Taranis et son baudrier, MARCHANGY, Gaule poétique, t. III.

» Prends ce baudrier noir : sa masse mugissante,
» Recélant les éclairs, la foudre et l'épouvante,
» Peut, à la volonté, bouleversant les airs,
» Du choc des éléments effrayer l'univers. »

Haêder parle. — « Mon œil dans l'avenir encore (8)
» Sait lire... Sans le roi dont la Gaule s'honore,
» Irmensul! les Français, sans gloire terrassés,
» En Saxe lâchement périroient méprisés :
» Charle est seul aux combats l'égide de la France :
» Brise ce talisman; l'arme de la vengeance
» Est à toi; prends ce gui : lui seul armoit Haêder,
» Quand jadis à Vingolf il immola Balder *.
» Lance à nos ennemis cette flèche cruelle;
» L'impitoyable mort Héla ** vole après elle.
» Que l'Enfer à son tour dicte à Charle sa loi!
» Nous qui bravons un Dieu, pourrions-nous craindre un roi!

A ces mots, l'Astarté de la Scandinavie,
Vénus des Grecs, Fréya, lève son front impie (9).
« — Princes! puisque d'un roi, favori des succès,
» Dit-elle, dépend seul le destin des Français,
» Rassurez-vous : en vain ce guerrier magnanime,
» Conquérant de lui-même, ose ignorer le crime;

* Voyez sur la mort de Balder la note 5 du XVe Chant.
** *Héla*, ou la mort. Voyez la note 1re du même Chant.

» En vain ce prince heureux, par de constans efforts,
» De l'acier des vertus semble barder son corps;
» Pour abattre sa force et l'orgueil de ses armes
» Vos dons seroient de trop, il ne faut que mes charmes.
» Oui, j'apprête au héros des coups inattendus;
» Et sa perte naîtra de ses propres vertus.
» Je connois Charlemagne, étonnant par lui-même,
» C'est le merveilleux seul qui l'enflamme et qu'il aime:
» Irmensul! contre lui comme arme accepte-moi;
» Reine des voluptés, Fréya se joint à toi.
» Ecoute mes projets : sur d'incultes rivages,
» Près du fort d'Eresbourg, en des forêts sauvages,
» Une jeune druïde, une divinité,
» Naquit, surnaturelle à force de beauté.
» Sa mère, qu'enleva d'une île de la Grèce
» Un Barde, de Diane autrefois fut prêtresse:
» Sa fille l'est aussi. Pour corrompre un héros,
» Ulnare, objet divin, va servir nos complots.
» Tous les enchantements entourent son aurore:
» Qui la voit est ravi, qui l'approche l'adore:
» Elle embrase les sens, elle éblouit les yeux;
» Près d'elle le destin fixa le merveilleux.
» Mon Ulnare jamais n'osera sur la terre
» Passer entre les bras d'un chrétien téméraire;
» A moins que, subjugué par un coupable feu,
» Pour adorer Diane il n'abjure son Dieu:

» Ainsi jadis des rois j'égarai le plus sage.
» Vierge naïve, au fond de sa grotte sauvage,
» Au seul aspect de Charle, Ulnare, au même instant,
» Va connoître l'amour et son délire ardent.
» Philtres des passions coulez sur ma victime!
» L'amour sera pour Charle un prélude du crime.
» Ah! puisse-t-il, maudit du ciel et des enfers,
» Par sa chute à nos lois soumettre l'univers!

Elle dit : Irmensul, à sa troupe maudite
S'adresse encor. — « Des dieux, noble et vaillante élite!
» Oui, guerre au roi des preux! qu'il expire en nos fers!
» Nous boirons dans son sang le nectar des enfers.
» La vertu des démons est dans l'excès du crime :
» J'accepte vos présents, et cours sauver l'abîme. »
Il dit : Vil réprouvé, s'il sent quelques regrets,
C'est de n'avoir commis que trop peu de forfaits.
Le conseil infernal applaudit à sa rage :
Irmensul rentre au fond de son palais sauvage;
Fréya le suit : déjà ces monstres destructeurs,
Seuls, préparant leurs coups, confondent leurs fureurs.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES DU CHANT II.

(1) ...... Songe aux lois de la chevalerie.

Les lois de la chevalerie, recueillies par maximes, étoient apprises par cœur. Le preux courtois ne devoit en ignorer aucune, et devoit les pratiquer toutes.

Lorsqu'on recevoit un chevalier, avant que l'accolade lui fût donnée, le candidat étoit conduit au milieu des officiers et dames de la Cour à la salle de réception; là, les *sires clercs* apportoient, sur un lutrin, le livre précieux où étoient transcrites les lois de la chevalerie; il en écoutoit attentivement la lecture, et devoit en apprendre les maximes. (V. La Colombière, *Théâtre d'Honneur et de Chevalerie*, t. I. — Favin, l. I. *Ordre de Chevalerie*, t. VI.)

(2) .... Et tremble pour tous deux.

Les tournois, ces spectacles militaires, presque toujours défendus par les papes, à cause du sang qu'on y répandoit, furent souvent interdits par nos rois, à cause des dépenses énormes qu'ils occasionnoient. En 1240, soixante chevaliers périrent dans un tournoi à *Nuys*, près de Cologne. Il étoit rare, dit M. de Sainte-Palaye, de voir un tournoi se terminer sans que quelque seigneur n'y perdît la vie; ce qui n'altéroit en rien la joie et les plaisirs qui régnoient dans ces fêtes. Il fut un temps où les acteurs des tournois furent excommuniés, et menacés d'être privés, après leur mort, de la sépulture ecclésiastique. (Voy. Sainte-Palaye. *Mém. sur l'Ancienne Chevalerie.*)

(3) Du tournoi Charlemagne est l'auguste vainqueur.

Les rois de France ne dédaignoient point de se mêler avec leurs chevaliers dans les jeux du tournoi : plusieurs y furent blessés : Henri II y fut tué par *Montgomery* d'un coup de lance dans l'œil. M. de Marchangy, dans sa *Gaule poétique*, compare les jeux olympiques aux jeux de nos tournois, et fait ressortir, avec son

talent ordinaire, la supériorité de ces derniers. = « Dans les
» jeux olympiques, dit-il, on proclamoit, parmi les vainqueurs, des rois ou des citoyens opulents, qui ne s'étoient point présentés dans l'arêne, et dont l'unique mérite étoit d'envoyer disputer des prix en leur nom. C'est ainsi que furent couronnés Gelon et Hiéron, rois de Syracuse; Archélaus et Philippe, rois de Macédoine, et même de simples particuliers, tels qu'Alcibiade.

» Dans nos tournois, au contraire, si les ducs, les princes, les rois même reçurent le prix, c'est le front inondé de sueur, et l'armure couverte de poussière et morcelée. Ce héros qui, vêtu comme un simple écuyer, renverse tour à tour les chevaliers, hausse sa visière à la fin de la joûte; et l'on reconnoît ou Louis de Bourbon, ou René, roi de Sicile, ou Charle VIII le Courtois et l'Affable, etc » (*Gaule poétique*, t. VI, pag. 168.)

On ne trouvera donc point étonnant que Charlemagne combatte dans mon tournoi; ce *pas d'armes* d'ailleurs n'est, pour ainsi dire, qu'une fête de famille : ce n'est point un de ces tournois solennels tels que ceux qui, depuis, se firent proclamer par des hérauts d'armes, non seulement en France, mais dans tous les pays étrangers, et où se rendoient en foule les chevaliers, les princes et les rois.

Si j'avois eu à décrire une de ces fêtes pompeuses, inconnues au 9e siècle, le monarque français n'y eût paru que paré de toute la pompe souveraine, et conservant, au milieu des rois assemblés, l'étiquette moderne et la majesté convenable; mais ici Charlemagne n'a fait que réunir, comme en *petit comité*, et sans cérémonie, ses guerriers favoris, les chevaliers de sa Cour, avec lesquels il aimoit à joûter, et avec lesquels il se plaisoit à disputer le prix de la force et de l'adresse. Charle excelloit dans tous les exercices du corps, et n'aimoit rien tant que de se mêler aux jeux guerriers de ses paladins : il poussoit même la popularité jusqu'à se baigner avec ses officiers et ses soldats, sans distinction de rang ni d'état : nageant avec eux, il leur disputoit encore le prix de l'habileté, et l'emportoit sur tous dans cet exercice comme dans tous les autres. (Voyez tous les historiens.)

(4) Dans un abîme infect, sous l'empire des mers..

Je n'ai point essayé de décrire l'enfer : après Milton et le Tasse que peut-on dire? La description des abîmes et la peinture des supplices des damnés offroient des tableaux qui plaisoient au siècle dévot du Tasse, mais ne plairoient point au nôtre — « Nous rions, » dit Voltaire, du mot de diable; nous respectons celui de furie : » voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a » pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne »

(5) Irmensul, souverain des antres infernaux.

Irmensul, idole célèbre des Saxons, fut long-temps adoré dans le Nord. Voici l'opinion la plus accréditée sur l'origine de son culte :

Hermann ou *Arminius*, vainqueur des légions de Varus, délivra la Saxe du joug des Romains : les Saxons, reconnoissants, élevèrent à leur libérateur une statue dans *Nersbourg*, sur les bords de la Sala ; l'inscription suivante fut gravée sur le piédestal : « *Moi,* » *duc des Saxons, je promets la victoire à qui m'adorera.* » Depuis, en effet, *Arminius* fut adoré comme le dieu Mars ; et sur ses autels on sacrifia des victimes humaines. Les Saxons ajoutèrent, au nom de leur prince *Hermann*, le mot *saul*, qui signifie statue ou colonne : ils en composèrent le mot *Hermannsaul*, et par corruption *Irmensul.*

Irmensul étoit représenté armé de pied en cap : dans sa main droite il portoit un étendard, sur lequel étoit la figure d'une rose; dans sa main gauche étoit une balance ; sur son bouclier se voyoit un lion; et sur sa poitrine un ours. Son plus fameux temple étoit celui d'Eresbourg; les Saxons le surnommèrent *la Colonne de l'univers.* (Voy. EGIN, *Annal.* — SPELM, *In Gloss.* — DANIEL, *Hist. de France*, t. I, pag. 432, in-fol. etc.

(6) Teutatès le premier se lève, etc.

Teutatès ou *Thor*, fils aîné d'Odin, est le plus fort des dieux : il fait devenir fous ceux qu'il touche de ses gantelets. Rien n'est plus extravagant que ses voyages rapportés dans l'*Edda :* j'en citerai seulement un passage.

« Un jour le dieu *Thor* partit avec Lock dans son char, traîné

» par deux boucs : le soir étant venu, ils allèrent loger chez un » paysan; Thor tua ses deux boucs, les écorcha et les fit cuire. » Thor, soupant ensuite avec les enfants du paysan, leur recom- » manda de jeter soigneusement les os dans les peaux des boucs » étendues sous la table; mais *Tialfe*, l'un des paysans, rompit » avec son couteau l'os d'une jambe d'un bouc, pour en sucer » la moelle. Thor, le lendemain matin, se leve, s'habille, lève le » manche de sa massue, et aussitôt les deux boucs reprennent » leur forme; mais l'un des deux boîtoit d'une jambe de der- » rière, qui étoit cassée. Thor, furieux, veut frapper de sa massue » les paysans : ils tombent à ses pieds : Thor leur fit grâce, et se » contenta d'emmener avec lui *Tialfe*. » (Voy. l'*Edda*, 23e fable. — Voy. aussi sur Thor la note 5 du Chant X, et la note 1re du du XVIe.)

(7) Roi féroce d'Asgard, sombre dieu de Locklin.

Odin, conquérant du Nord, qui fut déifié après sa mort, fut originairement roi des Ases, et habitoit *Asgard*, centre de ce royaume, situé entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Les guerriers d'Odin, maîtres du Nōrd, s'établirent en Scandinavie, et regrettèrent long-temps la douce température et la fécondité d'Asgard. Les vieillards vantoient sans cesse l'ancien temps, et les charmes de la primitive patrie, dont un conquérant les avoient privés. Bientôt des récits exagérés, des traditions mensongère firent de cette patrie perdue un lieu de prédilection, que les héros et les dieux étoient seuls dignes d'habiter. Odin, roi, puis dieu de Locklin, c'est-à-dire de la Scandinavie, mit à profit ces regrets, et y mêla la douceur de l'espérance; il persuada à ses sujets que, s'ils mouroient en braves, leurs âmes s'envoleroient à Asgard. Ainsi fut créé l'olympe scandinave. (Voy. MARCHANGY, *Gaule poëtique*, t. IV, pag. 79.

Odin (Voy. l'*Edda mythologique.*) est le plus puissant des dieux : on l'appelle le Père des combats, parce qu'il adopte pour fils tous ceux qui sont tués les armes à la main. Il leur assigne pour séjour les palais de *Vahalla* et de *Vingolf*, qui s'élèvent à Asgard, vers l'extrémité méridionale du ciel. (Voy. sur le *Vahalla* les notes du Xe Chant.) Odin, dans le palais des dieux, n'a besoin

d'aucune nourriture : il distribue ce qu'on lui donne à deux loups, nommés *Geri* et *Fréki :* le vin lui tient lieu de tout autre aliment. Deux corbeaux, nommés *Hugin* (l'esprit), et *Mannin* (la mémoire), sont toujours placés sur ses épaules, et lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont vu et entendu de nouveau. Odin les lâche tous les jours ; ils parcourent le monde, et reviennent le soir à l'heure des repas : c'est pour cela que le dieu sait tant de choses, et qu'on l'appelle le dieu des corbeaux. (Voy. l'*Edda.* — Voyez aussi sur Odin la note 9 du IX[e] Chant.)

(8) Haëder parle.....

On compte aussi parmi les dieux Haëder, qui est extrêmement fort et très-instruit. Haëder habite les enfers; il prédit l'avenir, et il est aveugle. C'étoit le Pluton de la Saxe.

(9) .... Fréya lève son front im ie.

Fréya, qu'on a confondu souvent avec la femme d'Odin, *Friggis* ou *Frigga*, est la plus illustre des déesses après cette dernière : elle est la reine des voluptés; on la nomme la Fée aux Larmes d'or. (Voy. l'*Edda.*)

Cette Vénus scandinave, fille de Niord, dieu des mers, des vents et des tempêtes, prit pour époux Oder, guerrier voyageur. Elle a un palais magnifique : elle en sort sur un char traîné par deux chats, qui (dit un poëte scandinave) « sensible à ses plaisirs » et non à ses tendresses, cache, sous un air doux, un cœur per- » fide et cruel. » Oder est toujours absent; Fréya pleure sans cesse son départ, et sans cesse elle est à sa recherche. Elle a de lui une fille, nommée Nossa, si belle que sa beauté passa en proverbe parmi les anciens. (Voy. MONTBRON, notes sur les Scandinaves.)

FIN DES NOTES DU CHANT DEUXIÈME.

CHANT III.

A Paris cependant, par de brillantes fêtes,
De Charle on célébroit la gloire et les conquêtes.
Des sciences, des arts, les sublimes travaux,
En charmant leurs loisirs, instruisoient les héros,
Eclairant leurs progrès, leur prince et leur génie:
Ainsi le roi du jour, le père de la vie,
Distribuant lui-même aux astres sa clarté,
Garde, en se prodiguant, toute sa majesté.

Mais déjà dans le nord la guerre est allumée:
Charle ordonne soudain le départ de l'armée.
A cet heureux signal, chaque guerrier français,
Héros en espérance, et génie en projets,
Hâte l'instant flatteur, où cherchant la victoire,
Chaque pas qu'il va faire est un pas vers la gloire.
Déjà, chefs et soldats, vers les camps ennemis,
Volent, impatients, hors des murs de Paris:
Du haut d'un ciel serein, l'astre de la nature
Dore de ses rayons leur brillante parure:
Les casques, les harnois se sillonnent d'éclairs:

Un concert belliqueux fait retentir les airs:
Les tambours, les clairons, les cors et les trompettes,
En menant aux combats, semblent conduire aux fêtes:
Chaque armure vomit des feux étincelants:
Semblable en son éclat à ces coursiers ardents,
Qui, de flammes bardés, sortant du sein de l'onde,
De leurs nazeaux brûlants soufflent le jour au monde.

Au fond d'un vieux manoir, non loin des bords fleuris,
Où la Seine à regret s'éloigne de Paris,
Lorsque déjà des preux flotte au loin la bannière,
Le jeune Chatillon tombe aux pieds de sa mère:
« — O ma mère! dit-il, je suis honteux de moi;
» Je ne m'appartiens plus, je suis tout à mon roi:
» Laissez-moi transformer cette molle parure
» En un casque guerrier, en une noble armure:
» Ma patrie est mon Dieu, qu'il soit seul écouté!
» J'aime mieux le néant que mon obscurité.
» Devoir! honneur! vertus! votre voix me transporte;
» La nature en gémit, mais la gloire l'emporte.
» — Cruel! répond la mère, insensé Chatillon!
» O toi l'unique fils dont le ciel m'ait fait don!
» Tu veux m'abandonner!... tu veux donc sur la terre,
» Seule... de désespoir, laisser périr ta mère!... »
Elle dit, et les pleurs étouffent son discours.
Chatillon, ton départ trancheroit donc ses jours!

Affreuse idée !... Il cède, il sent couler ses larmes...
Lorsque de ses aïeux, au fond du salon d'armes,
Tombe un trophée antique... Il tressaille, il rougit,
Et des bras maternels le jeune preux s'enfuit.
D'un casque il a couvert sa blonde chevelure;
Promptement revêtu d'une éclatante armure,
D'un coursier il s'empare, et fier de ses projets,
Sur les rives du Rhin il rejoint les Français.
Mais sa mère en secret, par l'amour animée,
Pour voir de loin son fils, suit les pas de l'armée;
Et, sans que Chatillon connoisse son dessein,
Cet ange bienfaisant veille sur son destin.

Cependant, vers le nord, sur un roc formidable,
S'élève d'Eresbourg la place redoutable:
Frontière des Saxons, ce fort audacieux
Arrête des Français les pas victorieux:
Ses orgueilleuses tours, ses murs indestructibles,
Ses remparts élevés, ses portes invincibles,
Semblent braver la foudre, et du héros français
Dédaigner les fureurs, et rompre les projets.
Wortighin, que le sort sur le trône fit naître,
Combattant en soldat, là commandoit en maître :
Fier de l'illustre nom que portoient ses aïeux,
L'insensé, se créant mille plans orgueilleux,
Ose former l'espoir de vaincre Charlemagne.

Wortighin, jeune encor, déjà dans l'Allemagne
A vu la renommée illustrer ses travaux;
Et Charlemagne même, admirant ce héros
Que nul effort humain jamais ne sut abattre,
En simple chevalier, seul, voudroit le combattre.

Néanmoins, des Français l'auguste souverain,
N'aspirant qu'au moment de joindre Vitikind,
Rassemble au pied du fort les fils de la victoire.
Par l'effroi devancés, escortés par la gloire,
Les chefs, sollicitant le signal des assauts,
Implorant le péril, s'irritent du repos.

La nuit sur l'horizon plioit ses voiles sombres;
L'aurore, pâle encor, luttoit avec les ombres:
Tout dormoit... Charlemagne, au milieu des héros
Créés par ses regards, formés par ses travaux,
Réveille des soldats le courage docile,
Leur ordonne l'assaut, et leur montre la ville.
Tel un torrent gonflé par des temps pluvieux,
Débordant en fureur de son lit écumeux,
S'étend, se précipite, et laisse en son passage
L'effroi, le désespoir, la mort et le ravage;
Tels les guerriers français, par leur fougue emportés,
Vers les murs d'Eresbourg se sont précipités:
Ils respirent la guerre, ils portent l'épouvante;

Des exploits, à l'envi, le besoin les tourmente.
Plus facile à calmer, s'élance, roi des airs,
Eole furieux, dévastant l'univers.
Par un art, que l'enfer fit depuis mieux connoître,
Plusieurs globes formés de soufre et de salpêtre,
Sur les murs d'Eresbourg, placés par Wortighin,
Menaçoient les Français d'un désastre certain.
De tous côtés, non loin de ces masses terribles
Qui, brûlantes, tombant en mille éclats horribles,
Devoient lancer la mort; des blocs de fer ardents,
Des traits empoisonnés, de l'huile à flots bouillants,
S'amassoient sur les tours de la place indomptée.
Par les preux cependant, l'escalade est tentée.
Déjà, sous les remparts, l'un sur l'autre poussés,
Terres, échelles, rocs, s'élèvent entassés;
Et de Charle bientôt les cohortes vaillantes,
Jusques au pied des forts, traînent des tours roulantes:
Tels jadis les géants, dans leur rébellion,
Haussoient Athos sur Pinde, Ossa sur Pélion.
Mais des tours d'Eresbourg, de soldats couronnées,
Mille flèches soudain pleuvent empoisonnées:
D'un sable au feu rougi, les atomes brûlants,
Sur les Francs et leurs chefs tombent en flots ardents,
Pénètrent dans leurs yeux, sous leurs armes se glissent:
Des rocs précipités, là, les éclats jaillissent;
Là, l'huile ardente coule; ici, des blocs pesants,

Et de fer et d'airain, fondent parmi les rangs;
Et du haut des remparts, où la forge s'allume,
Roulent d'épais torrents de flamme et de bitume:
La fumée obscurcit ce théâtre d'horreur,
Et le jour, en fuyant, se voile de terreur.
Dans les fossés, des preux les cohortes pressées,
S'enfoncent sous leurs tours, par la flamme embrasées:
Leurs béliers ont en vain ébranlé les remparts;
Sur ces brûlants terrains, des Francs de toutes parts,
Les corps ensanglantés, mutilés et difformes,
S'entassent palpitants, en noirs monceaux informes.
La nuit termine enfin ces massacres affreux:
Vers son camp, Charle en ordre, a replié ses preux.
Seul il veille; et du jour, attendant la lumière,
Sur ses armes couché, passe la nuit entière.
Mais du fatal combat, les feux l'ont altéré;
D'une brûlante soif il se sent dévoré.
O désespoir! l'eau manque; et dans ces lieux perfides,
On cherche vainement quelques sources limpides (1):
Ce n'est qu'au point du jour, qu'un soldat empressé
Porte au prince français, dans son casque brisé,
Une eau teinte de sang, noire, épaisse et bourbeuse.
Tous détournent les yeux à cette vue affreuse:
Charlemagne sourit... L'intrépide héros,
D'un trait vide le casque, et prononce ces mots:
« — Magnanimes guerriers! tout doit vous en convaincre,

» Qui ne sait point souffrir, ne saura jamais vaincre.
» Sous les coups redoublés du marteau qui les bat,
» L'argent devient plus pur, l'acier prend plus d'éclat;
» Et ce n'est qu'à la forge, où l'enclume résonne,
» Que l'or s'alonge en sceptre, et se tourne en couronne.
» Mais le jour luit, marchons. » Ses discours, son maintien,
Font passer dans les cœurs l'héroïsme du sien;
Des succès trop tardifs lui semblent des défaites:
Charle dictant la gloire, ordonnant les conquêtes,
S'élève colossal aux yeux de ses guerriers;
Semblable aux Apennins, levant leurs fronts altiers,
Quand les feux de l'aurore à leurs sommets s'allument,
Et que les feux d'enfer sous leurs fondements fument.

De vaincre impatients, le prince et ses soldats,
Vers les murs d'Eresbourg ont reporté leurs pas.
De nouveau dans les tours les forges retentissent;
Le combat se reprend, les rangs se dégarnissent;
De volantes forêts en sifflant fendent l'air;
Un arsenal entier tombe en masse de fer.
O honte! les Français, livrés à l'épouvante,
Ont fui... Mais Charle accourt, et d'une voix tonnante:
« — Qu'aperçois-je! arrêtez! des Français prêts à fuir!
» Malheureux! à l'opprobre oseriez-vous courir!
» Qu'êtes-vous devenus, héros de ma patrie!
» Au-dessus de l'honneur placez-vous donc la vie?

» Voulez-vous effacer, aux yeux de l'univers,
» Des siècles de succès par un jour de revers?
» Ah! suivez-moi; la mort, de l'enfer vile esclave,
» Ne frappe que le lâche, et respecte le brave. »
De l'armée, à ces mots, ralliant les fuyards,
L'invulnérable Charle est au pied des remparts;
Et tous les boucliers, élevés sur les têtes,
Forment un toit de fer qui brave les tempêtes.
C'est alors qu'impassible au sein de mille feux,
Tel qu'un mont dont l'orgueil semble braver les cieux,
Charle, en simple soldat, saisissant une échelle,
S'élève le premier où la gloire l'appelle;
Des javelots, des dards, fondent en vain sur lui,
Un bras pare les coups, l'autre lui sert d'appui.
Bientôt de tous côtés on le suit, on l'imite;
En foule vers les murs chacun se précipite;
L'un tombe renversé, l'autre monte en vainqueur;
Différent est leur sort, égale est leur valeur.
Les bataillons français, dont les murs se hérissent,
Se suivent pleins d'ardeur, s'aident, se raffermissent;
Ils montent sans effroi sous les traits ennemis;
Et l'air semble peuplé de ces guerriers hardis.
Gravissant des remparts les murailles terribles,
Le prince atteint déjà les créneaux invincibles;
La mort l'entoure en vain... Charle, aigle radieux,
Suspendu dans les airs, combat victorieux.

Quand de noires vapeurs des murs couvrent le faîte,
Lui seul, fanal de gloire, éclaire la tempête:
Une flamme céleste éclate en ses regards:
Il s'élance... Tout fuit... Il est sur les remparts.

La valeur des soldats alors se change en rage:
Le roi, suivi des siens, vole, détruit, ravage,
Foule aux pieds les vaincus; et là, de toutes parts,
L'épouvante et la mort lèvent leurs étendards.
Charle seul commença le triomphe... Il l'achève:
L'éclair c'est son regard, la foudre c'est son glaive:
Armes, guerriers, drapeaux, sous ses pas renversés,
S'élèvent en barrière, ou roulent dispersés:
Il frappe, anéantit, et seul, infatigable,
Teint du sang ennemi, triomphe invulnérable.
Le trépas est partout; des airs les vastes champs
Semblent ne plus suffire aux cris des combattants.
Comme l'éclair pourpré d'un foudroyant orage,
Une lueur sanglante éclaire le carnage:
Charle, du haut des tours, paroît en immortel
Guider un bataillon des milices du ciel.
C'en est fait des Saxons... Tout périt, tout succombe;
Eresbourg avec eux s'enfonce dans la tombe.
Tout à coup l'oriflamme, étincelante d'or (2),
Astre de la victoire, apparoît sur le fort:
En tous lieux à la fois la confusion roule;

Mille exploits ignorés se perdent dans la foule :
Partout fuit l'ennemi : sur ces murs désastreux (3)
Wortighin court vers Charle. — « Approche, audacieux !
» Qu'enfin ici des Francs tombe le chef barbare ! »
Charle a fondu sur lui... La foule les sépare ;
Mais Wortighin s'écrie : — « Hors des murs d'Eresbourg.
» Pour me vaincre ou périr, demain, avant le jour,
» Si la voix de l'honneur en toi se fait entendre,
» Charle ! dans la forêt jure-moi de te rendre.
» J'y serai seul. » — Il dit ; Charlemagne l'entend :
Noblement téméraire, et vainqueur imprudent,
Au farouche Saxon il répond : — « Je le jure. »
C'est un nouvel exploit que, sans doute, il s'assure.
Wortighin néanmoins se défendoit toujours :
Du côté du midi, maître de plusieurs tours,
Il se retranche ; et là, par sa mâle énergie,
Semble promettre encor de vendre cher sa vie.
Mais la nuit, sur son char, s'approchant à pas lents,
Interrompt les succès des Français triomphants :
La ville s'est rendue, et ses vainqueurs terribles
Se reposent enfin de leurs travaux pénibles.

Déjà la renommée, aux cent voix, aux cent yeux,
De Charle publioit les succès glorieux.
Au récit des combats d'une illustre journée,
Du jeune Chatillon la mère consternée

Vole dans Eresbourg : de noirs pressentiments
Epouvantent son âme et glacent tous ses sens;
Elle cherche son fils, le demande, l'appelle,
Remplit l'air de ses cris : l'infortunée, hors d'elle,
Dans chaque objet le voit, dans chaque son l'entend:
En vain elle parcourt et la ville et le camp;
Aux genoux des soldats qui s'offrent à sa vue,
Vainement elle tombe égarée, éperdue;
Les conjure, en pleurant, de lui rendre son fils;
Nul ne connoît son sort, mais tous sont attendris.
Soudain elle se lève... Une horrible pensée
S'empare avec transport de son âme oppressée :
La peur d'un mal futur surpasse un mal présent:
D'un œil farouche et sec, d'un pas moins chancelant,
A la pâle lueur d'une sombre soirée,
Sous les murs d'Eresbourg elle vole égarée;
Et seule, en frémissant, par de derniers efforts,
Elle cherche son fils dans des monceaux de morts.

Le flambeau de la nuit éclairoit seul la terre,
Lorsqu'au pied des remparts la malheureuse mère,
Des cadavres nombreux fixant les traits flétris,
Trembloit de découvrir l'image de son fils.
Tel jadis, maudissant des succès trop célèbres,
Paul-Emile *, éclairé par des torches funèbres,

* Paul-Emile, père de Scipion l'Africain. (Voy. les notes.)

Cherchoit, parmi des morts, et dans l'horreur des nuits,
Pour prix de ses hauts faits... le cadavre d'un fils (4) !

Epouvantables soins! souffrance sans pareille!
Un souffle empoisonné portoit à son oreille
Le lourd gémissement, le lugubre soupir,
Des blessés, sans secours, achevant de mourir.
Couverte d'un sang noir, en ce champ de carnage,
Sur des morts entassés se frayant un passage,
Soudain elle aperçoit... O spectacle effrayant!
Du jeune Chatillon le bouclier sanglant...
Non loin est un guerrier couché sur la poussière;
Elle s'élance à lui... se courbe vers la terre...,
Le voit... le reconnoît... pousse un cri déchirant,
Et tombe à ses côtés dans un ruisseau de sang.
Tel qu'un lis éclatant, brisé pendant l'orage,
Le noble Chatillon, au printemps de son âge,
Qui, plus beau que l'Amour, croissoit tendre et vaillant,
N'est plus qu'une ombre pâle, un cadavre sanglant.

Sa mère, au désespoir, sur son corps étendue,
Repaissant ses regards de cette horrible vue,
En ces mots déchirants exhaloit sa douleur:
— « O toi! qui, dix-huit-ans, assuras mon bonheur!
» Toi qui faisois ma gloire, et que mon cœur adore!
» Chatillon, tu n'es plus... et moi j'existe encore!

» Je n'entendrai donc plus le doux son de ta voix,
» Je t'ai donc embrassé pour la dernière fois.

» Réponds, ô mon cher fils! Mais en vain je t'implore...
» Chatillon, tu n'es plus... et moi j'existe encore!
» Barbares assassins! guerriers dévastateurs!
» Du beau titre de gloire on orne vos fureurs:
» Puissiez-vous tous périr, ô monstres que j'abhorre!
» Hélas! la mort m'entoure... et moi j'existe encore!
» Non, ta mère ici-bas ne peut vivre sans toi:
» Va, je hais la nature où tout est mort pour moi.
» Je trouvois en toi seul mon univers, ma vie...
» Voilà donc où conduit l'amour de la patrie!
» A la mort!!!... Roi cruel! viens aussi m'immoler!
» Ma vie avec son sang auroit dû s'écouler:
» Pour lui seul je vivois... Ciel! ouvre-moi sa tombe!
» Dans tes bras... ô mon fils... c'en est fait... je succombe. »
Elle dit; tant d'efforts, d'angoisses, de douleur,
Viennent d'éteindre en elle un reste de chaleur:
Quelques sons étouffés sortent de sa poitrine...
Vers son cher Chatillon, mourante, elle s'incline,
L'attire avec effort jusques auprès de son cœur,
L'entoure de ses bras... l'y presse encor... et meurt.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES DU CHANT III.

(1) On cherche vainement quelques sources limpides.

Vers cette époque l'histoire rapporte un miracle : Au moment où les Français, combattant les Saxons, succomboient dévorés de soif, une eau lympide roule tout à coup ses flots miraculeux dans le lit désséché d'un ancien torrent. Ce combat fut nommé *la bataille du torrent*. Une médaille fut frappée pour perpétuer ce fait; elle portoit ces mots : *Saxonibus ad torrentem devictis*.

(2) Tout à coup l'oriflamme étincelante d'or.

L'oriflamme étoit un étendard rouge et doré, que nos anciens rois levoient avec de grandes cérémonies dans les guerres importantes, au milieu des camps, sur les bords lointains. Nos pères croyoient qu'un ange l'avoit porté à Clovis après la bataille de Tolbiac. Des miracles, attribués à cette enseigne sacrée, ajoutoient encore à sa tradition merveilleuse : c'étoit le symbole de la patrie.

(3) Partout fuit l'ennemi : sur ces murs désastreux
Wortighin court vers Charle...

On a reproché à l'*Iliade* d'Homère trop de combats particuliers, trop de morts partielles; mais, si c'est vraiment le défaut de son poëme, par combien de beautés ne l'a-t-il point racheté! les combats du Tasse sont moins fréquents et plus variés; mais peut-être pêchent-ils encore par trop de détails fatigants. Il ne faut pas toujours se restreindre à imiter même les grands hommes : il faut, dit Voltaire, courir dans la carrière, et non s'y traîner avec des béquilles. J'ai donc tâché d'éviter, dans les tableaux de mes batailles, le reproche adressé si souvent au premier des poëtes épiques. On connoît ces vers de Voltaire :

Oh ! que ne puis-je, en grands vers magnifiques,
Ecrire au long tant de faits héroïques !
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures ;

De les étendre et de les répéter ;
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter, aux grands combats d'Hector,
De grands combats... et... des combats encor.

(4) Pour prix de ses hauts faits... le cadavre d'un fils.

Au bord du fleuve Leucus, Paul-Emile défit les fameuses phalanges lacédémoniennes, et leur roi Persée; leur tua vingt mille hommes, et fit onze mille prisonniers : le combat finit à onze heures du soir; les Romains illuminoient leurs tentes, qu'ils couronnoient de lauriers, lorsqu'ils apprirent que Paul-Emile a perdu le jeune Scipion, son fils bien-aimé, qui ne reparoît point. A la vue du désespoir de leur chef, ils quittent tous et leurs tentes et leurs festins, et à la lueur de torches allumées, en un morne silence, ils suivent Paul-Emile sur le champ de bataille, et cherchent avec lui son fils parmi les morts. Au milieu de la nuit reparut Scipion, couvert de sang; il s'étoit égaré seul en poursuivant les fuyards.

FIN DES NOTES DU CHANT TROISIÈME.

CHANT IV.

Au centre lumineux de ces mondes brillants,
De ces globes de feu, qui, dans l'espace errants,
S'étendent, rois des airs, sous la voûte immortelle,
Flotte du Tout-Puissant la demeure éternelle.
Là, dans l'immensité, lui seul, être parfait,
Ne fut, ni ne sera, mais seulement il est.
Là, sur tous ses élus, sa justice suprême
Imprime le bonheur dont il jouit lui même.
O favoris des cieux! le tombeau redouté
Fut pour vous le berceau de l'immortalité.

Par ordre du Seigneur, l'heureux chef des archanges,
Qui jadis, des enfers, foudroya les phalanges,
Rassemblant ses guerriers, s'écrie : — « O rois divins!
» Dieu l'ordonne... Veillons sur Charle et ses destins:
» En vain s'arme l'enfer, bientôt la Germanie
» D'Irmensul et d'Odin verra le culte impie,
» Le temple et les autels foudroyés à jamais.
» Pour corrompre le cœur du héros des Français,
» Qui l'auroit pu penser! Une jeune païenne,

» Parfaite, si le ciel l'eût fait naître chrétienne,
» Par l'enfer est choisie : étrange aveuglement!
» Au plan le plus absurde Irmensul s'arrêtant,
» Pour égarer l'honneur a choisi l'innocence.
» De ses charmes divins ignorant la puissance,
» Ulnare, sur la terre astre encor inconnu,
» Joint les traits d'un archange à l'âme d'un élu :
» Orgueil de la nature elle en est la merveille.
» Irmensul, monstre impur, que l'œil de Dieu surveille!
» Tes armes en tes mains tourneront contre toi :
» La vierge des forêts, n'obéissant qu'à moi (1),
» Rendra Charle plus grand. Pour seul prix de tes crimes,
» Le désespoir, t'ouvrant la porte des abîmes,
» Englontira ta honte. Archanges! séraphins!
» Que des lauriers nouveaux ornent nos fronts divins!
» Dieu, qui nous daigne ici dicter ses lois suprêmes,
» Nous fit à son image, et s'admire en nous-mêmes. »
Il dit, et tout à coup des éclairs lumineux
Partent du santuaire, et jaillissent sur eux.
Comme on voit l'étincelle alimenter la flamme,
Aux volontés de Dieu leur volonté s'enflamme :
Ce ne sont plus alors les archanges des cieux,
C'est Dieu qui se divise en légions de dieux.

Mais, bravant l'Eternel et sa troupe céleste,
Irmensul, qui, du fond de son palais funeste,

Vient d'ouïr du Très-Haut les ordres souverains,
Fier de combattre encor les archanges divins;
Vers le fort d'Eresbourg s'élance : le barbare
S'est armé des présens qu'il reçut du Ténare,
Des gants de Teutatès et des runes d'Odin.
L'arme la plus utile à son fatal dessein
Est le baudrier noir, ou mugit la tempête.
Non loin d'une forêt, sur un mont il s'arrête :
C'est là que Wortighin doit, au lever du jour,
Combattre Charlemagne hors des murs d'Eresbourg.

Déjà, prête à charmer les regards de la terre,
L'aurore alloit quitter son palais de lumière,
Mêlant, aux yeux de l'homme ébloui de ses dons,
L'incarnat de la rose à l'or de ses rayons.
L'oiseau charmoit les airs de son tendre ramage:
Le zéphir soupiroit à travers le feuillage :
Et du jour au berceau déjà les premiers feux
Dissipoient les vapeurs, et nuançoient les cieux.

La veille, Charlemagne, au milieu de sa gloire,
Sur les remparts conquis, ivre de la victoire,
Emporté par le feu d'un courage imprudent,
Peu maître en ses transports d'un premier mouvement,
Et peut-être égaré par quelque dieu contraire,
Accepta d'un rival le défi téméraire.

Mais Eresbourg conquis, Charle sut à ses preux
Cacher soigneusement ses projets : trois d'entre eux
Devant le suivre, seuls en ont eu connoissance.
Vainement ces guerriers ont blâmé l'imprudence
D'un tel engagement. — « Amis! leur a-t-il dit,
» Quand même imprudemment Charle se fût conduit,
» Son danger fût-il sûr, sa mort même visible!
» Il a fait un serment, le rompre est impossible. »
Charle, à l'aube du jour, escorté de ses preux,
Vole au bois où l'attend un rival furieux.
Mille pensers divers, en son âme troublée
Descendent les soucis... Chantre de la vallée,
Alors un jeune pâtre, au son du chalumeau,
Paisible, vers les prés conduisoit son troupeau :
Charle un instant s'arrête, et se plaît à l'entendre;
Cette douce harmonie a paru le surprendre.
« — Heureux pâtre! pensoit ce héros vertueux,
» Comme toi sur la terre, ah! ne vaut-il pas mieux
» Charmer en paix les bois des airs de la musette,
» Qu'effrayer l'univers du son de la trompette!
Wortighin cependant se présente à ses yeux:
Près d'un large ravin le combat périlleux
S'engage au même instant : le fier Saxon s'écrie:
« — Charle, approche; un de nous doit perdre ici la vie :
» Nulle trève au combat! Entre nous nul accord!
» Te voilà prévenu... La vengeance ou la mort!

De leurs armes le choc, au loin dans les campagnes
Répété par l'écho, fait mugir les montagnes :
Leurs coups tombent plus lourds que les marteaux d'airain,
Qui forgeoient dans l'Etna les foudres de Jupin.
Sous leurs casques brisés tonnent leurs cris de guerre :
Leurs coursiers vainement roulent sur la poussière ;
A pied ces rois encor combattent furieux :
Leurs pas sont mesurés, leurs yeux cherchent leurs yeux :
Chacun tourne, recule, ou pare quelque atteinte ;
L'art est trompé par l'art, la feinte par la feinte.
Invisible témoin de ce combat sanglant,
Le perfide Irmensul, par quelqu'enchantement,
Tente de séparer, du héros de la France,
Les preux qui l'ont suivi : la magique puissance
Des runes dont Odin lui transmit les secrets (2),
Contre Charle déjà va servir ses projets :
Le monstre a rassemblé leurs fatals caractères,
Prononce quelques mots, et des vapeurs légères,
S'élevant tout à coup du sol mystérieux,
Non loin de Charlemagne enveloppent ses preux.
Les trois guerriers alors cessent de voir leur maître :
A leurs yeux aveuglés il vient de disparoître ;
Des gants de Teutatès Irmensul les frappant,
En leurs esprits confus jette l'égarement.
Du côté d'Eresbourg, ô surprise nouvelle !
Ils entendent au loin leur roi qui les appelle :

Et marchant au hasard vers la trompeuse voix,
Abandonnant leur maître, ils s'élancent tous trois.
Déjà depuis long-temps avoit brillé l'aurore,
Les deux rois ennemis se combattoient encore:
Charle, à chaque moment, par un nouvel effort,
Offroit à son rival et le fer et la mort;
Quand soudain sa valeur par l'adresse est trompée;
Wortighin dans le flanc lui plongeant son épée,
L'en retire sanglante, et d'un air triomphant
S'écrie : — « Expire enfin, célèbre conquérant!
» Fléau du monde! ici termine ta carrière.
» O Wortighin! ton glaive aura sauvé la terre! »
Semblable en sa fureur au lion rugissant,
Charle sur Wortighin fond, l'œil étincelant:
Le triomphe, il l'obtient; le combat, il l'achève;
Dans le sein du Saxon il enfonce son glaive,
Et s'écrie : — « Insensé! reconnois ton erreur!
» Voilà comme vaincu je réponds au vainqueur. »
Wortighin pousse un cri, déjà s'ouvre sa tombe;
Son œil voilé se ferme, il chancelle... il succombe.
Tel un rocher, miné par le temps destructeur,
Des Alpes à grand bruit s'écroule avec fureur;
De sa chute étonnés les vallons retentissent;
L'écho répond, l'air tonne, et les monts en frémissent:
Tandis que les troupeaux, fuyant ces bords affreux,
Pensent ouïr la mort tombant du ciel sur eux.

Tel périt Wortighin : tout en lui fut audace;
Même étendu mourant, son silence menace.
A l'aspect d'un héros expirant sous ses coups,
Charle sent la pitié succéder au courroux :
Tandis que Wortighin, à son heure dernière,
Se déchiroit les flancs et mordoit la poussière,
Charle bande sa plaie, et songe à le sauver;
Mais le chef expirant semble encor le braver :
Il l'attend, il l'observe, et sa main sanguinaire
Soudain le frappe encor... La blessure est légère;
Mais Charle, furieux : — « Féroce Wortighin!
» Tu n'es plus un guerrier, tu n'es qu'un assassin :
» C'est purifier l'air qu'immoler l'infamie. »
Il dit, frappe, se venge, et le monstre est sans vie.

Blessé, Charle inquiet veut appeler les siens;
Mais tous ont disparu. L'ennemi des chrétiens,
Achevant son ouvrage, élève sur sa tête
Le baudrier fatal : une noire tempête
Soudain vers le midi s'amasse dans les airs :
Des nuages épais, d'effroyables éclairs,
Déjà couvrent les cieux, et la terre inquiète,
Semble en un calme horrible attendre la tempête.
Les pasteurs, les troupeaux, tremblants ont fui les prés;
Les chantres des forêts voltigent égarés :
L'air frémit, le vent siffle, un déluge de grêle

Tombe, et détruit l'espoir du laboureur fidèle :
L'orage tonne, éclate, embrase les hameaux,
Entraîne les moissons dans le torrent des eaux ;
L'air est empoisonné par une odeur impure,
Et l'orage devient l'enfer de la nature.
 Ainsi se déchaîna Borée impétueux (3),
La terre ainsi trembla, tels grondèrent les cieux,
Quand, sur les bords sanglants du lac de Trasimène,
L'invincible Annibal dompta l'aigle romaine.

 Charlemagne, affoibli par le sang qu'il perdoit,
Vers l'abri des forêts à pas lents se guidoit ;
Accablé sous le poids de sa pesante armure,
L'intrépide héros erroit à l'aventure :
Nul toit hospitalier ne s'offroit à ses yeux.
Luttant contre la grêle, en des bois ténébreux,
Epuisé de fatigue, adossé contre un chêne,
Les yeux déjà voilés, se soutenant à peine,
Sans respiration, presque sans mouvement,
Le prince alloit tomber, privé de sentiment :
Au loin l'orage encore étend une nuit sombre :
Son sang couloit encor... lorsque, soudain, dans l'ombre,
S'élève un feu brillant, mystérieux appui,
Qui lui trace une route, et marche devant lui.
Charlemagne aussitôt sent ses forces renaître ;
Il suit ce conducteur, qui l'égare, peut-être,

Jusqu'en un antre obscur qu'ombragent des cyprès:
Là, son guide s'éteint... Le héros des Français
S'enfonce lentement sous le roc solitaire:
Du jour a par degrés reparu la lumière...
Juste ciel! quel tableau se présente à ses yeux!
Est-ce une illusion! un songe merveilleux!
Ses sens l'abusent-ils!.. Il s'arrête, et contemple.

Au fond d'un souterrain, décoré comme un temple,
Un autel arrondi, paré de mille fleurs,
Parfume au loin les airs des plus douces odeurs:
Les Zéphirs, se jouant sous la grotte sauvage,
Semblent se rire entre eux des fureurs de l'orage;
Et tandis qu'au dehors le ciel tonne irrité,
Là règnent le printemps et la sérénité.

Sous une arche de fleurs, là, sur l'autel rustique,
Avec grâce s'élève une statue antique,
Représentant Diane; et le luxe païen,
Elégamment admis, orne ce temple ancien.
Mais, ni ses doux parfums, ni son autel profane,
N'avoient frappé le roi dans l'antre de Diane;
Un être inconcevable, un objet enchanteur,
Seul, fixe ses regards, et vient troubler son cœur.
A l'autel prosternée, une jeune prêtresse,
D'un son de voix plaintif, imploroit la déesse:
Charle prête l'oreille à ses accents divins:

« — Toi, qui lis dans mon âme, et règles mes destins!
» O Diane immortelle! écoute ta prêtresse!
» Quand des vœux solennels enchaînent ma jeunesse,
» Quand pour toi seule ici je veux vivre et mourir,
» Ne laisse nul mortel jusqu'à moi parvenir...
» Ah! puissé-je bientôt terminer ma carrière!
» Que ferois-je en ce monde, isolée, étrangère!
» Mon cœur n'aima jamais que ma famille et toi;
» Ma famille n'est plus... Toi seule es tout pour moi.
» Sur ma mère jamais mes yeux ne s'arrêtèrent;
» Mon œil s'ouvrit au jour quand les siens se fermèrent:
» Oh! ne rejette point mon encens ni mes vœux!
» Le don de l'innocence est toujours cher aux dieux.
» De mon cœur attendri daigne accepter l'hommage!
» Tu l'as conservé pur... Je t'offre ton ouvrage. »
Elle dit, et tandis que le feu des éclairs
Dardoit étincelant sur les rocs entr'ouverts;
On l'eût prise, à genoux, au fond de sa retraite,
Pour l'ange de la paix dissipant la tempête.

O Charle! quels dangers t'environnent!.. Hélas!
Vers l'antre un dieu perfide a dirigé tes pas.
Quelle épreuve! quels maux le destin te prépare!
Chef-d'œuvre de beauté, cette vierge est Ulnare.
Crains ses accents divins, son aspect enchanteur!
Par sa bouche Fréya va parler à ton cœur.

Les traits, la voix d'Ulnare, et sa pose modeste
Sembloient aériens : messagère céleste,
Iris a moins d'éclat dans tout son appareil,
Quand son front est doré des rayons du soleil.
Quelques pleurs s'échappoient des beaux yeux bleus d'Ulnare :
Chaque soupir séduit, chaque larme la pare :
Ainsi s'offre un bouton, que l'aube voit fleurir :
Mollement caressé du souffle du zéphir,
Il s'entr'ouvre... et bientôt, pour charmer plus encore,
S'épanouit brillant des larmes de l'aurore.

Le prince, extasié, contemplant tant d'appas,
Oublioit sa blessure, et n'osoit faire un pas ;
Jamais rien d'aussi beau n'avoit frappé sa vue :
Un voile blanc ornoit le front de l'inconnue ;
Et sur ses cheveux noirs, bouclés et réunis,
Des guirlandes de chêne en rattachoient les plis.
Une ceinture d'or, légère, mais brillante,
Dessinoit le contour de sa taille élégante :
Plus doux que les parfums et les concerts des dieux,
Ses accents dans les airs s'exhaloient vers les cieux.
Au gré des vents flottoit sa tunique ondoyante.
Du lis de la vallée image éblouissante,
Colombe d'innocence, aurore de fraîcheur,
En prêtresse inspirée Ulnare ouvroit son cœur :
Le feu des voluptés s'allumoit sur ses traces ;
Sa voix étoit l'amour, ses mouvements les grâces.

Près d'elle un léger bruit, que soudain elle entend,
Arrache la Druïde à son recueillement:
Elle se lève; et seul, sous sa grotte inconnue,
Armé de pied en cap, Charle s'offre à sa vue.
Le monarque français, quoique pâle et souffrant,
D'attraits, de majesté lui paroît éclatant.
La beauté du héros trouble le cœur d'Ulnare;
Elle croit voir un dieu... Son jeune esprit s'égare;
Elle sèche ses pleurs, le regarde, sourit,
S'en approche à pas lents, se rassure, et lui dit:
« — Parle, auguste étranger! Sous ce roc solitaire,
» En toi vois-je Apollon, ou le dieu de la guerre?
» Prêtresse de Diane, et vierge de sa cour,
» J'adore tous les dieux, tous... excepté l'Amour. »
A ces mots étonnants, dictés par l'innocence,
Le prince, embarrassé, garde un profond silence:
Ravi de sa beauté, flatté de son erreur,
Il ne sait que répondre, et sent battre son cœur.
« — Tu gardes le silence; ah! parle! reprend-elle;
» Viendrois tu protéger une jeune mortelle?
» Tes traits, tes nobles traits, ton aspect enchanteur,
» Ne peuvent qu'annoncer la gloire et le bonheur.
» Oui, divin habitant de la céleste voûte!
» C'est Diane vers moi qui t'envoya sans doute:
» Je lui dois ton secours, daigne me l'assurer;
» Déjà le cœur d'Ulnare est prêt à t'adorer. »

Elle dit; Charlemagne, en cet étrange asile,
Dans l'admiration demeuroit immobile:
Ces discours exaltés, ces feux qui l'ont conduit,
La Druïde, sa voix, ses grâces, son habit,
Tout lui sembloit un songe; et son âme en délire
Redoutoit un réveil qui pouvoit tout détruire.
Cependant son armure étoit teinte de sang:
Ses cuisantes douleurs croissoient à chaque instant:
Des ombres sur ses yeux commençoient à s'étendre:
Bientôt d'Ulnare à peine entend-il la voix tendre:
Sa main contre le mur en vain cherche un appui:
Ses genoux chancelants se dérobent sous lui;
Il tombe... Et ses regards, qu'un secret charme guide,
Restent encor fixés sur la belle Druïde.

Vers le noble guerrier, sous sa grotte expirant,
La vierge des forêts s'élance en frémissant:
A la foible clarté qui frappe sur l'armure,
Elle aperçoit du sang, distingue une blessure,
Se courbe sur son corps d'un air triste et craintif,
S'assure s'il respire, et pousse un cri plaintif.
Ses mains de Charlemagne ont détaché l'armure;
Un voile est déchiré, pour bander sa blessure.
Attentive, soignant le héros des Français,
A genoux près de lui, la vierge des forêts,
Seule, implorant les dieux, sent descendre en son âme

D'un amour inconnu la dévorante flamme:
En vain veut-elle, hélas! taire ses sentiments;
Un charme plus fort qu'elle a dicté ces accents.
« — Infortuné guerrier! toi sur qui la mort plane!
» Tu n'es donc pas un dieu député par Diane!
» Qu'es-tu donc? un mortel... non, je m'alarme en vain!
» Tout en l'homme est terrestre, en toi tout est divin:
» Ton regard est clément, le sien est inflexible;
» Les hommes sont cruels, tu m'as paru sensible:
» Non, j'en croirai mon cœur, tu n'es pas un mortel;
» Comme Apollon, chassé par le maître du ciel,
» Peut-être quelque temps viens-tu vivre sur terre!
» Mais qui t'a pu blesser?.. Sans doute un dieu sévère:
» Car l'homme oseroit-il lever son fer sur toi!
» Que je bénis le sort qui t'amena vers moi!
» J'aurai soin de tes jours... Ah! déjà dans mon âme
» Je sens un feu divin qui m'agite et m'enflamme.
» Que dis-je!.. descendu de la céleste cour,
» Me tends-tu quelque piége, et serois-tu l'Amour?
» Ce monstre ingrat?.. Mais, non, dissipons mes alarmes,
» Seul Alcide a ta force, et seul Mars a tes armes;
» L'Amour n'a qu'un carquois; moins mâle en ses travaux,
» L'Amour n'est qu'un enfant, et je vois un héros.
» Oh! ne me quitte plus!.. Si près de moi tu restes,
» Je préfère mon antre à tes palais célestes:
» Ici, déjà pour moi, quoique pâle, affoibli,

» Tu n'as fait que paroître, et tout s'est embelli. »
C'est ainsi qu'avec feu, mais de crainte oppressée,
La vierge, hors d'elle-même, exprimoit sa pensée:
Accablé par ses maux, et presque anéanti,
Charle alors ne voyoit, n'entendoit qu'à demi;
Néanmoins de son sein sortit un soupir tendre,
Quand d'Ulnare la voix ne se fit plus entendre:
Aux portes de son cœur elle frappe en ce jour,
La reconnoissance ouvre, et fait entrer l'amour.

Invisibles, au fond de la grotte d'Ulnare,
Irmensul et Fréya, déités du Ténare,
Observoient le héros : de parfums amoureux
Fréya vient d'embaumer l'antre mystérieux:
De sa propre ceinture elle a ceint la Druïde:
« — Je triomphe, Irmensul, dit le monstre perfide,
» Charle aime la prêtresse ; au pied de cet autel
» Je ne le quitte plus, qu'il ne soit criminel:
» Déjà l'amour d'Ulnare est fureur et délire :
» Ecoute ses discours, c'est moi qui les inspire. »
Elle dit : autour d'elle erre la volupté ;
Des amours sa caverne est le temple enchanté.

Par des sucs merveilleux, seule, en sa grotte obscure,
Ulnare a du héros refermé la blessure:
Déjà renaît sa force, il sent calmer ses maux;

Et sa voix lentement laisse échapper ces mots:
« — O vierge des forêts, à qui je dois la vie!
» Combien de tous vos soins mon âme est attendrie!
» Ah! malgré mes douleurs, soigné, sauvé par vous,
» Jamais aucun instant ne me parut plus doux. »
Il dit : à ce langage aussi flatteur que tendre,
De lui-même il s'étonne, et cherche à se comprendre:
Ce guerrier, qui jadis au sein même des cours,
Redoutant la beauté, sembloit fuir les amours,
Charle a dit... O prodige! O changement bizarre!
« — L'état le plus cruel est doux auprès d'Ulnare. »
Mais alors la prêtresse, au comble du bonheur,
Par ces mots sans détour laissoit parler son cœur:
« — Inconnu! qui du ciel pour moi sembles descendre!
» A mon oreille enfin ta voix s'est fait entendre:
» Hélas! qui que tu sois! Mars! Hercule! Apollon!
» Je ne demande plus à connoître ton nom:
» Que m'importe ton rang! Ah! ta seule présence
» A changé tout mon être, et prouvé ta puissance:
» Mon aveu, mes transports t'étonnent, je le voi;
» Ils m'étonnent moi-même, éclatant malgré moi:
» Peut-être je me perds, en te parlant sans feindre;
» De toi seul j'attends tout, de toi je puis tout craindre:
» Sous terre enferme-moi, traîne-moi sous tes pas,
» A tout je souscrirai... mais ne me quitte pas:
» Tout est douleur pour moi, si le ciel nous sépare;

» Mais tout, si je te vois, est bonheur pour Ulnare. »
La Druïde trembloit en prononçant ces mots;
Mais, pour cacher son trouble aux regards du héros,
S'éloignant de l'autel, d'une course rapide
Elle sort et revient; puis, d'un air moins timide,
Déposant à ses pieds plusieurs paniers fleuris,
Elle présente au roi du lait et quelques fruits.

Plus troublé que jamais, le prince, avec ivresse,
Accepte les présents de la belle prêtresse:
Mais, redoutant l'amour, il songe à fuir ces lieux.
Déjà des yeux d'Ulnare il détourne ses yeux;
D'un air sombre il se lève... Il s'est éloigné d'elle:
La raison l'entraînoit... mais l'amour le rappelle:
Il s'arrête... peu maître encor de ses esprits,
Plus il s'est combattu, plus il semble indécis.
Tel on voit le Méandre, arrêté dans sa course,
Descendre vers la mer, ou monter vers sa source;
Son cours embarrassé varie à chaque instant;
Et le flot qui remonte en trouve un qui descend.

La vierge des forêts, du héros de la France,
Remarque avec effroi le trouble et le silence:
« — Il souffre, pense-t-elle, endormons ses douleurs. »
Alors, prenant un luth, qu'une chaîne de fleurs
A l'autel suspendoit, l'enchanteresse en tire

Des sons d'abord plaintifs; puis la magique lire,
Des plus brillants accords soudain charmant les airs,
Semble transporter Charle aux célestes concerts.

« Accent du cœur! touchante mélodie (4)!
» Enchantement des beaux jours de la vie!
» Soupirs des dieux! éveil des souvenirs!
» Descends du ciel sur l'aile des plaisirs.

» Divin appui de l'innocence!
» Des malheureux douce espérance!
» Belle Diane! astre des nuits!
» La flottante Délos, sous un palmier, jadis,
» A la clarté du jour, vit s'ouvrir ta paupière:
» Des cygnes, pour charmer les douleurs de ta mère,
» Là, de l'île, en chantant, sept fois firent le tour.
» Ce fut pour consacrer leurs chants et ce beau jour
» Qu'Apollon, au céleste empire,
» Plaça sept cordes à sa lire *.

» Accent du cœur! éveil des souvenirs!
» Enchantement des beaux jours de la vie!
» Soupirs des dieux! touchante mélodie!
» Descends du ciel sur l'aile des plaisirs.

* Ce chant est imité de l'hymne d'Horace « *Phœbe, sylvarumque potens Diana, etc.* » (Hor. Carm. sæc.)

» Sous une grotte solitaire,
» Thétis rêvoit un jour, un guerrier téméraire
» Apparoît à ses yeux : la déesse fuyant,
» De formes mille fois change en un même instant:
» Vains efforts !.. Le héros devoit triompher d'elle:
» Ah! par l'art de Thétis, que ne puis-je, immortelle,
» Sous mille formes m'embellir !
» Noble guerrier ! loin de te fuir,
» Ulnare, en ce bois solitaire,
» Les prendroit toutes pour te plaire.

» Accent du cœur ! éveil des souvenirs !
» Enchantement des beaux jours de la vie !
» Soupirs des dieux ! touchante mélodie !
» Descends du ciel sur l'aile des plaisirs. »

Là cessent les accords de la lyre inspirée :
L'air semble alors, portant vers la voûte sacrée
Les chants aériens du magique séjour,
La voix des voluptés, et l'écho de l'amour.

Immobile, hors de lui, Charle contemple Ulnare:
Rester est dangereux, s'éloigner est barbare:
A ses yeux tout est charme, en lui tout est douleur:
Le zéphir de l'amour est l'ouragan du cœur.

La vierge des forêts, inquiète, interdite,
Observe le guerrier, d'effroi son cœur palpite:
Elle voit Charlemagne à pas lents s'éloigner;
Son espoir est détruit, il va l'abandonner:
L'ingrat sort sans parler, sans regarder Ulnare...
C'en est trop! Tout entière au trouble qui l'égare,
L'infortunée, en pleurs, tombe aux pieds du héros;
Fréya dispose d'elle, et lui dicte ces mots:
« — Tu me fuis!.. ah! cruel! c'est trop de barbarie!
» Tu veux donc que je meure... et j'ai sauvé ta vie!
» Pourquoi vins-tu t'offrir, ingrat! devant mes yeux!
» Paisibles, loin de toi, mes jours couloient heureux:
» Je t'ai vu... désormais sans toi je ne puis vivre;
» Attachée à tes pas laisse Ulnare te suivre,
» Fais d'elle ton esclave... Est-il un rang pour moi,
» Est-il quelque bonheur, si j'existe sans toi!
» Ah! déjà pour mon âme, en ses désirs extrême,
» Un seul mot de ta bouche est le bonheur suprême:
» Mon cœur cherche ton cœur, mes yeux cherchent tes yeux:
» Mais je ne vois que glace où j'ai puisé mes feux.
» Je n'y survivrai pas... je succombe... ah! barbare!
» Pourras-tu, seule ici, laisser périr Ulnare. »
Elle dit, se relève, et vers l'autel sacré
Penche languissamment son front décoloré:
De ses yeux enchanteurs coule un torrent de larmes;
Et ses douleurs encor ajoutent à ses charmes.

A sa tendre attitude, à son discours touchant,
Le héros des Français, pâle, oppressé, tremblant,
Mais à fuir décidé, répond ces mots : — « Ulnare !
» Objet trop séduisant, dont le ciel me sépare !
» Ah ! de grâce, à mon tour je tombe à vos genoux ;
» Laissez-moi vous quitter... je reviendrai vers vous :
» Vainement à l'amour long-temps je fus rebelle,
» Hélas ! je suis trop foible, et vous êtes trop belle...
» Adieu. » Charle, à ces mots, prononcés vivement,
S'échappe de la grotte, et fuit rapidement :
Rien n'arrête sa course ; hors du roc solitaire
Il croit être suivi, le redoute, l'espère,
N'ose tourner la tête, erre au milieu des bois,
Et d'Ulnare toujours croit entendre la voix.
Bientôt Charle, accablé de fatigue et de peine,
S'arrête, et lentement vers la ville se traîne :
Il rentre dans le fort à la chute du jour ;
Et là, tombe sans force, en maudissant l'amour.

Dans ce cruel état où l'âme tourmentée,
Sans veiller ni dormir, se débat agitée,
Le monarque français étoit enseveli ;
Lorsque soudain il voit, ou croit voir devant lui,
D'un père qu'il aimoit, l'ombre pâle et glacée,
Lui tenir ce discours : — « Mon fils ! âme insensée !
» Quoi ! déjà, par l'amour honteusement vaincu,

» Sous un joug corrupteur tu languis abattu!
» Oublierois-tu ton nom! ternirois-tu ta gloire!!!
» Mon fils, vole sans tache au temple de mémoire:
» Pour la dernière fois écoute mes leçons:
» Repousse un fol amour, vil piége des démons.
» Contre toi, dans son antre, Ulnare est sans défense,
» Charle! si tu flétris sa crédule innocence,
» Tu termines ses jours : tel est l'arrêt du ciel;
» Ulnare périra, si Charle est criminel.
» Adieu, mon fils! adieu; sois toujours sur la terre
» La gloire de la France, et l'orgueil de ton père! »
Charle alors vers son lit voit l'ombre s'avancer;
Bientôt elle se penche, et semble l'embrasser...
Mais, couverte soudain d'une vapeur légère,
Que l'aurore blanchit d'un rayon de lumière,
Semblable aux feux errants que la terre engloutit,
Dans les airs embaumés l'ombre s'évanouit.

FIN DU CHANT QUATRIÈME.

NOTES DU CHANT IV.

(1) La vierge des forêts n'obéissant qu'à moi.

Ulnare est d'abord l'instrument des enfers, bientôt après elle l'est du ciel, et n'obéit plus qu'à ses ordres, même en suivant les inspirations de Fréya; en conséquence rien n'est plus naturel que le merveilleux qui la suit partout. Q'on ne s'étonne donc plus ni de son langage extraordinaire, ni des prodiges qu'elle opérera par la suite, prodiges qui ne sont point féeries, que l'esprit humain peut concevoir, et qui, presque tous, auroient pu être opérés par elle sans le secours même de la Divinité. Il faut se servir avec ménagement, dans l'épopée, de la magie et de la féerie; elles n'ont pas assez de noblesse, et l'invraisemblance déplaît souvent.

« Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
» Fit parler et pleurer les deux chevaux d'Achille. »

VOLTAIRE.

Il est heureux que les grands auteurs de l'antiquité soient descendus quelquefois de la hauteur sublime où ils s'élèvent si souvent; car, sans ces moments de foiblesse, leur perfection désespérante eût à jamais découragé tous leurs imitateurs.

(2) » .... La magique puissance
» Des runes dont Odin lui transmit les secrets.

Odin fut l'inventeur des runes, ou caractères magiques, dont plusieurs savants (MM. Maupertuis, Clairant, Le Monier), ont vu dans le Nord quelques restes gravés sur des rochers; les Scandinaves attribuoient de grandes vertus aux runes; ils croyoient qu'elles pouvoient guérir toutes les maladies, détruire l'effet du poison, fermer les plaies, rajeunir, et même faire prendre des formes étrangères, ainsi qu'Odin, qui, par leur secours, se métamorphosoit souvent. (Voy. le chap. Runique de l'*Edda*. BARTHOLIN, liv. III, cap. II, p. 62. — MALLET, t. II, p. 289.)

(3) » Ainsi se déchaîna Borée impétueux

Lorsque les deux armées ennemies furent aux mains à la bataille de Trasimène, un si grand tremblement de terre eut lieu, que des villes entières furent renversées; les vents se déchaînèrent, la foudre éclata, les rivières changèrent leurs cours, les montagnes s'entr'ouvrirent, et leurs fondements furent découverts. Le consul *Caius Flaminius* fut tué dans le combat, où périrent treize mille Romains. (Voy. Plutarque, Tite-Live, *Val. Maximus*, et autres historiens.)

(4) » Accent du cœur, touchante mélodie.

Si quelque censeur trouvoit à critiquer ce changement de rhythme, je lui répondrois : « Le poëte veut représenter quelqu'un qui
» chante; or, l'art du poëte est de transporter le lecteur sur le
» lieu, de lui faire prêter l'oreille, et, s'il est possible, entendre
» les sons de la lyre : rien ne seroit plus contraire à ce dessein
» que l'uniformité constante des vers alexandrins; pour favori-
» ser l'illusion, il faut donc changer de rhythme, et prendre le
» ton de l'ode ou du dithyrambe, qui tous deux se chantent, et
» sont d'inspiration. »

Dans tout le cours de l'ouvrage on verra que j'ai suivi la même méthode : ainsi j'ai pu donner quelqu'idée des chants antiques; et l'on trouvera les différentes mœurs des peuples, leur différent ciel, leurs cultes divers, et surtout la couleur des temps, dans mes chants scaldes, grecs, saxons, orientaux, calédoniens, gaulois, norwégiens, et français.

FIN DES NOTES DU CHANT QUATRIÈME

CHANT V.

DANS Eresbourg vaincu, reposant ses lauriers,
Charle contient l'ardeur de ses vaillants guerriers;
Délasse les soldats par des travaux paisibles;
Et relève du fort les murailles terribles.
Quelques guerriers, vaquant à des soins plus sacrés,
Inhumoient des chrétiens les corps défigurés:
Charle les pleure encor... Par sa loi souveraine,
De pompeux monuments s'élèvent sur la plaine;
Et l'on eût dit, à voir ces généreux transports,
Que l'honneur du succès n'appartenoit qu'aux morts.

D'autres héros français, ivres de leur victoire,
Portoient en foule au roi des preuves de leur gloire:
Et comme en un beau jour, au retour du printemps,
Des abeilles on voit les bataillons volants
Rapporter leur butin à leur reine charmée ;
Ainsi tous les Français, au héros de l'armée,
Produisant leurs exploits, qu'ils vantent avec art,
Espèrent un éloge, et cherchent un regard.

A la cour séduisant, à la guerre terrible,
Guise, à la fois léger, fier, modeste, et sensible ,

Sur le champ de bataille arrachoit à la mort
Son ami le plus cher, le malheureux Montfort.
Montfort, brave fameux, et vieilli dans la guerre,
Blessé grièvement, expiroit sur la terre;
Et sa seule pensée, en ce moment d'effroi,
S'élevant vers le ciel, l'imploroit pour son roi.
Guise court vers Montfort; dans ses bras il le presse.
Montfort du brave Guise éleva la jeunesse;
Il l'arma chevalier; et, dès ses jeunes ans,
L'instruisant aux combats, le guida dans les camps.
Guise admiroit Montfort, et l'aimoit comme un père:
Il porte à ses douleurs un secours salutaire;
Le conduit dans la ville, et fils reconnoissant,
Par ses soins rend la vie au héros expirant.

Déjà du vieux Montfort les forces abattues
Renaissoient: ses douleurs devenoient moins aiguës.
« — O mon père! dit Guise, assez long-temps ton bras,
» En illustrant ton nom, brilla dans les combats.
» De l'hiver sur ton front déjà tombent les glaces;
» C'est à moi maintenant de marcher sur tes traces;
» C'est à moi de voler où m'appelle l'honneur;
» Mais toi, sur tes lauriers repose ta valeur:
» Laisse à moi seul le soin de servir la patrie:
» Daigne achever en paix ta glorieuse vie.

» Je verrois sans terreur la mort fondre sur moi;
» Mais j'ai trop à souffrir, quand je tremble pour toi.
» Ton fils est à tes pieds... Ecoute sa prière...
» Promets-moi de quitter les travaux de la guerre;
» De ne plus t'exposer : assez long-temps, héros,
» Tu cherchas les périls, cherche enfin le repos. »
Mais le noble vieillard, qu'un tel langage blesse,
L'interrompt. — « Est-ce à moi que ce discours s'adresse?
» Ah! Guise, si mon cœur t'aimoit moins aujourd'hui,
» De ses yeux à jamais Montfort t'auroit banni.
» Qui? moi! honteusement bercé par la mollesse,
» J'irois traîner en paix une indigne vieillesse!
» Moi! je fuirois les camps! des tambours, des clairons,
» Montfort au champ d'honneur n'entendroit plus les sons!
» Montfort ne seroit plus l'appui du diadême!
» Non, je vécus guerrier, je dois mourir de même :
» Ton père aux combats seuls veut recevoir la mort;
» Mon sang n'est point glacé, si mon sang coule encor.
» Mais c'est trop te blâmer d'un discours téméraire;
» Par trop d'attachement Guise outrage son père:
» Ton cœur est ton excuse... O mon fils! aux combats
» Sois toujours le premier, Monfort suivra tes pas. »
Il dit; Guise, affligé, garde un profond silence :
Le sensible vieillard remarque sa souffrance:
» — Tant d'amour pour la gloire, au déclin de mes ans,

» T'étonne, je le vois : Guise ! au milieu des camps
» S'écoulèrent mes jours ; les camps sont ma patrie ;
» Montfort en les quittant croiroit quitter la vie.
» Charlemagne est mon dieu : que n'as-tu, comme moi,
» Sur les rives de l'Ebre accompagné ton roi !
» Là, mieux encor qu'ici, ce dieu de la victoire
» Eût soufflé dans ton sein l'ivresse de la gloire,
» Oh ! que n'as-tu connu tous les brillants exploits
» De ce libérateur des peuples et des rois !
» Quand l'Espagne sous Charle abaissa son audace,
» En vain la renommée, en volant sur sa trace,
» Espéroit raconter tant de faits merveilleux ;
» Son aile se lassoit à le suivre en tous lieux ;
» Tandis que Charle seul marchoit infatigable.
« Ecoute, ô mon cher fils ! un récit mémorable,
» Et bénis le destin, qui donne en nos climats
» Le plus grand des mortels au plus grand des Etats. »
Ainsi parle Montfort : Guise écoute en silence ;
Et le vieillard reprend : — « Le héros de la France,
» Déjà trois fois vainqueur du maître des Saxons,
» Voyoit régner la paix parmi les nations :
» Un calme heureux, déjà répandu sur la terre,
» Consoloit les mortels des malheurs de la guerre,
» Lorsque, dans Paderborn, le monarque français,
» Espérant mieux encor s'assurer de la paix,
» Convoque des Germains les plus illustres princes.

» Bientôt de toutes parts, du fond de leurs provinces,
» Les chefs les plus fameux qu'ait vu naître le Nord,
» Volent dans Paderborn, d'un mutuel accord:
» Mais, ô funeste orgueil! au camp de notre maître,
» Vitikind, un seul prince, osa ne point paroître;
» Et seul, aux volontés d'un roi triomphateur,
» Ce superbe vaincu répondit en vainqueur.

» Alors dans Paderborn, des rivages de l'Ebre,
» Un roi de Sarragosse, un Sarrazin célèbre (1),
» Ibinal vint de Charle implorer la grandeur:
» Banni de ses Etats par un usurpateur,
» Ce guerrier malheureux, suivi de plusieurs princes,
» Que le même tyran chassoit de leurs provinces,
» Ibinal, fugitif, au monarque français,
» Venoit redemander son trône et ses sujets.
» Toujours grand, Charlemagne, à des rois sans défense
» Promet, sans balancer, les secours de la France;
» Et du lâche Abdérame, usurpateur hautain,
» Un seul jour fut la perte, un seul mot, le destin.
» Plusieurs motifs puissants animoient Charlemagne:
» Ce roi n'ignoroit pas, qu'esclaves en Espagne,
» Les chrétiens, gémissant sous un joug odieux,
» Payoient aux Sarrazins mille tributs honteux:
» Charle espère, vainqueur de ces rives lointaines,
» Des peuples du Seigneur faire tomber les chaînes:

» Il part, franchit le Rhin, la Seine et le Liger :
» La France fête en vain son roi... Tel que l'éclair,
» Il n'a fait que passer; mais, sur chaque rivage,
» Ses bienfaits néanmoins constatent son passage;
» Et le peuple partout, sur ses pas répandu,
» Vole, et retourne heureux de l'avoir entrevu.

» Dans le lointain bientôt des montagnes bleuâtres,
» De la terre et des mers vastes amphithéâtres,
» Elevant à nos yeux des obstacles nouveaux,
» Paroissent limiter l'empire des héros.
» Colosses menaçants! antiques Pyrénées!
» Rocs, qui bravez en paix le torrent des années!
» Vainement vous borniez les regards des Français;
» Rien n'arrête leurs pas, n'interrompt leurs succès.
» De Paris regrettant les fertiles rivages,
» Nous errons nuit et jour dans des landes sauvages;
» Et de ces monts hardis, que l'œil croyoit saisir,
» Plus nous nous approchions, plus ils sembloient nous fuir.

» Nous entrons néanmoins dans ces gorges profondes,
» Où les torrents fougueux précipitent leurs ondes;
» Et, du fond de ces lieux, notre œil observateur
» A peine entrevoyoit la voûte du Seigneur.
» Monts fameux ! chaque instant vous voit changer de face;
» Tantôt, vous couronnant d'une cime de glace,

» L'hiver est sur vos fronts, le printemps à vos pieds;
» Tantôt vos rocs à pic, rustiquement taillés,
» Miroirs secs et glissans, élevés vers la nue,
» Offrent l'aspect affreux d'une aridité nue :
» Ici des ponts de neige, artistement jetés,
» Bravent le poids des chars, et le feu des étés:
» Plus loin, sur des cailloux, une onde douce et pure,
» Sous des bocages verts, en serpentant, murmure;
» Quelquefois des hameaux, grossièrement bâtis,
» Sur la pente d'un roc arrêtent l'œil surpris :
» Là, partout la nature offre, en ses jeux bizarres (2),
» De sublimes horreurs, et des beautés barbares.

» Douce amante d'Alcide, ô Pirène! c'est vous (3),
» Qui, prenant sur ces bords Hercule pour époux,
» Sûtes donner un charme aux déserts insensibles,
» Et le nom le plus tendre aux monts les plus terribles!

» Ravis, nous traversons ces rochers menaçants,
» Ces flots dévastateurs que roulent les torrents.
» La nature est semblable aux princes de la terre;
» Leurs bienfaits sont à peine aperçus du vulgaire :
» Leurs ravages brillants, leurs monstrueux efforts,
» Seuls de l'enthousiasme excitent les transports.

» Nos pieds foulent déjà le sol de la Navarre (4),

» Sol aride habité par un peuple barbare.
» Sur de stériles champs, quelques monts rocailleux
» S'élèvent tristement vers un ciel nébuleux,
» Dont un brouillard glacé cache la cime aride.
» Non loin de Toloza, Charle marchoit sans guide,
» Quand des milliers de traits pleuvent sur nos héros (5),
» Lancés par ces brigands qui, tels que leurs chevreaux,
» Sur le bord des torrents, lieux aux lâches propices;
» Franchissent, d'un pied leste, et rocs et précipices.
» Les barbares ont fui... Mais, atteints par leurs traits,
» Quelques preux ont péri! Le monarque français
» S'éloigne; que voit-il sur ces rives arides?
» Au milieu des rochers, poursuivant les perfides,
» Un Français seul atteindre, abattre cinq brigands;
» S'orner de leur dépouille, et rentrer dans ses rangs.
» Surpris de tant d'audace et de tant de vaillance.
» Jusque près du guerrier le monarque s'avance:
« — Français! je suis content; demande une faveur,
» A l'instant tu l'obtiens. » Le preux répond: — « Seigneur!
» Je demande pour grâce, au dieu de la fortune (6),
» De monter le premier à l'assaut de Pamplune... »

« — Le soleil se levoit, de ces monts désastreux
» Nous sortons; une plaine enfin s'offre à nos yeux:
» Pamplune est devant nous, dont les tours crénelées
» Dominent fièrement de riantes vallées:

» Charle y porte ses pas; intrépide assaillant,
» Jusque sous le fort même il établit son camp (7).

» Te peindrai-je, ô mon fils! nos assauts mémorables!
» Contre les Sarrasins, sous leurs murs formidables,
» Jamais plus de valeur, plus d'art, plus de travaux,
» N'illustrèrent peut-être et Charle et ses héros.
» Pour transformer leurs tours en informes ruines,
» On vit Charle inventer de nouvelles machines (8);
» On vit nos fiers soldats, rivalisant d'ardeur,
» Joindre l'art à la force, et la ruse au bonheur;
» On les vit, évitant la flèche meurtrière,
» Bâtir sous les remparts des murailles de terre;
» On les vit, orgueilleux sous cet heureux abri,
» Lancer impunément leurs traits sur l'ennemi;
» Et se riant entre eux de sa surprise extrême,
» Se construire des forts sous les murs du fort même.
» Tour à tour chacun d'eux, machiniste, ouvrier,
» Travailloit en manœuvre, attaquoit en guerrier·
» Escaladant les tours, ébranlant les murailles,
» Ils paroissoient régler le destin des batailles;
» Et Charle étoit près d'eux, dictant à tous sa loi,
» L'ouvrier, l'inventeur, le soldat, et le roi.

» Bientôt les assiégés, prisonniers dans leur ville,
» Déployant contre nous un courage inutile;

» De la faim, de la soif, ressentent les horreurs:
» Tout leur manque... Cédant au pouvoir des vainqueurs,
» Ils implorent leur grâce; à nos braves cohortes
» Eux-mêmes en tremblant viennent ouvrir leurs portes (9):
» Tout le peuple à la mort craint d'être destiné...
» Mais le prince a vaincu... le prince a pardonné.

» Aux siècles à venir, ah! sans doute, l'histoire
» de ce siége, ô mon fils! racontera la gloire;
» Mais, peut-être, mal peint, il sera mal connu:
» Malheur à qui décrit ce qu'il n'a jamais vu!

» De Pamplune bientôt quittant le fort célèbre,
» Charlemagne, en vainqueur, marche aux rives de l'Ebre:
» Tafailla se soumet: Tudèle à ses efforts
» En vain veut résister; il rase tous ses forts,
» Et Tudèle n'est plus! Par de nouveaux miracles,
» Charle dans l'Arragon domptant tous les obstacles (10),
» Vers Saragosse avance... O contre-temps affreux!
» Un désert infini se prolonge à nos yeux (11):
» Point d'arbres, ni d'abri! point de routes battues!
» Une bruyère aride, ou quelques roches nues
» Frappent seuls nos regards; et, dans ces tristes champs,
» Le soleil sur nos fronts darde ses feux brûlants:
» Nous tombons épuisés sur cette terre aride:
» Nul toit hospitalier! point de source limpide!

» O France! me disois-je, ô pays enchanté!
» — Pour bien t'apprécier, il faut t'avoir quitté:
» Retraite des beaux arts! séjour de la vaillance!
» En ton sein naît la joie auprès de l'abondance.
» Français, peuple fameux! modèles de guerriers!
» Cherchez-vous le bonheur ?.. Restez dans vos foyers.
» O mon fils! mon cher Guise! en ce moment horrible
» Que n'as-tu vu ton prince, aux douleurs insensible,
» Il nous ranimoit tous; et parmi ses soutiens,
» Souffrant plus de nos maux qu'il ne souffroit des siens,
» Seul savoit devenir, par un pouvoir suprême,
» Maître de nos douleurs comme des siennes même.
» Quel roi mérita plus de régir l'univers!
» Pendant trois jours entiers, errant dans des déserts,
» Sur un sol desséché, sans eau, sans subsistance,
» Je l'ai vu, nous cachant son horrible souffrance,
» En ses traits rayonnants de gloire et de beauté,
» Montrer la confiance et la sérénité.
» Mais enfin, ô bonheur! à la troisième aurore,
» Au fond de l'horizon que l'œil du jour colore,
» S'offrent quelques hameaux : le Français, épuisé,
» Sent renaître sa force; et bientôt délassé,
» Sous un abri sauveur, ce fils de la victoire,
» Riant des maux passés, ne rêve encor que gloire.

» Cependant Abdérame apprend avec terreur

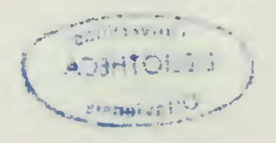
7.



» L'approche d'un héros partout triomphateur:
» Au devant de nos preux Abdérame s'avance;
» De nombreux Sarrasins, qu'ont armés la vengeance,
» Le suivent; mais leur rage a courroucé les cieux:
» Charle les aperçoit, il s'élance sur eux;
» Les frappe, les disperse, ordonne le carnage,
» Et de leurs corps sanglants couvre tout le rivage.
» Abdérame effrayé vers Saragosse a fui;
» Quelque peu de soldats y rentrent avec lui:
» Là tous jusqu'à la mort jurent de se défendre;
» Mais déjà les Français les somment de se rendre.

» Sur de fertiles bords de myrthe et de lauriers (12),
» Sous un ciel toujours pur, dans des champs d'oliviers,
» S'élève Saragosse : aucuns forts redoutables,
» Nulles tours, nuls châteaux, obstacles formidables,
» N'en défendent l'approche aux soldats assiégeants:
» Sa force est dans son sein : ses nobles habitants,
» Les fiers Arragonais, que l'orgueil environne (13),
» Qui, maîtres de leurs chefs, dictent des lois au trône,
» Ces monarques sujets, fameux par leurs exploits,
» N'ont besoin que d'eux seuls pour défendre leurs droits.
» Seule aussi, Saragosse, en son audace altière,
» Fut plus longue à dompter que la Navarre entière.

» Répétant mille assauts sans cesse infructueux,



» Jusque dans Saragosse, assaillants furieux,
» Nous nous précipitons; ô valeur renommée!
» Chaque toit est un fort, chaque homme est une armée,
» Dans la ville vingt fois nous portons nos fureurs;
» Mais les Arragonais, repoussant leurs vainqueurs,
» Nous contraignent vingt fois à rentrer dans la plaine.
» Il n'est point de succès que leur valeur n'obtienne:
» De la faim, de la soif, ils bravent les tourments;
» Sous leurs murs renversés ils s'enterrent sanglants;
» Le trépas plane seul sur leur ville éperdue;
» D'affreux monceaux de morts encombrent chaque rue;
» Et l'oiseau du carnage, errant sur ces débris,
» Aux cris du désespoir joint ses funèbres cris.
» De sépulcrales voix, derniers sons de la rage,
» Elèvent vers le ciel le blasphême et l'outrage:
» L'œil de Dieu se détourne, et partout en ces lieux
» L'homme est l'effroi de l'homme, et la terre des cieux.
» Mais, de tous les fléaux de ce siége effroyable,
» L'enfer réserve encor le plus épouvantable:
» Un souffle infect s'élève, et s'étend dans les airs...
» N'importe! sous leurs murs, écroulés et déserts,
» Les fiers Arragonais, que la fureur dévore,
» Squelettes ambulants, osent combattre encore (14).
» O siége de Sagonte! ô souvenir affreux (15)!
» L'histoire vainement vous rappelle à nos yeux;
» Vos maux furent moins grands, votre fin fut plus prompte;

» Saragosse aujourd'hui fait oublier Sagonte.

» Les assiégés enfin succombent par degrés;
» Tous tombent expirants sous leurs toits délabrés:
» Le défaut d'aliments, l'horreur des maladies,
» N'ont éteint leurs fureurs qu'en éteignant leurs vies.
» Nous entrons dans la ville; ô spectacle cruel!
» Nous avons triomphé, mais quel triomphe! ô ciel!
» Des cadavres sanglants l'image dégoûtante
» S'offre seule à nos yeux: sur la terre fumante,
» Vieillards, femmes, enfants, sollicitent la mort;
» Leur langue desséchée à peine parle encor...
» En cette vaste tombe, en ce désert immense,
» Quelques spectres errants se glissent en silence,
» Et se meuvent sans vivre; hélas, seul, de leurs corps
» Un instinct convulsif fait mouvoir les ressorts.
» Charlemagne attendri, détestant sa victoire,
» Lève les yeux au ciel... Guise, ah! puisse l'histoire
» Raconter dignement les secours, les bienfaits,
» Qu'il répandit alors sur les Arragonais!
» Il relève leurs murs, console leur misère,
» Les arrache au trépas, veut leur servir de père;
» Et, s'attachant les cœurs de ce peuple aguerri (16),
» S'en fait aimer autant qu'il en étoit haï.

» Mais en vain j'essaierois de suivre Charlemagne

» Dans les nombreux succès qu'il obtint en Espagne;
» Ce récit est trop long, ma force s'affoiblit;
» Eh! qui peut ignorer ce que Charle entreprit (17)!
» Lérida, Barcelone, Urgel, Gironne, Arnete,
» Tout le nord de l'Espagne enfin fut sa conquête.
» Du joug de l'infidèle il sauva les chrétiens:
» Ibinal recouvra sa couronne et ses biens (18):
» Sauveur des nations, le héros de la France
» En tous lieux étendit sa gloire et sa puissance;
» Eh! qui peut comme lui, par des coups bienfaiteurs,
» Conquérir à la fois trônes, peuples, et cœurs! »

FIN DU CHANT CINQUIÈME.

NOTES DU CHANT V.

(1) » Un roi de Saragosse, un Sarrasin célèbre,
» Ibinal vint de Charle implorer la grandeur.

Ibinal, que les uns nomment *Ibinal-Arabi*, d'autres *Sbinal-Arabi*, d'autres enfin *Ibhanabhala* et *Ibalabarry*, étoit roi de Saragosse. Chassé de ses Etats par *Abdérame*, gouverneur de l'Espagne, qui venoit de secouer l'autorité du calife de Babylone, et détrônoit tous les princes qui l'avoisinoient, cet Ibinal vint à l'assemblée de Paderborn, solliciter l'appui de Charlemagne le jour même où ce monarque venoit de signer un traité glorieux avec les Saxons et les Sarrasins. Plusieurs historiens espagnols assurent que les chrétiens établis en Ibérie, et traités par les Maures comme de vils esclaves, firent engager vivement Charle à porter ses armes contre les infideles : les guerres intestines des Maures furent cause en même temps que plusieurs princes d'entre eux recherchèrent la puissance du héros français, et lui promirent de lui livrer quelques places importantes : aussi à peine Ibinal, porteur des promesses des Maures et des prieres des Chrétiens, eut-il exposé l'objet de sa mission, que Charle l'accueillit avec distinction, se laissa persuader, fit réunir des troupes considérables, et partit pour faire la conquête de l'Espagne l'an 778. (Voy. *Annales* de ZURITA, secrétaire de l'Inquisition à Saragosse.)

(2) » Là, partout la nature offre, en ses jeux bizarres,
» De sublimes horreurs, et des beautés barbares.

J'ai parcouru en tous sens ces montagnes renommées : un poëte seroit impardonnable, s'il n'alloit point visiter ces lieux inspirateurs. L'académicien Dussaulx, parlant des Pyrénées, s'écrie avec enthousiasme : « Auteurs! quel que soit votre génie, partez! partez
» pour les Pyrénées! Croyez-en le vieil ami des Muses antiques
» et modernes : pénétrez hardiment jusqu'au centre de ces monts
» pittoresques ; allez-y lire quelques-unes des plus belles pages de
» la nature, d'après laquelle tous nos livres sont faits : poëtes tra-

» giques, vous n'y manquerez pas de Cythéron; des odes, vous » en composerez malgré vous sur le pic du Midi; des géorgiques, » à Campans; des satires, à Bagnères; des idylles, à Cauterets; » des romans, à Saint-Sauveur; à Barèges, de plaintives élégies; » et partout vous pourrez vous livrer aux plus hautes considéra- » tions... Mais, si quelqu'un, mieux inspiré, avoit l'audace de » tenter l'épopée, qu'il se hâte de parcourir, de voir et de revoir » la prophétique vallée de Gavarnie, où le passé renaît, où l'ave- » nir se révèle! »

(3) » Douce amante d'Alcide! ô Pirène! c'est vous.

Silius Italicus, dans sa *Guerre punique*, liv. III, écrit que Pyrène, fille du roi des Bébrices, se fit aimer d'Hercule à son retour de l'Ibérie, devint son épouse, et donna son nom aux montagnes voisines. Il est certain qu'on trouve en Espagne plusieurs monuments qui constatent le passage d'Hercule. Séville se vante d'avoir eu Alcide pour fondateur. Le mariage de Pirène et d'Hercule est aussi raconté par Diodore de Sicile. (Liv. V.)

(4) » Nos pieds foulent déjà le sol de la Navarre.

Charlemagne traversa les Pyrénées par le pays des Basques; à son entrée en Espagne, il mit le siége devant Pamplune.

(5) » Quand des milliers de traits pleuvent sur nos héros.

Selon les historiens espagnols, ce ne fut point seulement dans les défilés de Roncevaux que Charle fut surpris, il fut attaqué longtemps avant dans le pays des Basques, et y perdit, disent-ils, beaucoup de bagages et de trésors.

(6) » Je demande pour grâce, au dieu de la fortune,
» De monter le premier à l'assaut de Pamplune.

Qu'on me pardonne d'avoir retracé dans un sujet ancien un trait moderne: ce trait dont je fus témoin au siége de *Tarragone*, place forte, emportée d'assaut par le maréchal duc d'Albuféra en 1811, me fit une telle impression que je n'ai pu résister au désir de le célébrer; voici le fait en peu de mots:

Non loin de *Tarragone* s'élevoit un fort nommé *le Mont Olivo*;

ce fort, qui dominoit la place, et qui passoit pour imprenable, avoit coûté trois ans de travaux aux Espagnols, et huit millions de francs aux Anglais. Lorsque le général en chef du 3e corps s'en approcha avec son armée : — « Les fossés du *Mont Olivo*, disoient » les Espagnols, enterreront toutes les troupes de Suchet, et les » fossés de Tarragone toutes les armées de Bonaparte. » Vingt jours après cette belle prédiction, le 30 mai 1811, les Français montent à l'assaut du fort, et s'en emparent, ainsi que de dix-huit cents prisonniers, de huit drapeaux, et de quarante-cinq pieces de canon.

En cette mémorable journée, le général en chef rencontre un soldat blessé, porté sur un brancard, qui crioit : — « Victoire! » l'*Olivo* est pris. » Le général s'arrête. — « Mon ami, dit-il au » soldat (qui déjà, par sa valeur, avoit mérité la croix de la cou- » ronne de fer), es-tu grievement blessé ? » — « Non, mon gé- » néral, répond le jeune héros ; mais ce qui me désespère, c'est » de quitter le champ de bataille. » Charmé de cette réponse : — « Que désires-tu, reprend le général en chef, pour récompense » de tes services? » — « *Monter le premier à l'assaut de Tarragone.* » J'avoue, qu'après avoir entendu cette réponse sublime, un frisson involontaire parcourut tout mon corps ; mon cœur battit avec violence ; les larmes roulèrent dans mes yeux, et l'admiration me rendit immobile. — « Ah ! s'écrie avec raison l'auteur d'*Atala*, il faut » que la gloire soit quelque chose de bien réel, puisqu'elle fait » battre le cœur de celui même qui n'en est que le juge. »

La réponse de *Bianchelli* fut mise à l'ordre du jour, et insérée dans les journaux ; elle dut toucher ceux qui l'eurent sous leurs yeux; mais quelle différence de sensations éprouve celui qui remarque froidement sur le journal une réponse semblable, ou celui qui, sur le champ de bataille, la tête montée par les combats, ivre de la victoire, l'entend de la bouche même du soldat, à la lueur des feux, et au bruit du canon!

Le 30 juin 1811, jour de la prise de Tarragone, le général en chef, sous les murs de la place, venoit d'ordonner l'assaut, lorsque, tout a coup, un soldat en grande tenue sort des rangs, et s'avance vers lui ; il étoit vêtu de blanc, et son air avoit quelque chose de solennel : le comte de Suchet se rappelle confusément ses traits. — « Mon général, s'écrie le jeune guerrier, je viens récla-

» mer l'exécution de vos promesses; ordonnez qu'on me laisse » monter le premier sur la brèche. » Saisi d'admiration, le général donne l'ordre désiré. Bianchelli s'élance aussitôt vers les murs, les gravit, électrise ses compagnons par son exemple, passe au milieu des baïonnettes et des feux, et le premier met le pied sur les remparts... Ce n'est qu'alors que l'infortuné commence à sentir les blessures dont il étoit criblé; expirant, appuyé sur son sabre, il voit les ombres de la mort s'étendre par degrés sur ses yeux; mais, heureux d'être parvenu à exécuter un des traits les plus héroïques, il tombe sans frémir sur le sol qu'il immortalisoit.

Le général en chef, qui savoit apprécier en héros les actions d'un héros, sentit vivement cette perte; l'armée entière en gémit; et souvent, en soupirant sur les remparts de Tarragone, j'examinai, avec un plaisir pénible, la place où tomba un des plus vaillants de nos guerriers.

(7) » Jusque sous le fort même il établit son camp.

Ce fut en Espagne, au fond de la Catalogne, et sous les murs de Tarragone assiégée, que je mis la dernière main au sixième chant de mon poëme. Intendant de la province, lorsque, après mille fatigues de tout genre, il me restoit quelques instants, bien doux, mais bien rares, de loisir, je me retirois dans une cellule d'un vieux couvent que j'habitois, quand les affaires administratives me forçoient à quitter le camp; et là, non loin du quartier-général, au bruit des bombes et des boulets, les yeux fixés sur les tranchées ouvertes par nos troupes, et sur les forts assiégés, je crayonnois les siéges d'Eresbourg, de Pamplune, et de Saragosse. A travers les barreaux de mon espèce de prison, observant les ennemis, écoutant la musique guerrière, voyant passer les mourants sur des brancards; entendant, d'un côté, les chants de la victoire, de l'autre, les cris de la mort, combien de tableaux s'offroient à mon pinceau! et que de réflexions j'avois à faire sur les brillantes horreurs de la guerre! Aussi suis-je bien persuadé que, s'il se trouve quelques beautés dans les descriptions de mes siéges et de mes combats, je les dois à l'avantage que j'ai eu d'assister à l'un des plus fameux, et en même temps des plus horribles siéges de notre histoire moderne.

(8) » On vit Charle inventer de nouvelles machines.

Selon tous les historiens, le siége de Pamplune fut terrible; et Charlemagne y fit usage de nouvelles machines de guerre qu'il avoit inventées lui-même.

(9) » Eux-mêmes en tremblant viennent ouvrir leurs portes.

Pamplune se rendit à discrétion; Charle pardonna aux habitans: mais il les assujétit à lui payer un tribut annuel. Bientôt après, ayant quitté Pamplune, cette ville fut prise et reprise, tantôt par les Maures, tantôt par les Chrétiens. Charle y repassa en retournant en France, fit démanteler la ville, et fit raser les fortifications. (Voy. *Annales* de Zurita.)

(10) » Charle, dans l'Arragon domptant tous les obstacles,
» Vers Saragosse avance...

Charle soumit tout l'Arragon : le roi d'*Huesca*, principale ville de cette contrée, lui envoya les clefs de sa capitale. (Voy. *les Auteurs déjà cités.*)

(11) » Un désert infini se prolonge à nos yeux.

Il n'y a que ceux qui ont voyagé en Arragon, de *Jaca* à *Saragosse*, qui peuvent se figurer les rocs épouvantables, les landes arides, dont les yeux cherchent en vain la fin, et que traverse la grande route. Il semble qu'on ait exprès tracé le chemin dans les déserts, pour effrayer et dégoûter les voyageurs; car, à droite et à gauche, à certaine distance, on trouve des situations charmantes, des hameaux fertiles, des plaines riches, et des fontaines limpides. Sans doute, du temps de Charle, les déserts que je viens de décrire étoient bien plus arides encore.

(12) » Sur de fertiles bords de myrthe et de lauriers,
» Sous un ciel toujours pur, dans des champs d'oliviers,
» S'éleve Saragosse, etc.

Saragosse, située sur les bords de l'Ebre, dans une plaine couverte d'oliviers, est remarquable par sa position. Avant que la dernière guerre eût ravagé cette ville, Saragosse étoit un séjour délicieux: elle n'est ni ne fut jamais bien fortifiée : sa position n'est pas mi-

litaire; et cependant quelle place s'est jamais défendue avec plus d'opiniâtreté! On connoît les détails des siéges qu'elle a soutenus.

(13) « Les fiers Arragonais, que l'orgueil environne,
» Qui, maîtres de leurs chefs, dictent des lois au trône.

On connoit le fameux serment que faisoient les Arragonais à leur monarque : — « Nous autres, qui sommes autant que vous, » et qui pouvons plus que vous, vous faisons notre roi, à condi- » tion que vous n'enfreindrez point nos priviléges; sinon, non. »

(14) » Les fiers Arragonais, que la fureur dévore,
» Squelettes ambulants, osent combattre encore.

J'avouerai qu'en traçant cette horrible peinture, je me rappelois le dernier siége de Saragosse, et peignois en même temps l'ancien et le moderne. Il faut, sur les ruines encore fumantes de Saragosse, entendre raconter aux habitants les détails des derniers assauts, pour s'en faire une idée un peu ressemblante.

(15) » O siége de Sagonte! ô souvenir affreux!

Les Sagontins, assiégés par *Annibal*, et réduits à la dernière extrémité, allumèrent un grand bûcher sur la place, et s'y précipitèrent avec tout ce qu'ils avoient de précieux; de sorte qu'*Annibal*, entrant triomphant dans la ville, ne trouva, au lieu d'habitants et de trésors, qu'un horrible monceau de cendres et de charbons.

(16) » Et s'attachant les cœurs de ce peuple chéri,
» S'en fit aimer autant qu'il en étoit haï.

En suivant l'idée que ce récit retrace des faits modernes, ces derniers vers seroient un hommage au maréchal duc d'Albuféra, qui, maître de Saragosse, en fit relever les murailles, et par les bienfaits qu'il y répandit, se fit vraiment aimer des habitants.

(17) » Eh! qui peut ignorer ce que Charle entreprit!
» Lérida, Barcelone, etc.

Voici à ce sujet un petit narré tiré des meilleurs auteurs espagnols, tels que *Mariana*, *Zurita*, *Anonio*, et autres.

Il paroît certain que Charlemagne ne s'avança en Espagne que jusqu'à l'Ebre : ce fut son fils *Louis*, qui conquit la Catalogne au nom de son père : il partit à cet effet de Toulouse, vers l'an 800, passa par Perpignan, s'empara de Gironne, et se rendit maître de *Barcelone*, où il établit un roi. Etant retourné en France deux ans après, Louis apprit que le roi maure s'étoit révolté ; il repassa de suite les Pyrénées, divisa son armée en trois corps, dont l'un fut commandé par *Rostagno*, comte de Gironne, et marcha contre Barcelone. Cette ville se défendit courageusement ; le siége dura tout l'hiver ; la famine s'y manifesta, et les habitants ne capitulèrent qu'à la dernière extrémité.

Après cette victoire, l'été suivant, Louis marcha sur *Tortose*, s'en empara, ainsi que de *Lerida ;* et bientôt après fit le siége de *Tarragone*, capitale de ces contrées. *Isambard*, *Hademard* et *Bozon*, l'accompagnèrent dans ces expéditions. *Tarragone* finit par se rendre, ce qui termina la conquête de la Catalogne par Louis, qui en remit le commandement à un de ses meilleurs capitaines, nommé *Vigibert*, après avoir envoyé les clefs des principales places fortes à son père.

Louis établit en Catalogne neuf comtes, neuf barons, et fonda des cathédrales à *Tarragone* (ce fut la principale), à Barcelone, à Vich, à Urgel, et à Gironne ; il mourut à son retour en France.

Tels sont les faits principaux que j'ai pu recueillir du fatras de contes ridicules dont les historiens d'Espagne ont brodé la vie de Charlemagne. Toujours cherchant à relever leur pays, et à rabaisser la gloire du héros français, ils ne cessent d'outrager la vérité avec une effronterie sans exemple. Je citerai le passage suivant, tiré du jésuite *Juan* de Mariana, auteur assez estimé. — « Charlemagne,
» voulant réunir l'Espagne à la France, et y faire couronner roi
» son petit-fils *Bernard*, les grands du royaume se révoltèrent, et
» refusèrent de se soumettre aux volontés de l'empereur. Bientôt
» les habitants de la Navarre, de la Biscaye, des Asturies, de
» l'Arragon, etc., s'étant réunis en corps d'armée, jurèrent de
» mourir plutôt que de plier sous un joug étranger : ce fut alors
» qu'eut lieu la fameuse bataille de *Roncevaux*, où Charlemagne,
» complétement battu, perdit tous ses trésors, et la fleur de son
» armée : l'empereur ne survécut pas long-temps à cette disgrâce,
» et en mourut de chagrin à *Aquisgran* en 813. »

Zurita, autre historien espagnol, ajoute : — « La destruction de » l'armée française fut entière ; et des monceaux de cadavres com» blèrent les précipices de *Roncevaux*, près la Chapelle du Saint» Esprit. » Qu'on juge, après cette lecture, de la véracité des historiens espagnols ! Je crois impossible de dénaturer des faits glorieux avec plus d'impudence et d'orgueil.

(18) » Ibinal recouvra sa couronne et ses biens.

Charlemagne rétablit Ibinal sur le trône, le couronna roi de Saragosse, et lui rendit tout le territoire qu'un usurpateur lui avoit enlevé.

FIN DES NOTES DU CHANT CINQUIÈME.

CHANT VI.

Amour! fatal Amour! dieu trop cher aux mortels!
Que tes plaisirs sont doux! que tes maux sont cruels!
Heureux qui, sous tes lois, n'a connu que tes charmes!
Roi des ris et des jeux, tu l'es aussi des larmes...
Tes bienfaits sont souvent de noires trahisons,
Tes guirlandes des fers, tes philtres des poisons.
Peu sensible aux tourments, aux pleurs de tes victimes,
Dieu des amours, par fois tu fus le dieu des crimes:
Tromper est constamment ton but; ta cruauté
Souvent bouleversa le monde épouvanté.
Amour! qui ne connoît tes forfaits et tes peines!
En pliant sous ton joug qui n'a maudit tes chaînes!
On t'aime, on te déteste; on cherche, on fuit ta loi;
Et, malgré tous les maux qui marchent après toi,
Souvent l'heureux mortel, que tu n'as pu soumettre,
Gémit secrètement de ne point te connoître.

Occupé, malgré lui, d'un souvenir trop doux,
Charle voyoit sans cesse Ulnare à ses genoux;
Mais le ciel a parlé; le ciel veut qu'il la fuie;

Puisque la posséder, c'est lui trancher la vie.
Simple sauvage, Ulnare adore de faux dieux:
L'hymen, projet absurde, est impossible entre eux...
Hélas! se rappelant sa Druïde chérie,
Le prince s'accusoit de trop de barbarie:
Il la laisse en ses bois, sans appui, sans secours;
Et cependant Ulnare a conservé ses jours!

Pour la sixième fois brilloit déjà l'aurore,
Contre un perfide amour Charle luttoit encore;
Il a juré de fuir la vierge des forêts;
Mais, laissant reposer les bataillons français,
Charle ne peut encor voler à la victoire;
Et quand règne la paix, l'amour endort la gloire.
Sans cesse un dieu perfide à son cœur combattu
Semble adresser ces mots : — « Insensé, que fais-tu!
» Pourquoi craindre l'amour? Ton Ulnare est païenne...
» Mais non: son âme est pure, elle est dès lors chrétienne.
» Va, les cultes, crois-moi, pour tout sage mortel,
» Sont différents sentiers qui mènent tous au ciel:
» Ce ne sont point les lois que l'Eglise proclame,
» C'est la seule vertu qui peut sauver une âme:
» Quels que soient des humains la croyance et les dieux,
» L'homme juste est toujours le favori des cieux.
» Charle! d'Ulnare à toi rapproche la distance;
» Les grâces, la beauté, valent bien la naissance:

» Eh! qu'importe le rang! amour, charmes, vertus,
» Tout en elle est divin, que te faut-il de plus?
» Préfères-tu des rois les filles arrogantes?
» Que d'époux ont gémi sous leurs chaînes pesantes!
» De leur hymen souvent les chagrins sont le fruit;
» La politique épouse, et le malheur unit.
» Du ciel crains-tu le blâme? Eclaire ton Ulnare:
» Quelque jour, arrachant le bandeau qui l'égare,
» Tu briseras son culte aussi bien que son vœu,
» Et ton amour lui-même aura servi ton Dieu. »
Charle résiste encor; mais de son cœur sensible
Le dieu va triompher. — « Oublie, homme inflexible!
» Ton amour, ta promesse, Ulnare et ses vertus;
» Peut-être déjà même elle n'existe plus. »
A ce dernier penser, sortant comme d'un rêve,
En sursaut Charlemagne épouvanté se lève:
Elle n'existe plus!.. Ces mots, remplis d'horreur,
Semblables à la foudre, ont tonné dans son cœur:
Le dieu qui le poursuit, le presse, lui rappelle
Le serment qu'il a fait de retourner près d'elle,
Le traite de parjure... Ah! c'en est trop! son cœur
Obéit à l'amour, croyant suivre l'honneur:
Toute raison se tait; l'amour seul le gouverne;
Et plus prompt que les vents il vole à la caverne.

Et la nuit et le jour pleurant son inconnu,

La vierge des forêts croyoit l'avoir perdu;
Et même en ce moment, prosternée en silence,
De ses beaux yeux des pleurs couloient en abondance.
Soudain Charlemagne entre; Ulnare entend ses pas,
Vole à lui, le regarde, et tombe dans ses bras:
Son trouble est un délire, et sa joie une ivresse.
« — Ingrat! je te revois, dit enfin la prêtresse;
» Oh! combien ton absence a déchiré mon cœur!
» Mes jours sont loin de toi des siècles de douleur :
» D'effroi, de désespoir, mon âme étoit saisie:
» Ah! cruel, me quitter, c'est emporter ma vie. »
Elle dit : trop ému, le héros des Français
Soutient entre ses bras la vierge des forêts;
Et cédant par degrés à l'ardeur qui le presse,
Laisse échapper enfin quelques mots de tendresse.
La Druïde aussitôt sent calmer ses tourments:
Un sourire enchanteur brille en ses yeux charmants;
Et du bord de son voile essuyant quelques larmes,
Ulnare a prononcé ce discours plein de charmes:
« — Regarde! ô de l'olympe, habitant immortel!
» Ici déjà mes mains ont construit ton autel:
» Que ne puis-je avec toi n'être qu'un sur la terre!
» Confondre dans toi seul mon existence entière!
» D'un Dieu se voir aimée[1] et d'un Dieu tel que toi!
» C'est le bonheur suprême... Il est trop grand pour moi.
» Que dis je! Jupiter ne vint-il pas sur terre,

» Aimer quelques objets peu dignes de lui plaire?
» Pourquoi n'aurois-je pas, sous ce roc isolé,
» L'heureux sort de Léda, d'Io, de Sémélé!
» Que m'importe qu'ensuite on m'arrache la vie!
» Du moins quelques instants j'aurois été chérie...
» Ingrat, tu me verrois, pour ces instants trop courts,
» Céder avec transport le reste de mes jours. »
A ces mots, Charle oublie et promesses et peines;
Le feu des voluptés circule dans ses veines:
Fréya sourit... Fréya, déesse des plaisirs,
Souffle en son cœur brûlant l'ivresse des désirs:
Autour des amants règne un amoureux silence:
Ulnare adore Charle... Elle est en sa puissance...
Un foible demi-jour rassure la pudeur;
Il presse entre ses bras l'idole de son cœur;
Il ne se connoît plus... Quand soudain de son père
Reparoît à ses yeux l'ombre pâle et sévère:
Se rappelant du ciel les arrêts menaçants,
Charle fuit effrayé de ses désirs brûlants:
Mais l'autel qu'à l'Amour éleva la Druïde,
A ses regards encor offre un charme perfide:
Son désordre s'accroît... En son égarement,
Craignant tout de lui-même, éperdu, chancelant,
A la hâte il s'éloigne, et parcourt la caverne:
Son cœur il le contient, ses sens il les gouverne:
Il revient, veut parler, des mots sans liaison

S'échappent de sa bouche, et n'offrent qu'un vain son.
De ce délire étrange, Ulnare consternée,
Ne le comprenant pas, le regarde étonnée,
Quand vers elle il s'avance, et le regard en feu:
« — Ulnare, lui dit-il, sensible Ulnare! adieu!
» Cet antre est dangereux... Ange de l'innocence!
» Oui, je vous aime assez pour fuir votre présence:
» Ah! craignez envers moi de prodiguer vos soins!
» Je resterois ici, si je vous aimois moins:
» De votre amour pour moi craignez d'être victime:
» Je ne suis point un dieu, votre erreur est un crime;
» Charle n'est qu'un mortel, un Français : et ce nom
» A ses yeux est plus beau que celui d'Apollon.
» Ulnare, ah! l'autre jour, sur mon sort attendrie,
» Vous creusiez votre tombe en me sauvant la vie! »
Il dit, et dévoré du plus cuisant regret,
Charle a déjà quitté la grotte et la forêt.

Mais Fréya l'a suivi; la perfide, en son âme
Cherche des voluptés à rallumer la flamme:
Ebranlant son esprit, elle attaque son cœur;
Et nommant préjugés ses principes d'honneur,
La déesse invisible offre à ses yeux sans cesse,
D'Ulnare entre ses bras l'image enchanteresse.
De sa route écarté, le héros des Français
Bientôt, sans le vouloir, seul, au sein des forêts,

Se laissant entraîner par l'esprit qui l'égare,
A reporté ses pas vers la grotte d'Ulnare :
Mais, au moment d'entrer en ce fatal séjour,
Par un dernier effort il lutte avec l'amour :
« — C'en est donc fait! dit-il, je vais revoir Ulnare,
» Quand son culte, mon rang, le ciel, tout nous sépare...
» Insensé que je suis! Vais-je, en vil corrupteur,
» Lui portant le trépas après le déshonneur,
» M'oublier auprès d'elle, et flétrir l'innocence!
» Non, c'est trop à l'amour livrer mon existence...
» Adieu, charmant séjour! adieu, sombres forêts!
» Antre, qui me sauvas, mais qui m'ôtas la paix!
» Adieu! Soignez les jours et les charmes d'Ulnare!
» Loin d'elle pour jamais éloignez tout barbare!
» Arbres, gazons, rochers, vous serez tous, hélas!
» Plus sensibles que moi... vous ne la fuirez pas. »
Il dit; mais l'œil fixé sur l'antre solitaire,
Le héros s'aperçoit que l'arbre funéraire,
Le triste et noir cyprès, seul l'entoure... Il frémit;
A pas précipités au fond des bois il fuit...
Quand soudain sur un tertre, à l'endroit le plus sombre,
D'Ulnare agenouillée il croit entrevoir l'ombre:
Il regarde... Les plis de ses vêtements blancs
Traversent le feuillage, et flottent ondoyants :
S'approchant, le héros, qu'un poids cruel oppresse,
De Diane, à ces mots, reconnoît la prêtresse:

« — O Diane! Diane! écoute encor mes cris!
» Avant de m'accabler de haine et de mépris.
» En Charle je crus voir un des dieux que j'honore:
» Si j'en croyois mon cœur, hélas! il l'est encore:
» Je l'aperçois partout, le cherche à tout moment;
» Ce n'est plus un amour, c'est un délire ardent:
» Déjà je l'adorois avant de le connoître:
» Oui, lorsqu'ici jadis l'aurore alloit paroître,
» Où quand de ses coursiers la nuit pressoit les flancs,
» Errante en ces forêts, seule, au bord des torrents,
» Malgré moi, sans motif, je répandois des larmes:
» Un objet idéal, inconnu, plein de charmes,
» M'apparoissoit alors; et mon cœur, palpitant,
» Gros de soupirs, vers lui s'élançoit en tremblant:
» En mes vagues désirs, en mon délire extrême,
» Confuse, et ne pouvant me comprendre moi-même,
» Mon but, je le cherchois; le ciel, je l'invoquai...
» Tout à coup je vis Charle, et tout fut expliqué.
» Ma vie est plus en lui qu'elle n'est en moi-même;
» Oui, son temple est mon cœur, ses vœux ma loi suprême;
» Sur ma foi chancelante il l'emporte en ce jour:
» Diane! à tes autels j'ose encenser l'amour!
» L'ingrat Charle me hait; et moi, plus tendre encore,
» En tombant à tes pieds, c'est lui seul que j'adore...
» Mais, hélas! vainement je l'appelle en ces bois;
» Puisqu'il a pu me fuir, il est sourd à ma voix...

» De l'enfer qui m'attend, Diane, ouvre l'abîme!
» Pour mon cœur Charle est tout, et j'adore mon crime...
» Tu nous as séparés, je déteste ta loi;
» Qui m'éloigne de Charle est un monstre pour moi:
» Ai-je assez blasphémé!.. Tonne enfin sur ma tête;
» Ma force s'affoiblit, mon supplice s'apprête:
» Les cieux sont des cachots sans l'ingrat que je perds;
» Mais l'enfer est un ciel, si Charle est aux enfers. »
Elle dit, et sa voix par degrés s'est éteinte:
L'excès de la douleur a fait cesser la plainte:
Les roses de son teint se couvrent de pâleur:
Ses yeux sont obscurcis d'une sombre vapeur:
Comme l'oiseau percé d'une flèche sanglante,
Ulnare sur le sol tombe pâle et mourante.
Charle s'élance... Ulnare, entr'ouvrant ses beaux yeux,
Se retrouve en ses bras. — « Toi, dans ces tristes lieux!..
» Tu m'écoutois, sans doute, et tu viens de m'entendre:
» Va, mon cœur t'est connu, rien n'a dû te surprendre:
» Ma force se ranime à ton aspect chéri;
» Tous mes maux sont passés... je te vois attendri.
» Quand je te crus un dieu, mon amour fut extrême;
» Tu n'es plus qu'un mortel, je t'adore de même:
» Ah! sois toujours mon dieu!.. Charle! digne de toi,
» Je puis t'offrir un trône... En doutes-tu? Suis-moi. »

Au fond des bois alors, au pied des rocs sauvages,

Sur le bord d'un torrent creusé par les orages,
Ulnare entraîne Charle... Un vieux temple, désert,
Renversé par le temps, à leurs yeux s'est offert:
Jetés comme au hasard, voûtes presque magiques,
Quelques arcs suspendus sur quelques rocs antiques,
De leur base minée osent, bravant les airs,
S'élever vers les cieux, et parer ces déserts.

Les vents de la forêt, sifflant sur ces rivages,
Semblent la voix des temps pleurant lés premiers âges.
Charle, étonné, foulant ces débris orgueilleux,
Au fond de ce palais erre silencieux.
Sur la pointe d'un roc, sous un dôme gothique,
Non loin à ses regards s'offre un trophée antique,
Où brille suspendu le glaive des héros.
« — Charle! vois-tu ce dôme, et ces arcs triomphaux?
» S'écrie Ulnare, eh bien! maître de ce rivage,
» Ici des rois du Nord *César* reçut l'hommage (1)!
» Ici fut adoré ce nouveau Jupiter!
» Ici, maître du monde, il suspendit son fer! »
Elle dit; mais déjà vers l'armure romaine,
Précipitant ses pas, Charle l'écoute à peine.
« — Ton cœur bat à l'aspect du glaive des Césars,
» A repris la prêtresse : ô favori de Mars!
» Sous ce faisceau guerrier, caractères magiques,
» Vois ces signes tracés! ces lettres druïdiques!
» Eh bien! *Volla* nouvelle, en ce jour, à tes yeux (2)

» Je puis en dévoiler le sens mystérieux!
» Ainsi parle l'oracle... Ecoute son langage:
» *Des Césars à ce sceptre est lié l'héritage:*
» *La pourpre impériale est au guerrier français*,
» *Qui, digne de ce fer, et né pour les succès*,
» *Le recevra des mains d'une vierge druïde.* »
Alors, sur le héros levant un œil timide,
« — Il est à toi ce fer... Prends! *Joyeuse* * est son nom:
» La gloire te le livre, et l'amour t'en fait don.
» A de simples guerriers, ah! les vierges de Saine (3)
» Jadis osoient offrir la pourpre souveraine!
» La prêtresse gauloise, en ses antres déserts,
» Dictoit sa loi suprême aux rois de l'univers;
» Et la vierge sacrée, arbitre de la gloire,
» Contemploit à ses pieds les fils de la victoire.
» O Charle! je naquis du sang des Velléda (4)!
» De la faucille d'or l'Eubage me para (5):
» Comme elles, dans les bois, et sous l'antre sauvage,
» J'enlaçai sur mon front la verveine au sélage **;
» Comme elles je m'enfonce au sein de l'avenir.
» Vois-tu ce fer sacré, que j'ose ici t'offrir!
» Eh bien! seconde Ulnare, une vierge *** inspirée (6),

* Voyez sur *Joyeuse* cette épée de Charle, si renommée, la *Chronique* attribuée à l'archevêque Turpin.

** Voyez sur le sélage, plante célèbre, *Pline*, hist., lib. XXIV, cap. XI.

*** Jeanne d'Arc. Voyez la note du chant.

» Un jour, au camp français, de ce glaive parée,
» Doit vaincre pour un Charle, et sauver ton pays.
» Noble Franc! des Brennus heureux et digne fils!
» De tout temps, tu le sais, l'antiquité l'atteste,
» Toute vierge du Nord eut quelque don céleste (7):
» Ecoute donc ma voix!.. Va, chef des souverains,
» Parer du nom français l'empire des Romains:
» Tout est possible au brave, et l'arbitre des trônes
» A toujours aux Français prodigué les couronnes.

Elle dit : du torrent le murmure orageux
Accompagnoit sa voix : sous l'arc mystérieux,
Le vent du soir se brise... Au loin la foudre tonne...
O fille des destins! quel pouvoir t'environne!
Le torrent, les déserts, et la foudre et les vents,
Prêtent leur harmonie à tes divins accents!!!

Ulnare s'interrompt... Mystérieuse amante,
La jeune prophétesse, au héros qu'elle enchante,
Remet le fer divin. — « Quand, par ce don guerrier,
» J'attache à tes destins le sort du monde entier,
» Charle! oh! qu'à toi de même un nœud sacré m'unisse!
» Par le ciel, pour toi seul, égide protectrice,
» Ulnare fut créée... O Charle! connois-moi:
» Te plaire est mon seul but, t'aimer ma seule loi.
» Diane! je me ris de ta fureur jalouse!

» Noble guerrier, réponds!.. Me veux-tu pour épouse? »
A ces mots, vers les cieux déjà levant la main,
Elle semble prêter le serment de l'hymen,
Au temple de la gloire... Hélas! vaine espérance!
Le monarque français garde un morne silence,
Et détourne les yeux... A l'amour suppliant,
Seul l'orage lointain répond en mugissant.
« — Ton silence a parlé... Je t'entends, dit Ulnare:
» Ton cœur n'est point à moi... Ton culte nous sépare...
» C'en est fait... entre nous, ingrat! plus d'entretien!
» En suivant ton devoir, tu m'as dicté le mien,
» Etoit-ce donc à toi, cruel! à me l'apprendre!..
» Mais mon sort est fixé... Toujours fidèle et tendre,
» Je me voue aux tourments que j'ai déjà soufferts;
» Tu connoîtras un jour quelle amante tu perds!!!
» Ne crois pas cependant que le ciel nous sépare;
» Jamais à l'avenir tu ne verras Ulnare;
» Mais elle constamment sur ton sort veillera;
» Protectrice invisible en tous lieux te suivra;
» Et toujours près de toi, mais toujours inconnue,
» Fixée à tes côtés, sera loin de ta vue;
» Au milieu des dangers, étrangère à l'effroi,
» Se jetant invincible entre la mort et toi.
» Charle, l'amour peut tout; l'amour va me conduire...
» Ecoute, je le sens, un dieu puissant m'inspire;
» A force de bienfaits je punirai ton cœur;

» Tu t'es fait mon bourreau, je serai ton sauveur:
» Phare mystérieux, vierge surnaturelle,
» Plus tu seras ingrat, plus je serai fidèle:
» Adieu; rappelle-toi, qu'évitant ton regard,
» Je vais être pour toi PARTOUT ET NULLE PART (8). »

Sous l'arc impérial, d'attraits éblouissante,
Du milieu des éclairs ressortant rayonnante,
Image aérienne, ou génie immortel,
La prêtresse, à ces mots, semble, en fille du ciel,
Du char de la tempête apparoître à la terre;
Ses yeux lancent au loin des rayons de lumière:
Jamais autant d'éclat n'orna tant de beauté:
Le rocher de César est son trône enchanté.

Dieu! quel moment pour Charle!.. Eh quoi! fille sublime,
Pour lui, pour son salut, elle s'offre en victime,
Et se voue au malheur!!. Ah! c'en est trop! les cieux
Ne défendirent pas un hymen généreux:
Pour la première fois, aux pieds de la prêtresse,
Le monarque se jette... — « O fille enchanteresse!
» Tu l'emportes... Arrête!.. Ulnare, sois à moi!
» Tout obstacle est levé, Charle veut être à toi. »
Fréya, du haut des airs, à ce nouveau langage,
Voit tous ses plans déçus, et frissonne de rage:
Des charmes de Diane elle s'orne à l'instant;

Et sur un char d'azur près d'Ulnare descend:
Ulnare la voit seule, et seule peut l'entendre:
« — Que faites-vous? dit elle, Ulnare, âme trop tendre!
» Vous vous plongez vivante au milieu des enfers:
» J'ai pitié néanmoins de vos tourments amers;
» Que votre fol amour serve aujourd'hui Diane!
» Je romps vos vœux sacrés en faveur d'un profane:
» Je vous permets l'hymen; le bonheur vous attend;
» Mais il faut à mon culte enchaîner votre amant. »

Le char a disparu... Le héros de la France
Voit Ulnare pâlir; surpris de son silence,
Il s'écrioit : — « Ulnare! exauce enfin mes vœux:
» Mes jours, je te les dois, daigne les rendre heureux! »
Lorsqu'à ces mots flatteurs, ô changement bizarre!
Tel est l'arrêt cruel prononcé par Ulnare:
« — Arrête! il est trop tard! le sort en est jeté!
» Mon devoir par le ciel vient de m'être dicté.
» L'élan de ton grand cœur t'entraîne, et non ta flamme;
» Les regrets quelque jour assiégeroient ton âme:
» Qui combat tant l'amour n'aime que foiblement:
» Rien en moi n'avoit pu balancer mon amant;
» Autant que je t'aimois, oh! que ne fus-je aimée!
» Diane, en ces forêts, sur mon sort alarmée,
» Vient seule à mes regards d'apparoître à l'instant:
» *Ulnare*, a-t-elle dit, *le bonheur vous attend*,

» *Je romps vos vœux sacrés en faveur d'un profane;*
» *Mais que Charle se voue au culte de Diane!*
» Notre sort maintenant, Charle, dépend de toi:
» Aux volontés du ciel cède... ou renonce à moi.
» Tu frémis... je t'entends. Adieu donc; si ton âme
» Désire à mes autels prouver un jour sa flamme,
» *Jette cet anneau d'or, et je t'apparoîtrai* (9)*!!!* »

A ce fatal discours, Charle, désespéré,
La voit fuir... Et déjà, sous les arches antiques,
Ne retentissent plus ses accents prophétiques:
En vain il veut la suivre, il l'appelle... En ces bois,
La Druïde à son tour devient sourde à sa voix.
Sa tunique ondoyante, au pied du roc sauvage,
A disparu dans l'ombre... Au loin a fui l'orage.
Charle au bord du torrent est seul... L'anneau fatal
En ses mains est resté : sur le glaive royal,
Ses regards douloureux s'attachent en silence...

Mais la nuit sur la terre étend son voile immense.
« — *Charle! jette l'anneau, ton Ulnare est à toi!* »
Pensée affreuse!.. Il fuit, troublé, saisi d'effroi,
Vers le lieu qu'habitoit une amante sensible;
Mais, désert maintenant, l'antre lui semble horrible.
Perdant Ulnare, hélas! se peut-il que son cœur
N'ait que le choix du crime, ou le choix du malheur!!!

FIN DU CHANT SIXIÈME.

NOTES DU CHANT VI.

(1) » Ici des rois du Nord César reçut l'hommage.

Ce fut l'an 55 avant Jésus-Christ que César passa le Rhin pour la premiere fois, et s'enfonça dans la Germanie. Il avoit alors dans ses armées les mêmes Gaulois qu'il avoit vaincus précédemment, et qu'il croyoit pouvoir employer à étendre ses conquêtes dans le Nord. Les Germains, à l'approche de César, s'enfuirent précipitamment jusque dans leurs forêts les plus reculées : et César revint triomphant dans les Gaules. (Voy. ANQUETIL, t. I, pag. 71. *Histoire de France.*) Deux ans après, César retourne encore dans la Germanie, et y porte encore au loin la gloire de ses armes. Il est présumable que, du temps de Charlemagne, il existoit encore au delà du Rhin quelques uns de ces arcs de triomphe, que l'admiration ou la crainte élevèrent là, comme partout ailleurs, sur le passage du conquérant des Gaules.

(2) » Eh ! bien ! *Volla* nouvelle, en ce jour, à tes yeux.

Volla ou *Vola*, célèbre prophétesse du Nord ; cette Sibylle antique joua un grand rôle ; c'est elle qui composa la fameuse hymne scandinave, connue sous le nom de la *Voluspa*, nom qui signifie l'*Oracle*, ou la *Prophétie* de *Vola*. (Voyez sur ce poëme sacré des Scandinaves, la note 2 du Xe chant.)

(3) » A de simples guerriers, ah ! les vierges de Saine,
» Jadis osoient offrir la pourpre souveraine.

Trois autorités ont parlé de cette fameuse île de Saine. STRABON, liv. IV. DENYS-LE-VOYAGEUR, v. 570, et POMPONIUS MÉLA. Cette île étoit située sur les côtes de la Bretagne. M. de MARCHANGY, dans sa *Gaule poétique*, en parle en ces termes :

« Pomponius Méla rapporte que des Gauloises se consacroient
» dans l'île de Saine au culte d'une déité celtique : ces prêtresses
» faisoient vœu de virginité, comme les vestales ; elles étoient

» animées d'un esprit prophétique, comme les Pythies, et prépa-» roient des philtres magiques, comme les Médée, les Périmède » et les Circé. Leur nombre étoit celui des Muses. Elles prédi-» soient l'avenir, le front couronné de verveine et de sélage, » cueillis au sixième jour de la lune : des ceintures d'or pressoient » les blanches tuniques de ces jeunes prophétesses, que l'on a » comparées aux driades et aux nymphes du paganisme. On croyoit » qu'elles pouvoient soulever et calmer les flots, guérir les mala-» dies incurables, et hâter le printemps par des chants mysté-» rieux : ce sont elles qui annoncèrent un trône à Aurélien, et » une défaite à Alexandre-Sévère. »

(4) « O Charle ! je naquis du sang des Velleda.

L'antiquité parle de plusieurs prophétesses qui portèrent le nom de *Velleda* : la plus célèbre est celle dont Tacite fait mention, et qui vécut du temps de Vespasien, en l'an 69 de l'ère chrétienne. Elle habitoit chez les Bructères, et cette prophétesse, qui passoit pour fée, prédit les grands événements de son temps : fameuse chez les Germains, elle fut conduite à Rome. Cette Velleda étoit entrée dans la révolte de Civilis : à cette époque elle habitoit une haute tour chez les Bataves : on ne la voyoit presque jamais : elle faisoit transmettre ses oracles : elle étoit plus que reine, on la regardoit comme une sorte de divinité.

(5) « De la faucille d'or l'Eubage me para.

Il est inutile d'entretenir le lecteur de ces fameuses faucilles d'or, qui servoient à couper le gui sacré : qui n'en a lu la description ! Parmi les druïdes, on distinguoit les Bardes, les Vacerres et les Eubages : ces derniers étoient leurs devins. Selon *Ammien-Marcellin* et *Strabon*, les Eubages étoient ceux qui, chargés d'étudier la nature, et de découvrir ses secrets, tiroient des augures des victimes : on croit que ce sont eux que Diodore de Sicile désigne sous le nom de *Saronides*.

Le langage extraordinaire d'Ulnare, qui tantôt parle en prêtresse grecque, tantôt en prophétesse gauloise, s'expliquera par la suite.

(6) » .... Une vierge inspirée,
» Un jour au camp français de ce glaive parée.

Quelques auteurs ont prétendu que l'épée de Jeanne-d'Arc, trouvée si mystérieusement derrière un autel dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, n'étoit autre que la célèbre *Joyeuse*, l'épée de Charlemagne : ce fait peut ne point être authentique; mais il est du moins très-poétique, et cela doit me suffire.

(7) » Toute vierge du Nord eut quelque don céleste.

Je ne répéterai point ce que j'ai déjà dit dans ma Préface, sur les vierges du Nord, divinisées par nos aïeux : Tacite, Pomponius Méla, et autres, se sont tous accordés sur les filles gauloises, oracles de leur patrie, sur leur puissance presque céleste, et sur le respect qu'elles inspiroient. L'antiquité parle toujours d'elles avec une admiration qui persuaderoit presque qu'elles eurent en effet quelque chose de divin. — « Adorez les femmes! s'écrie le » fameux Odin dans son *Hamavaal;* regardez-les comme des divi- » nités visibles, et comme les images et les oracles des divinités » invisibles : que leur amour soit le prix des belles actions, et » leur indifférence le prix des mauvaises ! »

(8) » Je vais être pour toi PARTOUT ET NULLE PART.

Ulnare, à laquelle se rattachent tant d'événements et de faits historiques, n'est point, ainsi que je crois l'avoir déjà dit, un être entièrement imaginaire : une vieille chronique étrangère rapporte

« Que Charlemagne, combattant en Germanie, fut aimé avec » passion par une jeune prophétesse druïde; que cette vierge des » forêts lui facilita, par sa puissance magique et ses avis, la con- » quête de la Saxe, et lui rendit d'éminents services. »

(9) » Jette cet anneau d'or, et je t'apparoîtrai.

Parlant des prophétesses gauloises, M. de Marchangy s'écrie, dans sa *Gaule Poétique :* « Elles étoient armées de la baguette des » nécromans, de l'*anneau merveilleux*, de la coupe aux philtres » magiques, etc. »

Pétrarque, dans ses *Lettres familières*, et Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, parlent longuement d'un anneau d'or enchanté, que Charle reçut d'une de ses maîtresses, qui étoit *fée*.

FIN DES NOTES DU CHANT SIXIÈME.

CHANT VII.

De l'infâme Fréya l'espérance est détruite;
Charle est resté chrétien, Ulnare a pris la fuite.
Loin d'avoir réussi dans ses plans mal conçus,
La perfide a du prince augmenté les vertus:
Ulnare a des enfers trompé la confiance:
Contre les deux amants s'amasse la vengeance.

Cependant les Français, délassés des combats,
Plus avant dans le Nord ont dirigé leurs pas.
Déjà tous, assurés d'y rehausser leur gloire,
D'avance anticipoient le jour de la victoire:
Mais Charle, au milieu d'eux, préoccupé, distrait,
D'Eresbourg lentement traversant la forêt,
Songe à l'être adoré dont le ciel le sépare:
Sur ses lèvres encor erre le nom d'Ulnare.
L'image des combats, le feu de la valeur
Du monarque bientôt raniment le grand cœur:
Le souvenir d'Ulnare, en son âme sensible,
S'affoiblit lentement, comme un rêve pénible;
Mais, hélas! quelquefois, en nommant Eresbourg,
Un soupir échappé décèle encor l'amour:

Ainsi sur l'Océan, qu'un azur vert colore,
Quand l'orage a cessé, l'onde frémit encore.

Du prince des Saxons traversant les Etats,
Charle au bord du Véser a conduit ses soldats.
Près du fort d'Héristal leurs bataillons s'arrêtent;
Là, leur roi s'établit; aux combats ils s'apprêtent;
Et du camp des Saxons, qui s'offre devant eux,
L'appareil ne les rend que plus audacieux.
Sur les rives du Pô, telles, d'ardeur bouillantes,
De l'heureux Annibal les légions vaillantes,
Menaçant Scipion, sembloient, d'un front hardi,
D'avance célébrer leur triomphe sur lui.

Au redoutable aspect des guerriers de la France,
Animé par la haine, armé par la vengeance,
Vitikind se prépare à de nouveaux combats.
« — Peuples du Nord, dit-il, à ses vaillants soldats,
» Déjà sur l'autre rive en des flots de poussière,
» Brille à nos yeux des Francs la flottante bannière:
» Ces fiers tyrans du monde, à travers les forêts,
» Les fleuves, les torrents, les monts et les marais,
» Fondent encor sur nous, et masses téméraires,
» De leurs flots conquérants ils inondent nos terres.
» Ah! trop long-temps leur vue a souillé nos climats;
» Chassons-les dispersés jusque dans leurs Etats.

» Du Véser à Paris, quelque soit la distance,
» Vengeurs des nations, portons la guerre en France;
» Et que ce peuple altier, qui veut tout asservir,
» Souffre enfin à son tour ce qu'il nous fit souffrir!
» Pour braver un tyran, pour rabaisser sa gloire,
» A nos yeux la mort même est encor la victoire.
» Vainqueurs, vivres, trésors, rien ne nous manquera:
» Vaincus, eh bien! des fers la mort nous sauvera.
» Saxons! voyez ces Francs... d'une ardeur insensée,
» Déjà dans notre sang ils nagent en pensée:
» Mais, vain espoir! Ici leurs tombeaux s'ouvriront:
» Nous armons pour nos dieux, nos dieux nous soutiendront.
» Sois le rempart du Nord, ô liberté chérie!..
» Peuples! imitez-moi... Vainement la patrie
» Verroit Charle en vainqueur ici renverser tout,
» Le cœur de Vitikind demeurera debout.
» Non, jamais du tyran nous ne serons esclaves!
» Qu'il nous immole tous! qu'il égorge nos braves!
» Nos ossements épars, d'un mutuel accord,
» Se rassembleront tous pour le combattre encor.
» Compagnons, cette nuit dans la forêt sacrée,
» Dont les dieux au vulgaire interdisent l'entrée,
» J'avois porté mes pas; lorsqu'au bord d'un torrent
» M'apparut un guerrier, colossal, teint de sang,
» Dont un laurier tressé ceignoit le front sévère:
» Il s'approche, et soudain, d'une voix de tonnerre,

» *Reconnois*, me dit-il, *le sauveur des Germains*,
» *Arminius* * : *Ami! du vainqueur des Romains*
» *Sois le vrai successeur! Le soc qui fend ces plaines*
» *Découvre encor les os des légions romaines;*
» *Joins-leur ceux des Français, imite Arminius*,
» *Que je revive en toi contre un autre Varus!*
» *Vengeance! Liberté! voilà votre devise!*
» Tel qu'un nuage errant, qui, dans l'air se divise,
» Alors fuit le guerrier, fantastique héros;
» Mais la forêt mugit, et tonne encor ces mots:
» *Vengeance! Liberté! voilà votre devise!* »
Vivement applaudi, ce discours électrise
Chefs et soldats; par tous répétée à l'instant,
La devise, à grands cris, a parcouru le camp:
De ces bruyants éclats les vallons retentissent;
Le vent les porte au loin, les forêts en frémissent;
Et les échos surpris semblent de tout côté
Se répéter ces mots : « *Vengeance! Liberté!* »

Debout, près d'un torrent, contre un rocher sauvage,
De sa troupe barbare enflammant le courage,
Vitikind a repris : « — Germains! que sur nos champs
» La mort réponde seule aux cris guerriers des Francs!
» Plus s'étend leur pouvoir, et plus ils s'affoiblissent:

* Voyez sur Arminius les notes 1 et 3 du chant douzième.

» Couverts d'argent et d'or, sous ce poids ils gémissent:
» Plus le destin les sert, moins ils sont satisfaits.
» La nature pour eux épuisa ses bienfaits,
» Mais en vain; leurs besoins excèdent ses largesses:
» Et chez eux l'indigence est au sein des richesses.
» Ah! loin de nous l'orgueil de leurs vains ornements!
» Ici la valeur seule est le luxe des camps.
» Amis! sur nos vertus élevons notre gloire!
» Le héros qui s'éteint aux champs de la victoire
» Est reçu par les dieux, et, digne de son sort,
» Loin de perdre la vie, il ne perd que la mort.
» Triomphe, terre libre... O Germains! dans vos âmes,
» Quels que soient vos destins, gravez en traits de flammes
» Ces mots d'Arminius : « *Vengeance! Liberté!* »
Il dit : chaque soldat s'est senti transporté
D'un feu nouveau, d'ardeurs jusqu'alors inconnues.
Le torrent dans sa chute, et l'aigle au sein des nues,
Sur les rocs résonnants, et dans l'air agité,
Semblent crier encor : « *Vengeance! Liberté!* »

Déjà, depuis long-temps, une armée innombrable
Sur les bords du Véser s'étendoit formidable:
Vitikind la commande : En ce héros vaillant,
De vices, de vertus, assemblage étonnant,
Le courage est féroce, et l'équité sublime.
Bon, mais vindicatif; cruel, mais magnanime;

Fougueux dans les revers, calme dans les succès,
Il laisse voir son cœur comme il montre ses traits:
Et jamais abattu, digne de la victoire,
Le malheur est pour lui l'étude de la gloire.
Tout est contraste en lui, vertus, forfaits, exploits;
Tel sur le sol d'Egypte, on remarque à la fois (1)
Des déserts desséchés, des fontaines limpides,
La plante salutaire et les poisons perfides.
Au Héros des Saxons le ciel, en sa rigueur,
Prodigua tour à tour la gloire et le malheur;
Et pour lui la fortune, inconstante, incertaine,
De joie et de tourments fut une longue chaîne:
Tel l'astre de la nuit, par degrés, apparoît,
S'accroît, brille un instant, puis s'éteint... et renaît.

Au camp du roi saxon, Tassillon, de Bavière (2),
De vingt mille guerriers guide l'armée altière.
Secondant Vitikind, quoique le haïssant,
Sous de honteux drapeaux il marche insolemment.
Le malheureux Didier, appesanti par l'âge (3),
Jadis roi des Lombards, sur ce même rivage,
Près d'un fils adoré dévorant sa douleur,
De dix mille soldats commande la valeur.
Le prince des Lombards, digne espoir de son père,
Guerrier sensible et beau, vainement sur la terre
Mérita des succès par ses exploits hardis;

Sur son front constamment le malheur semble assis;
Et le noble Adalgise, au printemps de son âge (4),
N'obtint que des revers pour prix de son courage.
Aux rives du Bosphore, où ce chef valeureux
S'exila fugitif, quelques Grecs généreux
Embrassèrent sa cause; et cohorte aguerrie,
Pour partager son sort quittèrent leur patrie.

Irrèle suit leurs pas : guerrière, son grand cœur
Joint la grâce à l'orgueil, la force à la douceur :
Son carquois est d'ivoire, et son arc est d'ébène.
L'amour, plus que la gloire, à la guerre l'entraîne :
Adorant en secret le prince des Lombards,
Elle a fui du harem, où, loin de tous regards,
Captive dans Bysance elle eût passé sa vie.
Aux bords glacés de l'Elbe, errante en Germanie,
De la Grèce enchantée, ô vierge du Levant!
Pleures-tu le beau ciel?.. Non : près de ton amant
Tu passes sans regrets, aux champs de la victoire,
Des combats aux plaisirs, de l'amour à la gloire.

Lorsque aux champs d'Achaïe, en sa noire fureur (5),
Diane déchaînoit un monstre destructeur *,
Au milieu des héros rassemblés sur la plaine,
Telle parut jadis l'amante d'Hippomène.

* Le sanglier de Calydon, tué par Méléagre.

Les Bataves*, suivis de vingt mille Frisons**,
Marchent sous Réamour, allié des Saxons:
Ce vieillard, des héros suivant la noble trace,
A la neige des ans joint le feu de l'audace:
Tel un pin, secouant les toisons de l'hiver,
Vainqueur de la saison, lève un feuillage vert.
Réamour a trois fils : sous la même bannière,
Brûlant de s'illustrer, émules de leur père,
Ils marchent aux combats : Almanzine est leur sœur;
Farouche dans ses goûts, sauvage en son humeur,
Almanzine est guerrière, et guerrière terrible.
Du repos ennemie, à l'amour insensible,
Cachant de sa beauté l'éclat trop dangereux,
De sa seule valeur son cœur est orgueilleux.

Des rives de l'Ister, des champs de la Styrie,
Cent trente mille Huns *** joignent la Westphalie,
Mondragant sous son joug les força de plier:
Monarque sans aïeux, gigantesque guerrier,

* Bataves, les Hollandais méridionaux.

** Les Frisons; leur pays étoit situé contre l'Océan, entre le Véser et le Rhin, borné d'un côté par le Zuiderzée, de l'autre par l'ancienne Westphalie.

*** La Pannonie, pays des Huns, comprenoit la Carnie, la Styrie, la Croatie, la Carinthie, une grande partie de l'Autriche, la Bosnie, l'Esclavonie, une partie de la Hongrie, etc.

Ce barbare tyran, hérissé d'arrogance,
Ne connoît d'autres dieux que son bras et sa lance;
Imitant Capanée*, audacieux géant,
Qui, sur les bords thébains, à l'Olympe insultant,
Ne voyoit dans l'horreur des camps réduits en poudre,
Qu'un brouillard passager dissipé par sa foudre.
  Successeur de Theudon, ce monstre s'est promis
D'incendier la France, et de raser Paris.
Toujours par le sarcasme il fait suivre le crime;
Il ne craint ni le ciel, ni l'infernal abîme;
Célèbre en grands forfaits autant qu'en grands exploits,
Il veut bouleverser et la terre et ses lois,
Non par un beau désir d'ennoblir sa mémoire,
Mais par amour de sang plutôt qu'amour de gloire.

  Les Smeldinges, guerriers alliés des Frisons,
Des rives de l'Oder se joignent aux Saxons:
Leurs corps sont nus, et peints de couleurs éclatantes;
Et de longs pieux ferrés sont dans leurs mains sanglantes.

  Trente mille Slavons**, des Scythes*** descendants,

* Voyez la description épique du géant *Capanée*, dans *les Sept Chefs*, tragédie d'*Eschyle*.

** Les Slavons ou Slaves, anciens peuples russes, qui, avec les Vénèdes, s'établirent dans la Germanie entre l'Elbe et la Vistule.

*** Jadis on appeloit du nom général de Scythie toutes les contrées septentrionales.

Sur les bords du Véser se rendent à pas lents.
Leur costume et leurs traits ont de sauvages charmes,
Ils ont des dards, un arc, et des flèches pour armes:
Des plumes du vautour leurs fronts sont ombragés;
Et de longs traits aigus leurs carquois sont chargés.
Avec excès au vin s'adonnant à la guerre,
Ils n'y brillent pas moins; leur ivresse est guerrière.
Réveillant leur valeur, même au milieu du vin,
Toujours l'arc des combats résonne dans leur main (6).
Heidelberg est leur chef; surnommé le terrible,
En sa main il balance une massue horrible:
Tout tendre sentiment est un crime à ses yeux,
Une peau de serpent couvre son corps nerveux:
Des rocs, nouvel Hercule, il ébranle la masse,
Souvent il arracha des arbres de leur place:
Et sur son bouclier il porte deux amours,
Que, sur un roc désert, dévorent deux vautours.

Vingt-cinq mille habitants des forêts d'Ostphalie *,
Commandés par Hesson, s'arment pour la patrie:
Toujours enveloppés de peaux d'ours et de loups,
Ils laissent sur leurs dos flotter leurs cheveux roux,
Et marchent, agitant leurs piques renommées,
Qu'ils aiguisent sans cesse, et qu'ils nomment framées **.

* Ostphaliens : Saxons orientaux.

** Voyez, sur les framées, Tacite. *De Mor. Germ.*

Près du chef des Saxons paroît l'infâme Aldin;
Monstre artificieux, ce guerrier assassin
Met, en flattant son roi par d'atroces maximes,
De l'ordre en ses fureurs, et de l'art dans ses crimes.
Ne cherchant que le mal, ne fuyant que le bien,
Aldin hasarde tout, et ne rougit de rien:
Il rampe dans le sang, et d'une voix impie
Nomme sa soif du crime, amour de la patrie.
Plus loin paroît Stablin, prince de Bénévent *:
Perfide par instinct, féroce par penchant,
Trahissant son pays et son roi légitime,
Son âme est l'infamie, et sa vie est le crime.
Renard dans ses projets, lion dans ses travaux,
Nobal, guerrier lombard, suit les mêmes drapeaux.
Son amante fidèle, Alzonde, sœur des Grâces,
Jusque dans Eresbourg a volé sur ses traces;
Préférant mille fois, en suivant un héros,
La fatigue à l'absence, et la mort au repos.

Sur les champs où du Nord se rassemblent les braves,
Brillent au premier rang les peuples scandinaves:
Des rives du Glamor **, des bords de la Dala***,

* Il mourut en combattant contre Charlemagne.

** Le Glamor est un fleuve qui prend sa source dans les montagnes de la Norwège, et se jette dans le Catégat.

*** La Dala, autre riviere scandinave.

Ils ont joint Vitikind. Filles d'Hadémora*!
En vain vous implorez, au temple de *Slévice*,
La fée aux larmes d'or **, des amants protectrice!
Hélas! il en est peu, parmi ces fils d'Odin,
Qui reverront encor les plaines de Lochlin ***.
Non loin du lac Water, une forêt déserte (7)
A vu naître leur chef, *Harald à la dent verte.*
Un jour, dit-on, ce prince, au désert de Smaldant ****,
Vit, à travers les feux d'un météore ardent,
Sur le roc de *Surtur*, prince des noirs génies (8),
Descendre dans un char les douze Valkyries *****:
L'une d'elles soudain du rocher lui cria:
« — Rassemble tes guerriers au torrent d'Asléga;
» Arme et guide au Véser leurs chefs et la victoire:
» Fils d'Hadestan! Héla respectera ta gloire. »
Parmi ces combattants, quelques Scaldes épars,
Des grands et de l'armée attirent les regards:
Sur les harpes d'Odin, ces rois de l'harmonie
Chantent les dieux, l'amour, la gloire et la patrie.

* Ville située sur les bords de la Dala, en Dalécarlie. Ses jardins étoient renommés.

** Surnom de Fréya.

*** Nom de la Scandinavie.

**** Smaldant ou Smaland, province suédoise qui faisoit partie des royaumes de Gothie.

***** Voyez sur les *Valkyries*, ou *Nymphes des combats*, la note 3 du chant dixième.

Des Sarmates * enfin là s'offrent les héros;
Plusieurs corps alliés marchent sous leurs drapeaux:
Tels, quand la mer s'étend sur des champs qu'elle inonde,
Les flots suivent les flots, et l'onde pousse l'onde;
Tels des peuples du Nord les nombreux bataillons,
Couvrent en se suivant les plaines des Saxons.

Devançant en son vol l'agile renommée,
Déjà de Vitikind Charle arrête l'armée:
Il mûrit ses projets, il règle ses travaux;
Il a peu de soldats, mais tous sont des héros:
On les craint, et déjà célébré par la gloire,
Le nom seul de Français commence la victoire.
Le camp du roi des preux, sur la plaine établi,
D'un sombre étonnement a glacé l'ennemi.
Des paladins couverts d'armures éclatantes,
Le Germain voit flotter les enseignes brillantes;
Il voit leurs pavillons s'élever dans les airs;
Il écoute, inquiet, leurs belliqueux concerts,
Et la crainte déjà germe au fond de son âme.
Les preux ont sur leur camp déployé l'oriflamme:
Sur leurs boucliers lourds, de dorures chargés,
Sur leurs casques luisants d'aigrettes ombragés,
On croit voir la victoire assise rayonnante:

* Les Sarmates occupoient une partie de la Pologne et de la Russie.

Leur luxe est formidable, et leur pompe est vaillante.
 Charle assemble ses chefs. — « Amis! dit le héros,
» Voici les mêmes champs où les mêmes rivaux
» Implorèrent jadis Charle et votre clémence.
» Ici, jadis, titrant l'élite de la France *,
» De surnoms immortels j'ornai vos noms fameux:
» L'empire m'applaudit, ô magnanimes preux!
» Et, du char de triomphe, avec moi la victoire,
» Ici même, signa les brevets de la gloire.
» Honneur aux grands talents, auréoles des rois!
 » Chefs! des mêmes héros j'attends mêmes exploits.
» Pour m'oser attaquer, quel est l'auxiliaire
» Qu'il faut à nos rivaux?.. L'Europe tout entière.
» Braves amis! voyez, au sommet de ces monts,
» Des fiers coalisés briller les pavillons:
» A leurs chefs, pour dompter les héros de l'empire,
» Tant de peuples armés ont-ils paru suffire?
» Non : le Nord compte encor sur ses climats affreux;
» Il lui faut l'univers, la nature et les cieux.
 » Ses fleuves, ses déserts, rempart d'un peuple traître,
» Devant nous cependant ont semblé disparoître,
» Conquérants du Midi, les vainqueurs des Saxons,

* Charlemagne, reconnoissant des services de ses grands guerriers, leur distribua en Allemagne, en Italie et en Espagne. des duchés, des comtés, des capitaineries, etc. (Voy. DANIEL, MÉZERAI, et autres historiens.)

» Ainsi que les autans, bravent les aquilons.
» Charle a plus qu'une armée à sa suite... La France
» Vers nous, au moindre appel, tout entière s'élance.
» Nobles guerriers! la gloire est due à nos efforts:
» Elle suit la valeur, comme l'ombre le corps. »
Il dit; de l'éloquence en lui brille la flamme:
Le sublime est le son que rend une grande âme.

Non loin du camp royal, que son ombre couvroit,
S'étendoit au levant une immense forêt:
Vers le nord, Héristal, antique forteresse,
Elevoit de ses tours la noble hardiesse:
Jadis de grands guerriers en furent commandants;
Mais, négligeant ces murs, délabrés par le temps,
Les Saxons aujourd'hui n'y laissoient pour défense
Que quelques vieux soldats. Le héros de la France
Mande en secret ses preux. — « D'Héristal dédaigné,
» Amis! ressaisissons le poste abandonné:
» Cette nuit même, osez côtoyer en silence
» Le camp des ennemis; Héristal, sans défense,
» Vous attend, vous appelle... Allez, braves Français!
» D'avance une entreprise est pour vous un succès. »
Charle dit; tous ses Francs, qu'illustra la victoire,
De ce nouveau péril ambitionnent la gloire:
Charle en doit choisir vingt; mais, en héros prudent,
Le roi veut que le sort soit juge en ce moment.

Les noms les plus fameux dans un casque se mêlent·
Tous espèrent l'honneur que leurs transports appellent :
Charle saisit le casque... Il tire en souriant;
Chacun s'avance, écoute, et tremble en écoutant.
O bonheur pour Bozon! Des héros vrai modèle,
Bozon est le premier que Charlemagne appelle.
Lancelot vient ensuite; ivre de son bonheur,
Il a saisi son fer, qu'il presse sur son cœur.
Eginard est nommé : dans une douce ivresse,
Eginard, malgré lui, pousse un cri d'allégresse.
Le prince continue... Il appelle Renaud:
Renaud! jamais ton nom ne te parut si beau.
Salins! ton roi te nomme : ô moment plein de charmes!
Le plaisir dans ses yeux roule au milieu des larmes.
Bénissant leurs destins, à cet heureux appel,
Quinze autres chevaliers rendent grâces au ciel;
Et déjà sur leurs fronts, chers à la renommée,
Les succès sont écrits, et la gloire imprimée.

Du céleste séjour de l'éternelle paix,
L'archange protecteur de l'empire français,
S'adresse en ce moment à sa troupe immortelle:
« — Chœurs sacrés! à son Dieu comme à l'honneur fidèle,
» Charle vient de tromper l'attente des enfers.
» Des gouffres ténébreux le ministre pervers
» Tombe en son propre piége : aujourd'hui la Druïde

» Du héros des Français est l'invincible égide:
» Protectrice étonnante, être surnaturel,
» La vierge des forêts est l'instrument du ciel.
» Archanges! suivez Charle, et consacrant sa gloire,
» Marquez du sceau divin l'élu de la victoire! »
L'immortel a parlé : de la voûte des cieux,
Par son ordre aussitôt un ange radieux,
Traçant sur son passage un sillon de lumière,
D'un vol heureux et prompt s'abaisse vers la terre.

Dans une île sauvage, et sur des bords déserts,
Est un vallon tranquille abrité des hivers,
Où, dans un roc creusée, une grotte profonde
Reste encor inconnue aux habitants du monde :
A travers le rocher de limpides ruisseaux,
Sur un sable émaillé filtrent leurs douces eaux:
Des cyprès à l'entour étendent leur feuillage;
Jamais l'astre du jour n'en a percé l'ombrage:
Et dans le fond de l'antre aux mortels interdit,
Règne éternellement une profonde nuit.
C'est là que deux esprits, de divine substance,
Ont fixé leur séjour : l'un d'eux est le silence,
Et l'autre est le sommeil : jamais rien en ces lieux
N'a troublé leurs penchants, et n'a brisé leurs nœuds:
Etroitement unis, sur la terre ils commandent:
Sans jamais se parler les deux amis s'entendent.

Leur antre est protégé par l'ange de la paix:
A leur porte est l'oubli; troublé, les yeux distraits,
Il ne connoît personne, et, silencieux garde,
Sans répondre il écoute, et sans voir il regarde.

Vers ces paisibles bords, l'archange lumineux,
Invisible, a guidé son vol majestueux:
De sa route brillante on voit fuir les orages;
L'air s'est purifié, le ciel est sans nuages;
Et tout, dans la nature, embelli, radieux,
Semble vouloir fêter l'ambassadeur des cieux.
Bientôt l'archange arrive à l'antre du silence:
La sombre obscurité s'enfuit de sa présence.
Troupe mobile, alors, sous l'antre caverneux,
Des songes inconstants l'essaim tumultueux
Entouroit le sommeil, tandis que l'espérance
Unissoit à genoux la prière au silence.
« — Esprits divins! dit l'Ange aux deux tendres amis,
» Vous qui sur l'univers régnez toujours unis,
» Le ciel veut en ce jour, protecteur de la France,
» Par votre heureux secours signaler sa puissance:
» Sur les bords du Véser tous deux suivez mes pas. »
Il dit : l'Oubli l'écoute, et ne le comprend pas.
Etonné d'un discours qui trouble le silence,
Le Sommeil se soulève engourdi d'indolence:
Ses yeux appesantis s'ouvrent languissamment,

Mais l'éclat du grand jour les referme à l'instant:
Il soupire accablé, fait un signe au Silence,
Et lentement suit l'ange au camp du roi de France.

La nuit régnoit : déjà les paladins français
Vers le fort d'Héristal guident leurs pas secrets:
L'ange veille sur eux... Ils marchent; le Silence
Commence à leur prêter sa paisible assistance;
Et le sommeil, au loin devançant les héros,
Sur les camps ennemis fait pleuvoir ses pavots.

Bozon et ses guerriers, couverts d'armures sombres,
Avancent entourés de l'épaisseur des ombres:
Aucun bruit n'interrompt le doux calme des nuits.
Forcé de s'approcher du camp des ennemis,
A la clarté des feux allumés près des tentes,
Bozon voit des Saxons les forces imposantes,
Leurs brillants pavillons, et leurs nombreux soldats:
Sur la route soudain s'offre devant ses pas,
Autour d'un grand foyer, une horde sauvage,
Qui, près de la forêt, lui ferme le passage.
Sur le sol réchauffé, pêle-mêle étendus,
Ces barbares guerriers, de peaux d'ours revêtus,
Parmi des flots de vin ruisselant sur la terre,
Se livrent aux éclats de leur gaîté grossière:
L'effrayante lueur du brasier dévorant

Eclaire leur visage atroce et dégoûtant:
Leurs corps sont demi-nus; et leurs mains désarmées
Ont à leurs pavillons suspendu leurs framées:
Des débris de repas sont épars autour d'eux,
La débauche elle-même est empreinte en leurs yeux.
Chantre de la sagesse et des vertus guerrières,
Le scalde *, au milieu d'eux, sur ses harpes légères,
Craignant de les troubler par ses divins accents,
Les observe et se tait... Dans les airs frémissants,
Des sauvages en chœur les seuls cris retentissent;
De leurs concerts discords eux-mêmes s'étourdissent;
Et pour rendre leurs sons plus rauques, ces guerriers (9)
Sur leur bouche en criant lèvent leurs boucliers.
Redoutant du brasier la perfide lumière,
Les chevaliers français s'étendent sur la terre,
Et craignent d'attaquer ces brigands, dont les cris
Eveilleroient le camp. Sur ces bords ennemis,
Le sommeil aussitôt endormant leur ivresse,
Des barbares éteint la brutale allégresse:
Tombés, ils semblent morts : soudain, du milieu d'eux,
Les scaldes de Loda **, chantres de leurs aïeux,
Se lèvent, le front ceint du laurier prophétique:
Telle, à Morven, d'Oscar *** la troupe fantastique

* *Scaldes*, chantres et poëtes renommés parmi les Scandinaves (Voyez la note 12 du chant.)

** Loda, nom d'Odin.

*** Oscar, fils d'Ossian.

Apparoissoit, croisant, au milieu des éclairs,
Ses glaives de frimats scintillants dans les airs.
Bientôt des harpes d'or qui sous leurs doigts frémissent,
Les sons forts ou plaintifs, ou grondent ou gémissent,
Et des scaldes au loin l'air porte les accents:

« Les sept voix de la guerre ont tonné sur nos champs (10)!
» Aux armes! fils d'Odin!.. que le torrent rapide
» Tresse en ses flots le sang du lâche et du perfide!
» Marchons!.. Au Vahalla *, loin du vallon des pleurs,
» La nymphe aux pieds d'albâtre offre aux guerriers vainqueurs,
» Parmi les rois, les dieux, les héros et les belles,
» Dans un crâne ennemi les boissons immortelles.

» Les sept voix de la guerre ont tonné sur nos champs!
» Vos pleurs coulent en vain, ô vierges du printemps!
» Les chants mystérieux de l'amante timide
» N'arrêtent plus le héros intrépide.
» L'amour, qu'est-il? un orage cruel (11),
» Entrecoupé de l'arc-en-ciel.

» Sur nos champs ont tonné les sept voix de la guerre!
» O scalde! lève-toi : sur ta harpe guerrière (12)
» Célèbre les combats : les poëtes savants,

* Vahalla, paradis des Scandinaves.

» Amis des immortels, sont leurs représentants.
» Au champ d'honneur, sur le bord de la tombe,
» Le scalde voit la mort, sourit, s'élance, et tombe...
» Ouvre, Odin, ton temple enchanté;
» Sa chute est l'immortalité!

» Sur nos champs ont tonné les sept voix de la guerre!
» Fils d'Odin, comme Thor, arme toi du tonnerre!
» Les flammes de Nastrong*. les brouillards de Niflhein (13)**!
» Engloutiront les lâches de Lochlin.
» Mais d'Asgard ***, de Vingolf ****, les fêtes et la gloire
» Couronneront l'élu de la victoire.
» Toi, qui fuis les amours pour les combats sanglants,
» Rassure-toi, Fréya, protége les amants.
» Idunal, aux héros fidèles (14),
» Promet ses pommes immortelles:
» Tu reviendras plus amoureux
» Vider la coupe des aveux.

» De la guerre ont tonné les sept voix rugissantes!
» Noirs vautours! vous vivrez sur les traces sanglantes

* Nastrong, enfer scandinave. (Voyez les notes.)
** Niflhein, autre partie de l'enfer. (Voyez *idem.*)
*** Asgard, est le palais des dieux.
**** *Vingolf*, ou *céleste séjour de l'amitié*, est le palais des déesses.

» Des héritiers d'Odin... Quel astre étincelant
» Vient éclairer le firmament?..
» D'un Scandinave éteint c'est l'auréole ardente:
» Sur sa tombe ont hurlé les dogues d'Alfinlante *:
» Des jugements du glaive arbitre menaçant (15),
» Il fut héros; il est dieu maintenant.
» Le scalde, illustrant sa mémoire,
» A Lochlin chantera sa gloire...
» Rois des concerts! scaldes heureux!
» L'harmonie est l'accent des dieux (16). »

Des Harpes, à ces mots, les sons pleins d'harmonie,
Se perdant par degrés, cessent leur mélodie;
Mais dans l'air vibre encor un murmure enchanteur,
Tel qu'un doux souvenir qui retentit au cœur.
Tenant sa harpe d'or, le scalde sur la terre
S'endort les doigts errants sur la corde guerrière:
Le Bardit a cessé, l'obscurité s'étend,
Et le silence enfin règne sur tout le camp.

Bozon s'est relevé : chef prudent, guerrier sage,
Bozon passe au milieu de la horde sauvage,
Et sans combats vainqueur d'un obstacle fatal,
Parvient, suivi des preux, sous les murs d'Héristal.

* Alfinlante, désert de la Norwège.

Au pied du vieux rempart, près d'une tour antique,
En voûte s'élevoit une porte gothique,
Qui, sur ses gonds massifs, et rouillés par le temps,
Avec peine tournoit : le chef des assiégeants,
Bozon, l'ébranle en vain : sa vaillante cohorte
De haches s'est munie; elle brise la porte...
Un dieu semble des coups amortir le fracas:
Le sommeil dans le fort dompte tous les soldats;
Et la porte bientôt, sur ses gonds renversée,
Ouvre un sombre passage, et s'écroule enfoncée.

Au milieu des périls, indomptable guerrier,
Sous une longue voûte, Enguerrand, le premier,
Déjà se précipite : une pâle lumière
D'abord lui montre un garde endormi sur la terre:
Hélas! l'infortuné meurt victime du sort,
Et des bras du sommeil passe en ceux de la mort.
Invisible soutien, le silence fidèle
Plane autour des héros en égide immortelle.
Ils avancent... Partout les postes sont déserts,
Les gardes endormis, les passages ouverts,
Et le maître du fort, par ce désordre extrême,
Semble avoir tout réglé pour se perdre lui-même.

Sous les pas de Bozon, d'Eginard, d'Enguerrand,
Déjà dans le château coulent des flots de sang :
Ils frappent, et partout sur leur muette proie,

De l'effroyable mort le drapeau se déploie.
Gouverneur de la place, Elric, en ce moment,
Au sommet d'une tour dormoit paisiblement :
Vieillard foible et courbé sous le fardeau de l'âge,
Elric croyoit sa tête à l'abri de l'orage;
Il périt... Mais, du moins, le pouvoir qui l'endort
Lui dérobe sa honte, et lui cache sa mort.

Non loin, ses quatre fils, étendus sur leurs armes,
D'un repos imprudent goûtoient les fatals charmes :
Leur destin est le même... Un d'eux, moins assoupi,
Vershin, en périssant, pousse un lugubre cri;
Se redresse avec rage, et d'un tronçon de lance
Armant sa main, d'un preux termine l'existence.
Vershin retombe ensuite; il n'est plus; mais ses cris
Viennent de réveiller des restes d'ennemis.
Les chevaliers français les frappent, les dispersent;
Semblables à leurs coups, leurs menaces renversent :
Sous le glaive ennemi, sans armes, demi-nus,
Tombent frappés de mort les Saxons éperdus;
Comme autour des faucheurs, au sein de la prairie,
Sous le tranchant du fer s'étend l'herbe fleurie.

L'épaisseur de la nuit, quelques pâles flambeaux,
Le désordre, les cris, le sang qui coule à flots,
Tout accroît le tumulte, et la rage guerrière :
Les Saxons et leurs chefs roulent sur la poussière...
Il n'est plus de combats, il n'est plus d'ennemis;

Bozon est triomphant, et le fort est conquis;
Mais, prudents néanmoins, les héros de la France
S'enfermant dans les murs soumis à leur puissance,
Renoncent cette nuit aux douceurs du repos,
Et sur la citadelle arborent leurs drapeaux.

Charle, à l'aube du jour, de l'attaque secrète
Ignore encor l'issue, et déjà s'inquiète :
Du côté d'Héristal il tourne ses regards...
O surprise! ô bonheur! sur le haut des remparts,
Avant que l'œil du jour ait versé la lumière,
Le héros des Français voit flotter sa bannière.

FIN DU CHANT SEPTIÈME.

NOTES DU CHANT VII.

(1) Tel sur le sol d'Egypte on remarque à la fois.

Homère dit, en parlant du terroir d'Egypte, on y trouve à la fois des déserts sauvages et des vallons riants; les plantes médicinales, et les poisons funestes.

(2) Au camp du roi saxon, Tassillon, de Bavière.

Tassillon, duc de Bavière, beau-frère de Charlemagne et son cousin-germain, fut un des premiers révoltés contre Charle, qui l'avoit comblé de bienfaits. Un historien l'a fait périr dans les combats; mais tous les auteurs s'accordent à dire qu'il fut fait prisonnier, puis rasé, et revêtu de l'habit des moines; il mourut dans son monastère : j'ai suivi l'opinion la plus poétique.

(3) Le malheureux Didier, appesanti par l'âge.

Didier, vaincu, après avoir perdu son royaume, se rendit à Charle sans condition : Charle le fit raser, et enfermer dans un monastère, où il mourut. (Voyez tous les historiens.)

(4) Et le noble Adalgise, au printemps de son âge.

Adalgise, fils de Didier, roi des Lombards, qui avoit perdu son trône pour s'être révolté contre Charlemagne, son gendre, se forma d'abord un parti considérable en Italie; mais ses troupes ayant été battues par les Français, il prit la fuite, se rendit à la cour de Constantinople, où il reçut la dignité de *patrice ;* rassembla plusieurs corps d'Abares et de Grecs, et se joignit aux révoltés du Nord. Le malheureux Adalgise, toujours battu, toujours trahi par la fortune, mourut les armes à la main en 788, emportant les regrets de ses amis, l'admiration de ses ennemis, et l'estime de tous les partis. (Voyez tous les historiens.)

(5) Lorsqu'aux champs d'Achaïe, en sa noire fureur,
Diane déchaînoit un monstre destructeur.

Ovide, dans ses *Métamorphoses*, après avoir fait l'énumération de tous les héros de la Grèce, réunis pour délivrer l'Achaïe d'un monstre dévastateur, la termine par le portrait d'Atalante, morceau plein de charme, qu'a traduit ainsi M. de Saintanges :

Toi, l'honneur du Tigée, à leur troupe brillante
Tu viens t'associer, jeune et belle Atalante :
L'or d'une simple agrafe, un nœud sans ornement,
Relèvent tes cheveux et tes longs vetements.
A ton dos attaché pend un carquois d'ivoire;
Et ta main tient un arc, instrument de ta gloire.

(6) Toujours l'arc des combats résonne dans leur main.

Cet ancien usage des Scythes est généralement connu. — « Les » Scythes, dit Plutarque, en buvant et en ivrognant font sonner » les cordes de leur arc, afin de rappeler et de réveiller leur cou- » rage, assoupi par l'ivresse. » Selon Hérodote, Tacite, Strabon, Diodore, Tite-Live, Justin, et autres, les Scythes enlevoient au milieu des combats les têtes des guerriers vaincus, et pendoient par les cheveux ces horribles trophées à leurs ceintures de cuir et à la selle de leurs chevaux : les Turcs en font encore autant.

(7) Non loin du lac Water...

Le lac *Water*, situé dans le Gothland, en Suède, est un lac immense, dont on ne peut, dit-on, sonder la profondeur, et qui, la veille des tempêtes, fait entendre un bruit prophétique pareil à la foudre. (Voy. Delacroix, *Géograp.*, t. II, p. 59.)

(8) Sur le roc de Surtur, prince des noirs génies.

Surtur étoit le chef des noirs génies de *Muspelheim*, région idéale, dont le nom est islandais, et que les commentateurs expliquent diversement. (Voyez M. Marchangy, *Gaule Poétique*, t. I, p. 260.)

« Quand la dernière heure de l'univers aura sonné, le noir » Surtur, armé du glaive sur lequel flamboie un mobile soleil,

» viendra, précédé par un déluge de feu, exterminer et les hommes et les dieux. » (Voy. *les Scandinaves*, poëme de MONTBRON, t. I, p. 22.)

(9) Et pour rendre leurs sons plus rauques, ces guerriers
Sur leur bouche en criant lèvent leurs boucliers.

« Les Germains ont des chants qu'ils nomment *bardit*, dont ils » s'encouragent à la guerre; car ils jugent par leurs cris de l'évé- » nement de la bataille; et selon qu'ils sont plus forts ou plus lan- » guissants, ils prennent de la terreur, ou ils en donnent, comme » si ce n'étoit pas tant un concert de voix que de valeur. Ils affec- » tent principalement un son rude et farouche, qu'ils rendent » encore plus effroyable en approchant leurs boucliers de la » bouche, afin que la réverbération de la voix la rende plus forte. » (TACITE. Traduction par D'ABLANCOURT.)

Les peuples du Nord poussoient l'ivrognerie jusqu'à la démence: ils n'étoient en état de sortir des festins, le lendemain matin, qu'en se faisant emporter. Quand les Grecs vouloient représenter une débauche, ils disoient: « On a bu à la Scythe. » Les Gaulois donnoient un esclave pour une cruche de vin.

(10) Les sept voix de la guerre ont tonné sur nos champs!

Sur le bouclier des chefs scandinaves s'élevoient sept bosses qu'on appeloit les *voix de la guerre:* chaque bosse avoit un son particulier, et annonçoit un ordre différent. Quand le chef frappoit les sept bosses à la fois, c'étoit proclamer une guerre d'extermination. Ce même usage étoit observé chez les Calédoniens: on connoît le fameux bouclier de *Tremnor*, bisaïeul d'Ossian. Celui de Cathmor, décrit dans le VIIe chant de la bataille de Témora, est aussi très-remarquable. Chaque bosse représentoit une étoile de la nuit. (Voy. *Poésies d'Ossian*, trad. de LE TOURNEUR, t. II, p. 202.)

(11) L'amour, qu'est-il? un orage cruel
Entrecoupé de l'arc-en-ciel.

Cette idée est prise des *saga*, ou poésies scandinaves; l'amour y est appelé un orage entrecoupé de l'arc-en-ciel. (Voy. les *Saga*,

recueillis par Snorron, Saxon, le gram., Vérélius, Olavius, Petreïus, Bartholin, etc.)

(12) O scalde! lève-toi... Les poëtes savants,
Amis des immortels, sont leurs représentants.

Les scaldes, chantres célèbres, suivoient les héros au combat, afin de voir par leurs propres yeux ce qu'ils devoient raconter : ils transmettoient à la postérité les actions d'éclat, et leurs chants furent long-temps les seules chroniques de la Norwège, de la Suède et du Danemarck. On nommoit les scaldes *les arbitres de la gloire :* leurs voix animoient les guerriers le jour de la bataille, et les enchantoient à la salle des banquets. Initiés aux mystères de la religion, ils instruisoient la jeunesse, et leurs chants ajoutoient à ses pompes Les scaldes étoient quelquefois tourmentés d'un esprit prophétique : l'un d'eux, chantant un jour devant un roi breton, devina où étoit le tombeau du grand Arthur, qu'on n'avoit point encore découvert. Les prodiges innombrables, opérés par leurs chants, seroient trop longs à raconter.

La belle princesse Astride fut attirée sur le trône de Suède, séduite par les accords d'un scalde, ambassadeur. *Hiarn*, ayant enthousiasmé, par ses beaux vers, les peuples du Danemarck, fut proclamé roi par eux. (Voy. SAXON, le gram., et PONTANUS.) Le grand Alfred, sous l'habit d'un scalde, ayant pénétré dans le camp de ses ennemis, pour observer leur position, fut reconnu par les Danois pour un Saxon : n'importe, on le croit scalde, sa personne est sacrée; il revient parmi les siens; son plan d'attaque lui vaut la victoire, ou plutôt il la doit à la poésie. Par un semblable stratagème, *Anlaff* remonta sur son trône, usurpé par *Athelstan*. Ragner Lodbrog, roi danois, est aussi fameux comme scalde que comme héros. Son ode de mort est immortelle. Occupant toujours la place d'honneur à la table des rois, souvent les simples scaldes épousoient leurs filles. L'admiration qu'ils inspiroient alloit jusqu'à l'abus; car, non contents de leur prodiguer leurs trésors, pour les attirer à leurs cours, les rois leur pardonnoient les crimes qu'ils commettoient. Egill, par une ode, se fit absoudre d'un meurtre; aussi cette pière fut nommée *la rançon d'Egill*. Il n'est rien enfin que la poésie des scaldes n'ait obtenu

des peuples du Nord : honneurs, trésors, autels et temples. (Voy. Marchangy, *Gaule Poétique*, 2e époque, 17e récit, tome IV.) On a prétendu que c'étoit aux scaldes que nos troubadours et nos trouvères ont dû le mécanisme et l'amour de la poésie ; qu'ils leur ont dû la rime et la mesure, et qu'ils ont pris d'eux leurs premières leçons. (Voy. une Dissertation à ce sujet dans l'ouvrage italien de Ch. Grab ert, sur les scaldes.)

On a vu combien la poésie étoit aimée des peuples du Nord. Voici l'abrégé d'une fable tirée de l'*Edda*, qui explique d'une manière assez bizarre l'origine de cet art divin. — « Jadis les dieux,
» ne trouvant plus la race humaine digne de sa noble origine,
» produisirent de leur souffle divin un homme, qu'ils envoyèrent
» chez toutes les nations, pour y porter le flambeau de la sagesse.
» L'envie, monstre né de la poussière qui s'élève sous les pas de
» la gloire, conjura la perte de *Weiser* (le plus sage) : deux
» nains l'immolèrent par trahison, et de son sang, qu'ils mêlè-
» rent avec du miel, ils formèrent ce breuvage divin, source de
» l'art des vers. Le géant *Scioldar* s'empara ensuite par force du
» philtre inspirateur, et l'enferma sous sa caverne inaccessible.

» Tous les dieux désiroient la possession de ce trésor... Odin
» quitte la délicieuse vallée d'Ida, et sous l'apparence d'un simple
» mortel, se rend auprès des géants : après divers déguisements,
» après divers stratagèmes, sous la forme d'un serpent il se glisse
» sous la grotte de *Scioldar ;* là, reprend sa beauté divine, séduit
» la fille du géant, qui gardoit le vase précieux, et parvient à
» boire le céleste breuvage : aussitôt il se change en aigle, et s'en-
» vole vers Asgard. Instruit de la perte qu'il vient de faire, *Sciol-*
» *dar* prend aussi la forme d'un aigle, et poursuit Odin à tire
» d'ailes.

» Aux portes même d'Asgard les deux aigles vont se combattre ;
» les dieux, prévoyant que l'aigle ravisseur ne pourroit conserver
» sa proie pendant le combat, exposent à la hâte tous les vases de
» leur palais, pour recevoir la précieuse liqueur : l'événement justifia
» leur crainte, et le remède remplit leur attente ; mais la plus
» grande partie du breuvage s'échappa d'une source immonde, et
» fut impure comme elle : aussi, tandis que l'une est le partage
» de quelques mortels privilégiés, l'autre abreuve une foule obs-

» cure. De là la rareté des poëtes divins, et le nombre prodigieux
» des chantres discords. »

(13) Les flammes de Nastrong, les brouillards de Niflhein.

Nastrong, ou *rivage de Cadavres*, est l'enfer scandinave : là, s'élève une maison dont les cloisons sont tressées de serpents, qui lancent des dards enflammés, et distillent des poisons qui s'écoulent dans un lac verdâtre et brûlant, où sont jetés les assassins, les parjures, etc., qu'engloutissent et rejettent vivants des monstres épouvantables. (Voy. la *Voluspa*, strop. 36 et 37, et les *Edda*.) Non loin de Nastrong est le Niflhein, *séjour des brouillards*, autre partie de l'enfer, destinée aux lâches : là réside *Héla* ou la mort.

(14) Idunal, aux héros fidèles,
Promet ses pommes immortelles.

Idunal est la femme de Braga, dieu de l'éloquence ; elle garde dans une boîte des pommes, qui donnent l'immortalité qu'elle réserve aux héros, et dont les dieux goûtent pour se rajeunir quand ils se sentent vieillir.

(15) Des jugements du glaive...

Autre mot pris dans les *Saga ;* les scaldes nomment la guerre le *jugement du glaive*.

(16) L'harmonie est l'accent des dieux.

Les Scandinaves appeloient la poésie le nectar d'Odin : ils prétendoient que cet immortel savoit des airs si tendres, que, pour mieux l'entendre, les montagnes s'entr'ouvroient, et que les ombres sortoient des tombeaux. (Voy. Snorron, Torfæus, Montbron, notes sur le *Poëme des Scandinaves.*)

FIN DES NOTES DU CHANT SEPTIÈME.

CHANT VIII.

MAIS vers le camp français s'avance en ce moment
Un illustre envoyé d'un roi de l'Orient:
Suivi de cent guerriers, en ce climat sauvage,
Des rives de l'Euphrate, un important message
Vers Charle l'a conduit; lorsqu'aux regards du roi
S'offre l'ambassadeur. — « Quoi, Giafar! c'est toi,
» S'est écrié le prince. » — « Oui, monarque intrépide,
» A tes pieds, dans ton camp, tu revois Barmécide.
» Quand, député d'Haroun, naguère je t'offris
» Ces présents merveilleux, qui, déclarés sans prix (1),
» Etonnèrent ta cour par leur magnificence,
» De ta gloire ébloui, frappé de ta puissance,
» J'essayai de te peindre en mes brillants récits;
» Et Charle tout entier à ma cour fut transmis.
» Haroun, dès ce moment, ton allié fidèle,
» Se nomma ton vassal *, te choisit pour modèle;
» Et mon maître, après toi le premier des humains,
» Réclamant l'amitié du chef des souverains,

* Voyez la note 1 du Chant Ier.

» Me renvoie en ce jour au fond de l'Allemagne,
» T'offrir un nouveau don digne de Charlemagne. »
L'ambassadeur d'Haroun, alors se prosternant,
Offre au roi trois clefs d'or. — « Voici, héros puissant!
» Les clefs du Saint-Sépulcre, et le sultan mon maître (2),
» Par cet écrit te nomme et te fait reconnoître
» Roi de Jérusalem. Ah! pourquoi tant d'Etats
» Loin de toi du calife arrêtent-ils les pas!
» Pourquoi Dieu plaça-t-il, par un arrêt sévère,
» Deux cœurs faits pour s'entendre, aux deux bouts de la terre! »
Relevant Giafar, Charlemagne attendri,
D'Alraschid sur son cœur presse l'illustre ami (3).
« — Charle! crois-en mon maître, a repris Barmécide;
» Du Veser subjugué, quittant le bord perfide,
» Viens saisir en vainqueur le sceptre d'Occident:
» Parois, nouveau César! déjà Rome t'attend:
» Le Bosphore t'appelle, Alraschid te seconde;
» La France peut prétendre à l'empire du monde. »
« — Mais toujours les Saxons prêts à se révolter,
» Quand je quitte le Nord... » — « Il faut les transplanter:
» Pour les soumettre, en vain tu combattrois sans cesse;
» Charle! du sol natal que l'hydre disparoisse (4)!
» Puis jette sur Bysance un regard protecteur;
» L'Orient opprimé cherche un libérateur:
» C'est là qu'il faut un prince, un héros. » — « Mais Irène

» M'offre par un hymen... » — « Connois-tu cette reine,
» Sémiramis * nouvelle, et qu'un portrait flatteur
» T'offre belle, puissante, et digne de ton cœur?
» Ah! que jamais la gloire au crime ne s'allie!
» Tu vas frémir... Apprends l'histoire de sa vie:
» Au trône de Bysance étoit monté Chazar:
» En traversant Athène, un jour ce vil César,
» En un temple chrétien, malgré ses lois sévères,
» Remarque une beauté qui, dans de saints mystères,
» Représentoit la Vierge, et charmoit tous les yeux.
» Soudain l'iconoclaste, ennemi furieux (5)
» De tout adorateur de tableaux et d'images,
» Lui-même est devenu, sur ces lointains rivages,
» D'une image vivante aveugle adorateur.
» Bientôt la jeune fille, unie à l'empereur,
» Sur le trône élevée au printemps de sa vie,
» De forfaits odieux commence une série:
» D'un amant dont jadis elle eut les premiers vœux,
» La mort est son ouvrage... Il périt sous ses yeux:
» Sans rougir, embrassant des sectes étrangères,
» L'impie ose abjurer le culte de ses pères;
» Puis, donnant libre essor à ses féroces goûts,
» Empoisonnant son père, égorgeant son époux,

* Voyez, sur la vie de cette célèbre impératrice, Théoph. et Cedren. — *Vita S. Plat.*, c. V.— Théveneau, *Plan d'un Poëme sur Charlemagne*, p. 122 et 123. — Et autres.

» Elle ose à son fils même, en sa rage inhumaine,
» Faire crever les yeux... Quel est ce monstre?.. Irène! »
Il dit : combien alors Irène fait horreur
Au monarque français! Le sage ambassadeur
Par le prince est comblé de présens magnifiques:
Sur l'offre du sultan, sur ses vœux politiques,
Sur ses vastes projets, Charle veut aujourd'hui
Lui répondre lui-même, et s'entendre avec lui.
Vers le fort d'Eresbourg, le noble Barmécide
Retourne ce jour même, et loin d'un sol perfide,
A l'abri des dangers, va, par ordre du roi,
D'une auguste dépêche attendre en paix l'envoi.

Cependant les Saxons, à l'aurore naissante,
Ont appris de Bozon l'entreprise étonnante:
Et déjà, sur la plaine, assemblant ses soldats,
Vitikind furieux les prépare aux combats.
Mais, au camp des Saxons, Aldin, monstre perfide,
De meurtres dégoûtant, et de forfaits avide,
De son prince espérant combler le vœu secret,
D'un vil assassinat a conçu le projet.
Dans l'ombre et le silence immolant Charlemagne,
Le lâche croit sauver la Saxe et l'Allemagne.
Par l'éclat d'un tel crime Aldin se signalant,
Compte sur les faveurs d'un roi reconnoissant:
Mais l'infâme assassin, que tout prince méprise,

N'est qu'un vil instrument qu'on emploie et qu'on brise.

Au camp de Vitikind, Nobal, jeune héros,
Languissoit accablé de regrets et de maux:
Nobal, accompagnant son prince en Germanie,
Quitta dans Eresbourg une amante chérie;
Le ciel les sépara peut-être pour jamais:
Alzonde est maintenant au pouvoir des Français.
Néanmoins en son cœur luit encor l'espérance:
Nobal cache aux regards sa secrette souffrance:
Tel se présente un fruit piqué d'un ver rongeur;
Son mal est invisible, et sa plaie est au cœur.
Mais troublant ses esprits, égarant sa tendresse,
De ses douleurs Aldin profite avec adresse:
Il répand le faux bruit qu'Alzonde, d'un vainqueur,
Justement distinguée, a su toucher le cœur;
Et qu'elle-même enfin, fière de sa puissance,
Affoiblit tous les jours sa molle résistance.
Jaloux et furieux, le crédule Nobal
Croit entrevoir de loin le bonheur d'un rival:
Le monarque français, sur son char de victoire,
Offrant à sa maîtresse et son trône et sa gloire,
A l'esprit de Nobal, d'épouvante glacé,
Sembloit trop séduisant pour être refusé.
La sombre jalousie est mère de la haine:
Sa rage, ses transports, se contiennent à peine:

Ainsi l'eau bouillonnante, au milieu des fourneaux,
S'élance hors de l'airain qui concentroit ses flots.

Nobal, au désespoir, étoit seul sous sa tente,
Quand l'hypocrite Aldin devant lui se présente:
« — Jeune insensé, dit-il, je connois tes malheurs;
» Mais il faut se venger, et non verser des pleurs.
» Infortuné Nobal! à ton âme sensible
» Je viens porter un coup inattendu, terrible:
» Par amour ou par force, Alzonde, aux vœux du roi
» A fini par céder... Elle n'est plus à toi:
» Charle de ton amante a flétri l'innocence;
» Tu n'as plus qu'un espoir... celui de la vengeance. »
Ne soupçonnant nul piége à ce discours trompeur,
Le malheureux amant succombe à sa douleur:
Dans son cœur déchiré, crédule, et trop sensible,
L'excès du désespoir produit un calme horrible.
« — Nobal! reprend Aldin, cruellement trahi
» Tu désires la mort... mais crois en ton ami:
» Ne meurs pas lâchement, et dans le sang d'un traître
» Venge à la fois l'amour, ta patrie et ton maître.
» Oui, que Charle périsse à tes pieds abattu!
» Ton meurtre devient gloire, et ton crime est vertu.
» Quand le char de la nuit s'élèvera paisible,
» Dans le camp des Français seul pénètre invisible;
» Et que Charle en sa tente expire sous tes coups!

» Va, crois-moi, l'assassin, condamné parmi nous,
» Vaut souvent le héros que la gloire renomme:
» Tout heureux téméraire est toujours un grand homme.
» Selon l'événement, entre guerriers et rois,
» Les exploits sont forfaits, ou les forfaits exploits:
» Ce qui rend vils les uns rend illustres les autres;
» L'erreur a ses héros, le crime a ses apôtres:
» L'honneur ne fut jamais qu'un mot vide de sens,
» Changeant selon les lois, les pays, ou les temps.
» Qu'importe à l'homme libre un préjugé funeste;
» Nobal! tout se permettre est le seul bien céleste:
» Venge-toi. » Ce discours d'un monstre audacieux,
Achève d'égarer un amant furieux.
« — Nobal! ce n'est pas tout, sur ce bord homicide
» Périsse anéanti le camp d'un roi perfide!
» Au milieu de la nuit, quand, baigné dans son sang,
» Charle aura succombé, prévenus à l'instant,
» Tous nos guerriers fondront sur l'armée ennemie,
» Qui, livrée au sommeil, dispersée, investie,
» Sans gloire périra. Les chefs, glacés d'effroi,
» En foule voleront à la tente du roi.
» Quel spectacle!.. Il n'est plus ce monarque indomptable!
» Tandis qu'autour de lui la douleur les accable,
» A la lueur des feux nous leur apparoissons;
» A leur prince égorgé nous les réunissons;
» Leurs vivres, leur butin, les trésors de la France,

» Tout à la fois saisi, tombe en notre puissance:
» La gloire t'en est due, et l'univers joyeux,
» Débarrassé du joug d'un tyran odieux,
» Fier d'immortaliser ton audace guerrière,
» Te saluera du nom de sauveur de la terre. »
Ainsi parle l'agent du dieu des trahisons:
Hélas! l'amant d'Alzonde écoute ses leçons:
Nobal avec fureur se couvre de ses armes:
La vengeance à ses yeux s'orne de tous ses charmes.
Déjà le fier Nobal, corrompu par Aldin,
De héros qu'il étoit se change en assassin:
Les conseils d'un pervers deviennent ses seuls guides!
O politique horrible! ô maximes perfides (6)!
C'est vous qui, d'un Romain égarant les esprits,
L'engageâtes de même à massacrer ses fils *!
Et vous guidiez Brutus ** quand sa main sanguinaire
Immola son ami, son monarque et son père.

Alzonde cependant, au pouvoir des Français,
Ne songeant qu'à Nobal, maudissoit ses attraits.
Le vaillant Isambard, trop sensible à ses charmes,
Sous sa tente en secret, sans égard pour ses larmes,
La retenoit captive, et par des soins cruels,
Cachoit sa prisonnière aux regards des mortels.

* Junius-Brutus, qui chassa les Tarquins de Rome.

** Marcus-Brutus, descendant de ce même Junius.

Alzonde au désespoir, le cœur rempli d'alarmes,
Se repaît de ses maux, s'abreuve de ses larmes;
Le portrait de Nobal, secret consolateur,
Seul de son triste sort adoucissoit l'horreur;
Et d'Isambard Alzonde évitant la poursuite,
Vivoit par l'espoir seul de prendre un jour la fuite.

De ses voiles la nuit avoit couvert les cieux:
Phœbé de temps en temps lançoit de pâles feux;
Dans des plaines d'azur courant sous des nuages,
Son disque de cristal argentoit les rivages;
Et la reine des nuits, immobile en fuyant,
Imprimoit dans les cieux un demi-jour brillant.
Rivale du soleil, de l'aurore ennemie!
Des amants en secret mystérieuse amie!
Ton éclat virginal, purifiant les airs,
N'éveillant que l'amour, reposoit l'univers.

Dans le camp des Français tout dormoit en silence;
Alzonde, hors de sa tente, inquiète, s'élance;
Elle jette autour d'elle un regard de terreur...
Partout règne le calme, image du bonheur.
Couverte d'un long voile, Alzonde, moins troublée,
Erre autour des soldats comme une ombre isolée:
Elle marche sans bruit; seule elle espère fuir;
Mais ses vêtements blancs servent à la trahir.

« — Dieu puissant ! dit Alzonde à voix basse et tremblante,
» Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! » Déjà, loin de sa tente,
Elle tombe à genoux, en prononçant ces mots :
Ses accents étouffés se perdent en sanglots ;
Quand soudain se levant : — « Dieu juste ! reprend-elle,
» Tu viens de m'inspirer, tu ranimes mon zèle ;
» D'une armure en ces lieux je puis me revêtir.
» Heureuse idée !.. O ciel ! daigne me secourir !
» Doux astre de la nuit, cache-toi sous la nue !
» Je bénis ton silence, et redoute ta vue. »
Non loin d'un vieux cyprès agité par le vent,
Sort, présage sinistre, un long gémissement.
Telles, au léger tact des ombres fantastiques,
Soupiroient d'Ossian les harpes prophétiques *.

L'amante de Nobal, surmontant son effroi,
Se relève, à sa droite est la tente du roi.
L'accès en est facile... Alzonde entre, regarde,
Charle dort... Il est là sans défense, sans garde ;
Et sa fidèle armure est seule auprès de lui.
N'osant jeter les yeux sur le prince endormi,
L'imprudente aussitôt s'empare de ses armes :
De son casque pesant elle couvre ses charmes ;

* On sait que, lorsque le vent faisoit résonner les harpes des Bardes, ce son produit, selon eux, par le tact léger des ombres errantes, prédisoit la mort de quelque fils d'Ossian.

Mais son cou délicat se courbe... O désespoir!
Soulever la cuirasse est hors de son pouvoir:
Elle prend le manteau, le bouclier, la lance:
L'Amour la voit armée, et sourit en silence;
Tel il rioit jadis, quand, par un soin nouveau,
Alcide travesti manioit le fuseau.

Des jours de Charlemagne Alzonde est la maîtresse:
Sa première entreprise accroît sa hardiesse:
Une vengeance aisée, appât trop séducteur,
Avec tous ses attraits vient émouvoir son cœur:
Le facile pouvoir de servir sa patrie,
La gloire d'immoler l'audace et le génie,
L'honneur de se venger par un trait éclatant,
Offrent à ses regards leur prestige brillant.
Pour endurcir son âme, Alzonde se rappelle
De sa captivité la souffrance cruelle;
Se peint de son amant les regrets douloureux,
Et s'approche du lit où dort le roi des preux.
D'une lampe non loin vacilloit la lumière:
L'amante de Nobal d'une main téméraire
Lève un poignard sur Charle... O surprise! à ses yeux
Un dôme de clartés, une voûte de feux,
Tout à coup du monarque illumine la tente:
Une jeune inconnue, égide éblouissante,
Plus belle que la vierge aux premières amours,
Que l'adolescent rêve en ses premiers beaux jours,

Au sein du météore apparoît radieuse.
  Charlemagne s'éveille... O clarté merveilleuse!
Quelle puissante main détourne le poignard?..
Quel assassin perfide échappe à son regard?..
Charle a les yeux fixés sur la jeune immortelle;
Il lui doit son salut : son cœur bat... Dieux! entre elle
Et le héros français, une gaze d'or pur,
Que colore la pourpre et nuance l'azur,
Jette un voile léger, dresse un mur fantastique.
Charle veut s'élancer, briser ce rets magique...
Mais un charme invincible, un pouvoir inconnu,
Maîtrisant ses efforts, captif l'ont retenu.
  « — Illustre roi des preux! dit l'ange tutélaire,
» Tu m'as caché ton rang, ton pouvoir sur la terre :
» N'importe!.. Ton amante, évitant ton regard,
» Sera toujours pour toi PARTOUT ET NULLE PART. »
  Elle dit; les clartés qui jaillissent sur elle
S'éteignent... et montant vers la voûte immortelle,
Une odeur d'ambroisie, un nuage d'encens,
Embaument l'air : soudain, des accords ravissants,
Des sons mélodieux, du ciel semblent descendre :
Le héros des Français écoute... Il croit entendre,
Au milieu des concerts et des enchantements,
Sur un char radieux, parmi des flots d'encens,
De l'antre des forêts la prêtresse inspirée,
S'élever lentement vers la voûte azurée.

Malgré ses vains efforts, à l'instant le sommeil
S'est emparé de lui; mais, Charle! à ton réveil,
Oh! quel trouble t'attend!.. Vision angélique!
N'aurois-tu donc offert qu'un tableau fantastique?..
Est-ce un songe trompeur?.. Ah! ton cœur agité
Demain croira plutôt à la réalité.

En cette même nuit, brûlant d'impatience,
Nobal a traversé, guidé par la vengeance,
Le camp de Vitikind. Du prince des Lombards
La tente magnifique a frappé ses regards:
Il s'approche... Une voix, la douce voix d'Irzèle,
Chante l'amour heureux, chante l'amour fidèle.
Hélas! Nobal, en proie aux plus affreux tourments,
De la jeune Odalisque écoute les accents.

« Rives de l'Hellespont! champs de la Romanie!
» Fêtes du Baïram! doux climats de Sestos!
» Bords de la Propontide, où je reçus la vie!
» Honneur! gloire à jamais! vous charmâtes les maux
» Du plus vertueux des héros.
» Jeune et bel Adalgise! ah! partout ta présence,
» Orgueil de la nature, a paré l'univers:
» Miroir de la vertu, ton âme est la vaillance;
» Ton soufle est le parfum des airs:
» Ta noble taille a l'élégance

» De ces lotos en fleurs, que le zéphyr balance
» Sur la fontaine des déserts.

» Plus timide que la gazelle,
» Je tressaille quand je te vois:
» Adalgise! il n'est pour Irzèle
» Qu'un seul bien, un seul dieu... c'est toi.
» J'en jure par Alla! quand le soir, sur la plaine,
» Je puis respirer ton haleine,
» Douce comme les fleurs des coteaux de l'Hedjah,
» Lors, près de toi, plus heureuse est Irzèle,
» Que les houris de la voûte immortelle
» Sous les rameaux d'or du sidrah *.

» Tristes bazards! sombres mosquées!
» Loin de vous j'ai fui pour toujours:
» Colombes des harems, aux tourments réservées!
» Que je vous plains!.. jamais d'amours!
» Pour moi, près d'Adalgise, errante et sans patrie,
» Tout est plaisir, tout est bonheur.
» Toi que j'adore, et pour la vie!
» Ah! l'amour, au fond de mon cœur,
» Pourroit-il ressembler à la tresse fleurie,
» Que, sur la pelouse d'Alzour,

* Le sidrah est un arbre merveilleux que Mahomet a placé dans son paradis, et sous lequel il fait reposer ses belles houris.

» Au milieu des danses légères,
» Le derviche, en riant, fait passer tour à tour
» Sur le front des jeunes bergères! »

Un cri sourd interrompt la vierge d'Islambal *...
« — Fille de l'Orient! s'est écrié Nobal,
» Ton Adalgise est là! Nul ennemi barbare
» N'a troublé vos amours... Là rien ne vous sépare;
» Et moi!!!.. » — S'abandonnant aux plus fougueux transports,
De son cœur ulcéré bannissant tout remords,
L'infortuné Nobal, que la vengeance appelle,
S'éloigne furieux de la tente d'Irzèle.

Dans l'ombre de la nuit, bientôt, rapidement,
Du monarque français il traverse le camp,
Et parvient sans obstacle à la tente royale.
Le flambeau de la nuit brilloit par intervalle;
Et cachant sous la nue une sombre lueur,
Redoutoit d'éclairer un spectacle d'horreur.
De la tente de Charle, en ce moment d'alarmes,
Furtivement s'échappe un guerrier couvert d'armes:
Son pas est chancelant, son air mystérieux.
Echappé d'un nuage, un rayon lumineux
Vient tomber sur son casque... O funeste aventure!

* *Islambal*, c'est-à-dire *la plénitude* du salut, est un des noms que les Turcs donnent à Constantinople.

Nobal du roi de France a reconnu l'armure:
Où porte-t il ses pas?.. Le furieux Nobal
Dans l'ombre suit de loin son prétendu rival.
Le prince sort du camp : eh quoi! seul, sans défense,
Charle, éloigné des siens, se livre à sa vengeance!
Bonheur inespéré!.. Le Lombard jette un cri,
Un long cri d'allégresse; on s'enfuit devant lui.
De tant de lâcheté le fier Nobal s'étonne;
A toute sa fureur son âme s'abandonne:
Il croit poursuivre Charle, et l'épée à la main
Bientôt il va le joindre et lui percer le sein.
Mais seroit-ce bien Charle?.. En sa course tremblante,
Ciel! il laisse tomber une écharpe brillante!
Alzonde, c'est la tienne!.. O Nobal! jour affreux!
Plus de doute, c'est lui, c'est ton rival heureux!
Du Lombard éperdu qui peindroit la furie!
L'enfer est dans son cœur, sa rage est frénésie:
« — Lâche! crioit Nobal en son égarement,
» C'est donc là ce grand roi! ce fameux conquérant!
» Arrête! vil fuyard! monstre de barbarie!
» Une honteuse mort est digne de ta vie!
» Vainqueur jadis si fier, tombe à mes pieds vaincu. »
Il dit, mais son rival ne l'a point entendu;
Les vents ont emporté ses cris et sa menace:
Chaque instant de Nobal a redoublé l'audace:
Il joint son adversaire... il lui perce le cœur...

Mais un cri lamentable étonne le vainqueur...
Cette voix gémissante est celle d'une femme;
Et le son a vibré jusqu'au fond de son âme.
Ses cheveux sur son front se hérissent d'effroi:
Il lève, en frémissant, la visière du roi;
Jette sur lui les yeux... Mais, ô terreur profonde!
O désespoir!.. Nobal est l'assassin d'Alzonde.

Sa fuite est expliquée... Epouvanté d'horreur,
Sur la terre Nobal se roule avec fureur:
Alzonde, avec effort, lui tend sa main glacée,
Prononce un foible adieu, d'une voix oppressée;
Déjà ses yeux charmants se ferment à demi:
Avec amour encor ils se portent sur lui;
Mais le son de sa voix s'est éteint au passage,
Comme un rayon du soir qui meurt sous le feuillage.
Nobal tombe à genoux : — « Alzonde ! ouvre les yeux !
» Entends mes cris plaintifs! vois mon supplice affreux!
» Tu volois vers Nobal, et Nobal t'assassine!
» Grand Dieu! je reconnois ta vengeance divine:
» Par le crime conduit, par la rage aveuglé,
» Alzonde, en te frappant je me suis immolé.
» L'autel nous attendoit... O souffrance infernale!
» Des flots de sang! voilà la couche nuptiale!
» Mort! viens à mon secours! Nobal a trop vécu :
» Ce fer aura frappé le crime et la vertu. »

Il dit, et dans son sein il plonge son épée.
Alzonde encor le voit, et d'horreur est frappée.
Nobal tombe en ses bras, déchiré de remords,
Et leurs âmes ensemble abandonnent leurs corps.
   Trop coupable Nobal! et toi, sensible Alzonde (7)!
Ah! tant que l'œil de Dieu veillera sur le monde,
Tant qu'après les hivers le printemps renaîtra,
Tant qu'au milieu des prés la plante fleurira,
Tant qu'au sommet des monts grondera le tonnerre,
Tant qu'un sensible cœur souffrira sur la terre,
Amants infortunés! sur vous, sur vos malheurs,
L'indulgente pitié viendra verser des pleurs.

   Du ciel l'astre des nuits venoit de disparoître,
Lorsque Irmensul, vêtu des habits d'un grand-prêtre,
Vole trouver Aldin, et lui parle en ces mots:
« — Ennemi de la France! Aldin, vaillant héros!
» Pour sauver ton pays l'instant est favorable:
» Je prépare à ton maître un succès mémorable:
» Les ennemis, plongés dans un profond sommeil,
» Peuvent trouver par toi le trépas pour réveil.
» Nobal, en ce moment, selon ta juste attente,
» Doit avoir frappé Charle endormi sous sa tente:
» Aldin, c'est à ton tour de servir ton pays.
» Avant que d'attaquer les soldats ennemis,
» Cours embraser leur camp, brûle-les sous leurs tentes;

» Va leur porter l'enfer dans tes mains flamboyantes!
» Au faîte des honneurs ainsi tu parviendras;
» Viens, la gloire t'attend : cher Aldin, suis mes pas. »
A l'instant, tous deux seuls descendent sur la plaine:
Un nuage de feux les guide, les entraîne;
Et des enfers Aldin a reconnu l'agent.
Le nuage bientôt s'arrête... Aldin descend,
Deux torches à la main : Irmensul à sa vue,
En noir serpent ailé disparoît sous la nue.

Sur ces rives s'élève un vent impétueux:
Aldin marche à grands pas autour du camp des preux:
Aux quatre extrémités bientôt le feu s'allume;
Armes, tentes, drapeaux, tout brûle et se consume:
Partout la flamme augmente, et sur les pavillons
Glisse, serpente, monte et rampe à gros bouillons.
Tout s'écroule, englouti sous une voûte ardente:
L'air retentit au loin des cris de l'épouvante:
Le tumulte s'accroît avec l'embrasement:
Bientôt le camp n'est plus qu'un sépulcre fumant:
Et parmi les charbons, la cendre et la fumée,
Le feu paroît sanglant, et la mort enflammée.

Etranger aux complots d'Aldin et de Nobal,
Vitikind voit du camp l'embrasement fatal:
« — Amis, dit le héros, sur les preux de Lutèce

» Voyez pleuvoir du ciel la flamme vengeresse!
» Douterez-vous encor du secours de nos dieux?
» Ah! courons dans la plaine, à la lueur des feux,
» Forts de notre courage et de l'appui céleste,
» D'une insolente armée anéantir le reste:
» Que Charle soit par nous cerné de toutes parts!
» Que nos rangs soient pour lui d'invincibles remparts!
» Nos dieux nous ont frayé le chemin de la gloire;
» Amis! en votre nom je jure la victoire. »
Il dit, et sur la plaine il guide ses soldats.
A la clarté des feux, dont s'éclairent leurs pas,
Ils volent... Nuit cruelle!.. O toi! Dieu de la France!
A tes guerriers chéris prête ton assistance!
Irmensul, Vitikind, cent peuples furieux,
L'enfer, les éléments, tout s'est armé contre eux.

FIN DU CHANT HUITIÈME.

NOTES DU CHANT VIII.

(1) » Ces présents merveilleux qui, déclarés sans prix,

Parmi les riches présents envoyés à Charlemagne par *Haroun-Alraschid*, on eût remarqué des sabres et des épées, dont la poignée étoit enrichie des pierres les plus précieuses, et dont la lame, fabriquée à Bagdad, coupoit le fer le plus dur, sans les merveilles qui vinrent absorber tous les regards. — Une masse énorme, s'avançant par degrés jusqu'auprès de Charlemagne, offrit tout à coup, aux spectateurs effrayés, le premier éléphant qu'eussent encore vu les Français. Les historiens du temps nous ont conservé jusqu'à son nom : *Aboulaba*. Sur la plaine voisine on vit se déployer une tente tissue du lin le plus délié : cette tente merveilleuse renfermoit autant d'appartements que le plus vaste palais ; et sa hauteur étoit telle qu'un trait, lancé par l'archer le plus vigoureux, n'en pouvoit atteindre le sommet. Mais un don plus surprenant encore, est la Clepsydre. La foule émerveillée se presse autour de l'horloge que vient d'envoyer le calife : douze petites portes autour du cadran représentoient les douze heures : chaque porte s'ouvroit à l'heure qu'elle devoit indiquer, et de petites boules, s'en échappant aussitôt, tomboient l'une après l'autre sur un tambour d'airain : l'œil jugeoit l'heure par le nombre des portes ouvertes, et l'oreille par les coups que frappoient les boules. A la douzième heure, douze petits cavaliers, sortant tous à la fois, refermoient toutes les portes, en faisant le tour du cadran. (Voy. Mezeray, Daniel, Velly, Cordemoy, Eginard, *Annal. Metens Monach. S. Gal. de Reb. Carol. Mag.*)

(2) » .... Voici, héros puissant,
» Les clefs du Saint-Sépulcre, et le sultan, mon maître,
» Par cet écrit te nomme et te fait reconnoître
» Roi de Jérusalem.

Haroun Alraschid, le héros de l'Asie, avoit conçu une si haute

idée de Charlemagne que, pour obtenir son amitié, il lui sacrifia la souveraineté de Jérusalem, et lui envoya les clefs du tombeau de Jésus-Christ. (Voy. Eginh., *Vit. Carol. Mag.*)

(3) » D'Alraschid sur son cœur presse l'illustre ami.

Giafar Barmécide épousa la sœur d'Aroun Alraschid, dont il fut l'ami le plus cher. Il éleva sa famille au plus haut degré de gloire ; mais sa disgrâce est une des plus terribles que puisse offrir l'histoire des cours. (Voyez, sur la fin tragique des Barmécides, *Elm.*, *hist.* Sarracen, d'Herbelot, *Bibl. Orient.*)

(4) » Charle, du sol natal que l'hydre disparoisse.

On sait que les guerres de Charle contre les Saxons ne furent terminées que par la transplantation de ce peuple en Suisse et en Flandres : le héros français donna leur pays aux Abodrites, qui lui avoient toujours été soumis.

(5) » Soudain l'iconoclaste.

Chazare, fils de Copronyme, et petit-fils de l'empereur Léon, fut un zélé persécuteur des adorateurs d'images. Après avoir versé des flots de sang, il mourut assassiné par son épouse Irène, qu'il avoit élevée au trône. Bien différente de toutes les autres sectes, qui sont nées dans la poussière scholastique, celle des iconoclastes naquit sur le trône le jour même où l'empereur Léon monta sur celui de Bysance. Issu de la condition la plus abjecte, il avoit, dit-on, appris son élévation future de la bouche d'un Israélite, qui, pour prix de sa prédiction, avoit exigé de lui la destruction du culte des images, en horreur aux *Hébreux;* et Léon, plus fidèle à la foi d'un serment qu'à la foi de ses pères, proscrivit ce culte jusque dans Rome et l'Italie. Mais Rome et l'Italie indignées conservèrent avec respect les images de Dieu, de Jésus-Christ, de la Vierge et des Saints, et détruisirent à l'envi celles de l'empereur Léon. Ce monarque, qui renversoit les images du Créateur, fut indigné qu'on ne respectât pas les siennes. Pour châtier l'Italie il envoya contre elle une armée navale; mais elle trouva

son tombeau dans la mer Adriatique, et Léon fut obligé de borner ses persécutions à l'Orient. A sa mort, Copronyme, son fils, monta sur le trône, et nouveau Néron, épouvanta l'Orient de ses crimes. Chazare lui succéda, et Bysance vit régner trois monstres de suite. Cependant la dispute, relative au culte des images, fut agitée dans le midi avec chaleur : la nouvelle secte fut attaquée et soutenue par de grands talents. Irène, après s'être rangée du côté des iconoclastes, se déclara contre eux. Le concile de Nicée consacra le culte des images, et livra aux flammes les écrits des adversaires de cette doctrine. (Voy. MAIMBOURG, *Hist. des Iconoclast.* — *Les livres* CAROLINS, PLEFFEL, HÉGÉWISCH, EGINHARD.)

(6) O politique horrible ! ô maximes perfides !

Je ne sais pourquoi on a toujours élevé les jeunes gens (surtout autrefois) à admirer avec enthousiasme, comme actions sublimes, les atrocités des grands hommes romains. Quel singulier système que de donner à la jeunesse, comme exemples et modeles de vertu, des pères faisant tuer leurs enfants, des fils immolant leurs pères, des frères assassinant leurs sœurs, des sages s'égorgeant eux-mêmes, et des sujets poignardant leurs princes, le tout pour conserver la prétendue liberté des Romains, qui, se croyant maîtres de leurs chefs, n'en étoient pour la plupart que les serviles instruments! Je doute que la génération actuelle, témoin des sanglantes horreurs des Brutus français, qui, à l'imitation des Romains, proclamoient la liberté, soit imbue de l'enthousiasme de la génération passée.

(7) Trop coupable Nobal, et toi, sensible Alzonde,
Ah ! tant que l'œil de Dieu veillera sur le monde,
Tant qu'après les hivers le printemps renaîtra,

Dans ces vers, l'auteur a tâché d'imiter ce beau mouvement de Virgile, à la fin de l'épisode de Nisus et d'Euriale :

« *Fortunati ambo, si quid mea carmina possunt,*
» *Nulla dies unquam memori vos eximet ævo :*
Dum domus Æneæ Capitoli immobile saxum
» *Accolet, imperiumque pater Romanus habebit.* »

Traduit ainsi par M. Delille :

« Couple heureux ! si mes vers vivent dans la mémoire,
» Tant qu'à son roc divin enchaînant la victoire,
» L'immortel Capitole asservira les rois ;
» Tant que le sang d'Enée y prescrira des lois,
» A ce touchant récit on trouvera des charmes,
» Et le monde attendri vous donnera des larmes. »

FIN DES NOTES DU CHANT HUITIÈME.

CHANT IX.

PAR les vents secondés, des feux étincelants,
Sur les bords du Véser, rouloient en flots ardents,
Quand sur le roi des preux fond l'armée ennemie.
Tel affamé s'élance un tigre d'Hyrcanie
Sur un nombreux troupeau : son œil lance l'éclair;
La laine entre ses dents se confond à la chair;
Et les cris du bercail, dont frémit le rivage,
Sont un nouvel appât qui l'attire au carnage;
Tel le roi des Saxons vole au milieu des rangs;
Frappe, immole les chefs sur leurs soldats mourants,
Et semble, en ravageant une rive funeste,
L'arbitre des combats, et la foudre céleste.
Le désordre est au comble... A la lueur des feux,
Du nocturne combat les chocs tumultueux,
Jusqu'à l'aube du jour, chaos épouvantable,
N'offrent pour résultats qu'un massacre effroyable.
Enfin le jour paroît : infortuné Montfort!
Tu cours à Vitikind, tu cours chercher la mort.
Nanterre expire... Hélas! d'après un faux augure,
Un riche et noble hymen l'attendoit à Massure *.

* Ancienne ville en Provence.

L'adroit Targut le suit, jamais son trait lancé
Ne manqua dans les airs le milan balancé:
Vain talent! Vitikind l'étend mort sur la terre.
Blanir vole à l'instant au secours de son frère;
Mais un dard, traversant la gorge de Blanir,
Ouvre une double issue à son dernier soupir.
Odoard, Angelin, ensemble sur la plaine,
Non loin de Vitikind combattoient; une chaîne,
Selon l'antique loi des Sicambres unis (1),
L'un à l'autre attachoit les paladins amis.
Au moment de combattre, à son compagnon d'armes:
« — Ami! dit Odoard, liés au champ d'alarmes,
» Ensemble nous vaincrons : la gloire et le danger,
» Tout nous sera commun : si ce bord étranger
» A l'un de nous un jour ouvre une sépulture,
» Je mourrai de ta mort, ou toi de ma blessure. »
Le prince des Saxons, déjà partout vainqueur,
Fond sur les deux amis : Odoard, ô douleur!
Atteint d'un coup mortel, mais combattant encore,
Chancelle... Tout entier à l'ami qu'il adore,
Angelin, d'Odoard voyant couler le sang,
D'une main le soutient, de l'autre le défend.
Mais ses forces bientôt s'épuisent... il succombe...
Ainsi que par le cœur réunis par la tombe,
Les deux nobles amis meurent en s'embrassant.
Charle alors vers ces lieux s'avance triomphant:

Les plus brillants succès ont marqué son passage:
Partout il frappe, immole, anéantit, ravage;
Et contre ce héros, que nul n'ose approcher,
La meilleure défense est de n'en point chercher:
La fuite est le salut. Vieillard glacé par l'âge,
Réamour à la force oppose le courage:
Mais, tel qu'un mur miné que renversent les vents,
Il tombe, et contre Charle a lutté peu d'instants.
A peine a succombé ce vieillard vénérable,
Que sur Charle s'élance un guerrier redoutable:
C'est sa fille Almanzine : ardente à le venger,
Les yeux baignés de pleurs, affrontant le danger,
Elle attaque le roi, l'insulte, le menace;
Mais il la reconnoît, sourit de son audace,
Et ménageant son sexe, oubliant son courroux,
Il ne fait que parer, sans lui porter de coups.
La guerrière se croit par Charle dédaignée:
Sa fureur est au comble... Ennemie acharnée,
Vingt fois au fer du prince elle expose son sein;
Tous ses efforts son nuls, et son courroux est vain.
Désespérée alors de combattre sans gloire,
Elle fuit, et son bras cherche ailleurs la victoire.
Ses frères cependant, accourus à sa voix,
Fondent sur Charlemagne, et succombent tous trois:
Ils nagent dans leur sang près du corps de leur père.
Almanzine revient... les voit morts sur la terre:

« — Ah! barbare! dit-elle, en s'adressant au roi,
» De ma famille entière il ne reste que moi:
» Tous ont été frappés par ta main sanguinaire:
» Daigne me joindre encor à mon malheureux père!
» Frappe! voilà mon sein!.. Ah! pour moi désormais
» Tes dernières fureurs deviendront des bienfaits. »
Elle dit : Charle, ému de sa douleur mortelle,
S'éloigne sans répondre. — « Ah! traître! reprend-elle,
» Me laissant exister, pour me laisser souffrir,
» Tu m'épargnes en vain... regarde-moi mourir. »
A ce triste discours, qu'avec peine elle achève,
La guerrière en fureur se perce de son glaive:
Ses yeux demi-fermés perdent leur vif éclat:
De ses beaux traits la mort efface l'incarnat:
Elle frémit, chancelle, et, tombant sur la terre,
Près de ses frères morts, appelle encor son père.
Pendant l'orage ainsi la rose du printemps,
Enlevée à sa tige, errante au gré des vents,
Du lieu de sa naissance à jamais exilée,
Aux pieds du voyageur vient tomber effeuillée.

Non loin de la guerrière, ivre de ses exploits,
L'intrépide Brennus combattoit Iderlois :
Sort funeste! tous deux frappés d'un coup de lance,
Sur le terrain sanglant roulent sans connoissance:
Tels, quand Rome eut chassé le superbe Tarquin,

Tarquin fils et Brutus, aux yeux du camp romain,
L'un sur l'autre fondant, en leur fureur extrême,
Se percent à la fois, et périssent de même.

La vierge de Bysance, Irzèle, dans les rangs
Suit Adalgise : au ciel levant ses yeux charmants,
Elle lance au hasard une flèche, et s'écrie:
« — Tout-puissant Mahomet! Irzèle te dédie
» Cette grande bataille. » O destin rigoureux!
Le dard frappe Guerin *, le plus vaillant des preux:
Percé de part en part, sous son coursier il tombe,
La victoire le pleure, et s'assied sur sa tombe.

Cependant Charlemagne, animant ses guerriers,
Sur son front magnanime entasse les lauriers:
Du premier des Césars le glaive prophétique,
Présent mystérieux d'une vierge angélique,
Etincelle en ses mains, triomphe sans effort;
Charlemagne est la foudre, et *joyeuse* est la mort.
Trois chefs l'ont attaqué, trois chefs tombent sans vie:
En vain sur lui se jette une foule ennemie,
Terrible, il brave seul les plus fiers escadrons:
Tel un arbre, élevé sur le sommet des monts,
Voit en paix tous les vents agiter son feuillage;

* Guerrier de Monglave, chanté par nos romanciers.

Sur son tronc immobile il se rit de l'orage.

Sur les traces de Charle, un jeune chevalier,
Né d'un illustre sang, le vaillant Olivier,
Signaloit par son zèle un nom cher à la France.
Oh! du perfide amour déplorable influence!
Avant que Charlemagne eût, au milieu des rangs,
Immolé Réamour, et tué ses enfants,
Olivier avoit vu la guerrière Almanzine:
Soudainement épris de sa beauté divine,
Il la suivoit... Hélas! Charlemagne à ses yeux
Vient d'immoler les fils d'un vieillard malheureux:
Quel horrible tableau! La sensible guerrière,
Là, seule, au désespoir de survivre à son père,
En perçant ce beau sein qu'avoit créé l'Amour,
Vient de fermer les yeux à la clarté du jour.
Oubliant et sa gloire, et l'honneur militaire,
Olivier ne voit plus que la belle guerrière:
Il descend... la saisit dans ses bras amoureux,
Et chargé d'un fardeau si doux, si précieux,
Quittant ses étendards, son poste, et Charlemagne,
Il emporte Almanzine au sein de la campagne.

Depuis long temps l'aurore éclairoit l'horizon:
En des bosquets fleuris, sur un lit de gazon,
Le trop tendre Olivier dépose son amante.
Non loin, sur des cailloux, un doux ruisseau serpente,
Et du creux des rochers sortie, en murmurant,

L'onde à bouillons pressés tombe en nappes d'argent.
Dans son casque Olivier puise une eau salutaire,
La verse sur le front de la jeune guerrière:
Il a bandé sa plaie, il étanche son sang.
« — Vit elle?.. D'Almanzine un léger mouvement
Dans l'âme du guerrier ranime l'espérance:
Il guette impatient un signe d'existence...
O bonheur! Almanzine a paru tressaillir;
Son cœur commence à battre, et pousse un long soupir:
Sa tête lentement se soulève. » — « O mon père! »
Ces mots sont les premiers : sa timide paupière
Se referme, et sa voix, doux accent de l'amour,
Meurt comme le zéphir à la fin d'un beau jour.

Ivre de joie, au bord du ruisseau solitaire,
Olivier dans ses bras soutenoit la guerrière:
« — Almanzine! Almanzine! ô toi qu'avec transport,
» Inspiré par l'amour, j'ai ravie à la mort!
» Vois ton libérateur! Amant tendre et fidèle,
» Il est à tes genoux, il t'implore, il t'appelle...
» Sa vie est dans tes mains : Almanzine! en ce jour,
» Quand l'Amour t'a sauvée, ah! renais pour l'Amour. »

A ces tendres accents d'Olivier, la guerrière
Par un effort pénible entr'ouvre sa paupière:
Ses forces vont renaître. — « Inconnu généreux!
» Quel est ton nom? dit elle, hélas! et dans quels lieux,
» A la clarté du jour tes soins m'ont-ils rendue? »

Du paladin l'armure alors frappe sa vue:
Olivier, sous le fer, ressembloit à son roi:
Almanzine se lève, et pousse un cri d'effroi:
Elle croit Olivier l'assassin de son père.
« — Ote toi de mes yeux! monstre! dit la guerrière,
» Bourreau de ma famille! assassin odieux!
» Fuis! tu me fais horreur! » A ce discours affreux,
Olivier, à genoux, prosterné devant elle,
Désespéré, s'écrie : — « O guerrière cruelle!
» Qui? moi! bourreau des tiens! moi, féroce vainqueur,
» De ton père à tes yeux j'aurois percé le cœur!
» Non : j'ai sauvé tes jours, sur eux je veille encore;
» Jette un regard plus doux sur l'amant qui t'adore!
» Olivier, n'aspirant qu'à mériter ta foi,
» Ne veut plus exister, s'il n'existe pour toi. »
Il dit : et dans ses yeux se peint toute son âme.
Les grâces du guerrier, les transports de sa flamme,
Sa beauté, sa douleur, son langage touchant,
Prêtent à sa jeunesse un charme séduisant:
Le bocage fleuri, l'onde et son doux murmure,
Le chant des rossignols, les zéphirs, la verdure,
L'aurore, tout paroît vouloir en ce moment
Attendrir Almanzine en faveur d'un amant.
« — Je veux bien, a repris la sauvage guerrière,
» Ne point croire Olivier l'assassin de mon père:
» Mais tu naquis Français, et ce titre aujourd'hui,

» Malgré ton fol amour, te rend mon ennemi:
» Je jure à tout Français une haine éternelle. »
Elle dit, et retrouve une force nouvelle:
N'osant jeter les yeux sur son libérateur,
Retenant un soupir qui pèse sur son cœur:
« — Gardez-vous de me suivre! Olivier! reprend-elle,
» Ou craignez ma colère. » Amante trop cruelle,
Almanzine, à ces mots, s'éloigne d'Olivier.
Hélas! demeuré seul l'infortuné guerrier,
Maudissant un amour dont l'affreuse influence
Lui fit quitter son poste, et manquer à la France,
Pour consolations ne trouve dans son cœur
Que les regrets, l'amour, la honte et la douleur.

Cependant, attaqué par le fer et la flamme,
Charle à l'espoir de vaincre ouvroit encor son âme:
Sur la plaine sanglante, au milieu des débris,
De pavillons brûlés, de bataillons détruits,
Pendant la sombre horreur d'une nuit enflammée,
Le héros surpassoit jusqu'à sa renommée:
Sous des toits embrasés tel, non moins furieux (2),
Dion, dans Syracuse, à la lueur des feux,
Au milieu du massacre, à travers l'incendie,
Combattoit les tyrans, et sauvoit sa patrie.

Le carnage redouble, on se mêle; dans l'air

La mort vole au milieu d'une grêle de fer.
Mondragant, roi des Huns, effroyable colosse,
Barbare enorgueilli de sa valeur féroce,
Partout marche en vainqueur : son panache éclatant
Agite à flots pressés des crins couleur de sang:
Son regard fait frémir; sa voix seule terrasse:
D'un énorme dragon l'écaille est sa cuirasse:
Le glaive de ce monstre, en ses coups meurtriers,
Ouvre autant de tombeaux qu'il frappe de guerriers.
Il vole au sein des rangs, des dards, de la poussière,
Actif comme le feu, prompt comme le tonnerre,
Semblable à l'Océan, quand, d'un cours orageux,
Il roule en mugissant ses flots tumultueux.

Egbert *, qu'au trône anglais appelle sa naissance,
Proscrit par sa patrie, accueilli par la France,
Parmi les paladins s'illustroit en ce lieu:
Traversant sur la droite un long rideau de feu,
Il fond sur un des chefs de l'armée ennemie,
Colosse monstrueux, et dont la main impie
Brandissoit d'Irmensul l'étendard menaçant (3).
Alors dans la mêlée une vapeur de sang
Paroissoit, s'élevant de la terre tremblante,
Du combat infernal l'exhalaison brûlante.

* Voyez sur Egbert les notes 1 et 2 du Chant XIe.

Le géant frappe Egbert, et l'ose injurier:
L'insulaire en deux parts fend ce colosse altier;
La moitié du cadavre est tombé sur l'arène (4);
L'autre, sur le coursier qui s'enfuit sur la plaine,
Se tient encor... Du chef l'escadron tout entier
S'ouvre, et laisse passer ce reste de guerrier *.
Né pour de hauts destins, et fier de sa victoire,
D'avance respirant son avenir de gloire,
Egbert poursuit sa marche, offrant aux ennemis
L'étendard d'Irmensul, au champ d'honneur conquis.

Loin du funeste bord où s'illustrent les braves,
Sur un mont écarté, le chef des Scandinaves
Alors fait retentir le clairon des combats:
Harald, environné de ses vaillants soldats,
Leur crie : — « Enfants d'Odin! aux armes! Sur la plaine
» Des cris se font entendre... une flamme lointaine
» S'élève étincelante, et colore les cieux:
» Sans doute, ouvrant d'Asgard le palais lumineux,
» Thor, monté sur le char des filles de la guerre,
» A déployé d'Odin la sanglante bannière:
» Marchons. » A ce discours, vers le camp des Saxons
S'élancent de Harald les nombreux bataillons.
Le FIALAR ** sacré, palladium des braves (5),

* Ce fait est historique. (Voy. la note.)
** Voyez les notes à la fin du Chant.

S'avance, précédant les drapeaux scandinaves;
Et sur un pâl doré s'élève au milieu d'eux
Le sanglier *schrimner*, roi du festin des dieux * (6).
Le frère de Harald, *Asler*, *aux blanches armes* (7),
Pour la première fois voloit aux champs d'alarmes:
Héros adolescent, Asler ne porte encor
Que *le fer de l'attente*. Aux rives du Glamor,
Hazilré jour et nuit pleure sur son absence :
Hélas! près de quitter les lieux de son enfance,
La veille, Asler encor, près le torrent du Dahl,
Voulut voir Hazilré, mais il falloit d'Herkal
Passer le pont de glace : Asler, qu'amour protége,
Seul, couvert de frimas, sur une mer de neige,
Sans guide, sans secours, au milieu de la nuit,
Marche aux sombres lueurs du *soleil de minuit* **.
Par les soins d'Hazilré, le phare du mystère
Chaque nuit s'allumoit sur la tour solitaire:
Le jeune Asler au loin l'aperçoit... Sort fatal!
Croulé du haut d'un pic, un rocher à d'Herkal
Détruit le pont de glace... Ah! lorsqu'en Germanie
L'honneur l'appelle, hélas! en quittant sa patrie,
Faut-il, sans dire adieu, qu'Asler, désespéré,

* Voyez les notes à la fin du Chant.

** *Soleil de minuit*, ou aurore boréale. Ce météore apparoît assez fréquemment en Scandinavie. (Voyez, sur ce phénomène du soleil de minuit, SKJOLDBRAND, *Voyage pittoresque au Cap-Nord. Acerbi*, t. II, p. 137. — *Gaule poétique*, t. IV, p. 89.)

Peut-être pour toujours, s'éloigne d'Hazilré.

Asler, triste et rêveur, suit lentement son frère:
« — Eh quoi! lui dit Harald, la trompette guerrière
» Autour de toi résonne, et ton fer languissant,
» Sans force à tes côtés tombe négligemment!
» Asler, un fol amour t'occupe t-il encore?
» Insensé! vois ce fer! à peine à mon aurore,
» J'en méritai le don ; c'est le glaive sanglant (8)
» Qu'à notre aïeul Odin, Mithridate expirant,
» Par Mimer fit remettre. O talisman de gloire!
» Depuis que j'ai reçu ce fer de la victoire,
» L'attrait des voluptés, le charme des amours,
» D'aucun voile jamais n'ont obscurci mes jours.
» Asler, imite moi! songe qu'hier ton frère
» Du glaive des vaillants arma ta main guerrière:
» L'amour est une fleur, qu'un héros, en secret,
» Respire sans ivresse, et jette sans regret.
» Pourrions nous, fils du Nord! oublier qui nous sommes!
» Notre patrie, Asler! seule est celle des hommes (9). »

« — Non, Harald, lui répond Asler en rougissant,
» Non, jamais de l'amour le charme attendrissant
» N'avilira ton frère : un funeste présage
» Seul a causé mon trouble : à travers un nuage,
» Au-dessus de ma tête une faux à l'instant
» A paru s'abaisser... Harald! Héla m'attend:
» Plus de doute! sur moi plane une valkyrie:

» Ce soir peut-être Asler, sur la rive ennemie,
» Aura cessé de vivre... et ses restes glacés
» Au torrent du désert rouleront dispersés:
» Point d'urne pour ma cendre! et sur ma tombe errante
» Jamais ne couleront les larmes d'une amante.
» Mon frère! ah! que du moins le juge des héros,
» Le scalde, sur sa harpe illustrant tes travaux,
» Un jour puisse chanter, aux fêtes d'Helsingie *,
» Mes premiers faits brillants, les derniers de ma vie! »
Il dit; mais occupé du combat qui l'attend,
Harald l'écoute à peine, et vers le camp brûlant
Marche à pas redoublés. Une flamme éclatante
Illumine la plaine, et sa lueur ardente
Eclaire d'Héristal les rougeâtres créneaux.
Les morts livrés au fleuve ont obstrué ses eaux:
Et leurs flots lumineux, débordés sur la plage,
Convulsifs et sanglants, festonnent le rivage:
Tandis qu'au-dessus d'eux, le vaste champ des airs
Représente embrasé la voûte des enfers.
Au fort de la mêlée Asler se précipite:
Au livre des destins il croit sa perte écrite,
Et se jette au hasard au-devant du danger.

* Plusieurs *saga*, ou chants scaldes parlent de cette province et de ces fêtes. (Voy. *l'Ode de* REGNER LODBROG, dans le Recueil de M. BIORNER; dans WORMIUS, *Litterat. runica*, pag. 197; et dans M. MALLET, *Int. à l'Hist. du Danem.*, t. II.)

Charle le voit : déjà le sauvage étranger
Reçoit un coup mortel : sa beauté, sa vaillance,
Ont ému de pitié le héros de la France ;
Charle suspend ses coups : mais, confus, indigné,
« — Non, je ne reçois point l'affront d'être épargné, »
S'écrie avec fureur le jeune Scandinave :
Et plus fier que jamais, aussi constant que brave,
Percé de coups, il tombe... Un souris de dédain
Sur sa bouche erre encor, et l'héritier d'Odin
Entonne, en expirant, d'une voix affoiblie,
L'hymne * triste et plaintif des adieux à la vie.

Mais tandis que Harald, digne héros du Nord,
A la tête des siens, envoyé de la mort,
Par de nouveaux exploits accroît sa renommée,
L'intrépide Milèse, à gauche de l'armée,
Attaque Mondragant : — « Que fais-tu, malheureux! »
» Lui crie avec dédain le géant orgueilleux;
» A ma juste fureur quel sort fatal te livre!
» Pour oser m'attaquer, es tu donc las de vivre? »
Le Hun fond sur Milèse, et lui perce le cœur:
Milèse expire. Aux yeux du féroce vainqueur,
Le fils de Theuderic, Fabre, alors se présente:

* Un vrai successeur d'Odin devoit, en mourant, rire et chanter, sinon il mouroit lâchement. On sait combien ces chants de mort étoient renommés.

« — Viens! lui dit Mondragant d'une voix insultante;
» Ce guerrier qui n'est plus, aux bords de l'Achéron,
» Pour passer aux enfers attend un compagnon:
» Va consoler son ombre au fond du noir abîme!
» J'ai daigné te choisir pour cet emploi sublime. »
Il dit; et dans son sang Fabre tombe égorgé.
Le sensible Amalwin, le généreux Marjai,
L'un frappé dans les flancs, l'autre atteint au visage,
Sont descendus tous deux sur le sombre rivage:
Nulle arme ne résiste au fer de Mondragant:
Plus il est attaqué, plus il est menaçant:
Et son bras valeureux, protégé par la gloire,
Semble déjà fixer la flottante victoire.
La sanglante lueur des feux qui couvrent l'air,
Réfléchit sur le Hun les couleurs de l'enfer:
Sous son glaive a péri l'élite de la France :
Trop heureux qui, mourant d'un premier coup de lance,
D'une lente agonie échappoit à l'horreur!
Sur Charle et sur les Francs un dieu dévastateur
Semble tonner... Où fuir? où sauver l'oriflamme!
Là le fer des vainqueurs, ici l'onde et la flamme,
Entre ces trois trépas la gloire combattoit:
Hélas! sur la valeur le nombre l'emportoit.
Charle résiste encor; mais l'armée est cernée,
Le désordre est partout, la fuite est enchaînée,
Plus d'espoir!.. O prodige! ô secours merveilleux!

Du côté d'Héristal s'élève vers les cieux,
En des flots de poussière, une clameur lointaine:
Ce tourbillon vainqueur a traversé la plaine:
Dieu! c'est Bozon!!! Sa vue au loin jette l'effroi;
D'Héristal, s'élançant au secours de son roi,
Bozon semble couvert d'une nue enflammée...
Les Saxons à sa suite ont cru voir une armée:
Leur chef s'est cru cerné par un corps ennemi:
La terreur les égare... En désordre ils ont fui.
Dans leurs rangs confondus Bozon s'ouvre un passage;
Guidant ses preux, le ciel inspire son courage,
C'est l'ancre du salut, c'est le phare sauveur:
Ah! déjà des combats on prévoit le vainqueur.
D'une moisson de fer les plaines se hérissent;
Sous des coups redoublés les boucliers gémissent;
Mille dards à la fois, se croisant dans les airs,
Tracent, voûte fuyante, un long sillon d'éclairs.
L'heureux Bozon triomphe, et Charle, sur la plaine,
Voit revenir à lui la victoire incertaine.
Moins grand s'offrit aux Grecs le vainqueur d'Ilion;
Achille étoit Hector, si Troie eût eu Bozon.

Au centre du carnage, enfant de la victoire,
Charle en simple soldat veut acheter sa gloire;
Et partout devant lui, les Germains dispersés,
Au camp de Vitikind reculent repoussés.

A Charle triomphant chaque preux se rallie :
En cent lieux à la fois Charle se multiplie:
Ce n'est plus un mortel, un prince, un chevalier;
C'est l'ange du trépas sous les traits d'un guerrier.
Mais tel que l'Océan, qui reçoit cent rivières,
Sans que son sein gonflé monte en vagues plus fières,
Charle, simple et modeste au milieu des succès,
N'enfle point dans son cœur l'orgueil de ses hauts faits.

Heidelberg, roi slavon, dont la force indomptable
Soulève des rochers la masse inébranlable,
En vain veut arrêter la fuite des soldats;
Le torrent, malgré lui, l'entraîne sur leurs pas:
Mais, frappant l'ennemi qui vole à sa poursuite,
Du moins par mille exploits il honore sa fuite:
Tel un tigre, à pas lents s'éloignant du chasseur,
Se retirant sans fuir fait trembler son vainqueur.
Ralliant les Saxons, honteux de leur défaite,
Vitikind vers son camp dirige sa retraite:
Il y rentre en bon ordre, et voit avec transport
Ses plus fameux guerriers échappés à la mort;
Tandis que les Français, malheureux avec gloire,
Ont acheté bien cher leur fatale victoire.

FIN DU CHANT NEUVIÈME.

NOTES DU CHANT IX.

(1) .... Une chaîne,
Selon l'antique loi des Sicambres unis,
L'un à l'autre attachoit les paladins amis.

Cette antique coutume du Sicambre s'est conservée long-temps parmi les compagnons d'armes. (Voy. LACURNE SAINTE-PALAYE, *Mém. sur la Chevalerie.*) Les jeunes guerriers amis échangeoient leurs armes, mêloient leur sang dans une coupe, et le jour du combat, s'attachant l'un à l'autre par une chaîne, marchoient ensemble pour partager le triomphe ou la mort. (Voy. SAINTE-PALAYE. — D. MARTIN, *Histoire des Gaulois.* — CHATEAUBRIAND, *Poeme des Martyrs.* — *La Chronique* d'ALBERIC DES TROIS-FONTAINES. — *Hist. de Miles et Amys, Bibl. des Romans.*)

(2) Sous des toits embrasés tel, non moins furieux,
Dion dans Syracuse, à la lueur des feux.

Dion, ayant chassé du trône Denys le tyran, fut forcé, pour récompense, de s'exiler lui-même de Syracuse; mais quelque temps après, les Syracusains, se voyant au moment de retomber au pouvoir du tyran, envoyèrent un ambassadeur à Dion pour implorer son secours. Toujours grand et magnanime, Dion accourut au secours de sa patrie; mais les ennemis, apprenant son retour, mirent le feu aux quatre coins de la ville, la pillèrent, et massacrèrent dans les rues ses malheureux habitants, voulant enterrer la tyrannie sous les ruines de Syracuse. Dion, à travers l'incendie, pénétra dans la ville au milieu des cris de joie du peu d'habitants échappés à la mort; et là, parmi les flammes et les ruines, sur des murs écroulés et sanglants, Dion victorieux extermina les viles cohortes du tyran.

(3) Brandissoit d'Irmensul l'étendard menaçant.

Cet étendard représentoit Irmensul armé de toutes pièces, te-

nant en main des balances : sur son bouclier se voyoit un lion, et sur sa poitrine un ours. (Voy. EGINHARD.)

(4) La moitié du cadavre est tombé sur l'arène.

Ce fait, qui paroît si invraisemblable, est pourtant arrivé lors des croisades, s'il faut en croire les auteurs du temps. C'est Godefroi de Bouillon, dont le glaive fendit en deux le colosse d'un musulman : et c'est Antioche assiégée qui vit rentrer dans ses murs la moitié d'un guerrier se tenant encore sur un coursier fuyant épouvanté. (Voy. TUDÉBOD, l. III. — WILL., TYR., t. VII, c. VI. — ROBERT, *Monach.*, l. IV.)

(5) Le *fialar* sacré, palladium des braves.

Dans le palais d'Asgard, le fialar, ou coq rouge, perché sur un palmier d'or, fait entendre son chant matinal : c'est le signal des jeux guerriers. Aussitôt les fils d'Odin se lèvent, s'arment, sortent de leurs pavillons, et traversent les cent quarante-quatre portes resplendissantes du vahalla, se rendent dans la lice, où ils s'attaquent, se font de larges blessures, se tuent, et ressuscitent ensuite au son de la lyre harmonieuse de Braga. De là vient la coutume des guerriers scandinaves, de se faire précéder au combat par ce fialar *sacré*, image du coq rouge, qui, tous les matins, appelle au combat les habitants d'Asgard. (Voy. l'*Edda*.)

(6) Le sanglier Scrimner, roi du festin des dieux.

Lorsque les sons de la harpe de Braga ont ressuscité les dieux d'Asgard, ils se rendent à la salle du banquet : là, leur sont servies par les valkiries, les chairs brûlantes du sanglier scrimner, sur les disques des boucliers; mais, à mesure qu'ils dévorent ce sanglier, qu'ils nomment le roi des festins, il renaît sous le couteau qui le divise. Ce festin est le plaisir des fils d'Odin, à la suite des combats; et de là vient encore la coutume des guerriers scandinaves, de faire porter à la suite de leurs bataillons le sanglier scrimner, image qui leur rappelle qu'après les combats les réjouissances du banquet les attendent. (Voy. l'*Edda*.)

(7) Le frère de Harald, Asler, aux blanches armes,
Pour la première fois voloit aux champs d'alarmes,
Héros adolescent, Asler ne porte encor
Que le fer de l'attente.

Le jeune Scandinave, marchant au combat pour la première fois, ne portoit que des armes blanches : son bouclier blanc se nommoit *le fer de l attente*. Quand il s'étoit distingué, il obtenoit l'insigne honneur d'y faire graver les marques de sa bravoure. Il en étoit de même des Goths et des Cimbres (Voy. Pomponius Méla, *De situ orbis*, l. II. — Procop., *Hist. goth.*, l. II.) La plus douce occupation d'un Scandinave étoit de peindre son bouclier, et d'y graver ses exploits. (Voy. North, *Antiq.* v. I, p. 242.)

(8) .... C'est le glaive sanglant
Qu'a notre aïeul Odin Mithridate expirant
Par Mimer fit remettre.

L'univers asservi se taisoit devant Rome : Mithridate seul luttoit encore Prêt à succomber, il jette les yeux jusque vers les poles glacés, pour y susciter des ennemis aux Romains. Mimer, conseiller et ami d'Odin, voyageant à l'exemple des Scythes Zamolxis et Anacharsis, arrive à Byzance : il entretient Mithridate de son roi Odin, et de la belle reine Frigga, son épouse : Mithridate charge Mimer d'aller engager les Scandinaves à venir le rejoindre sur les rives du Bosphore.

Mimer retourne à *Asgard*, capitale du royaume des Ases : le belliqueux Odin voit s'ouvrir à ses yeux une immense carrière de gloire, de conquêtes et d'aventures : il assemble ses armées, il part; mais, à l'embouchure du Tanaïs, il apprend que Mithridate, vaincu et trahi, s'étoit donné la mort.

Mimer avoit devancé Odin, pour annoncer à Mithridate l'arrivée de ses auxiliaires : il revient portant une épée sanglante, que, dit-il, Mithridate expirant lui a confiée, pour remettre à Odin, qui devra, avec ce fer, accomplir la volonté des dieux, punir les Romains, et leur arracher l'univers. Ce Mimer devint amoureux de Frigga; il voyagea pour la fuir, et lui cacha son amour. Déjà âgé, revenu près d'Odin, il supplia son ami de le sauver de l'ignominie d'une mort obscure, en ordonnant à la pretresse de ses autels de lui percer le cœur. Odin hésite entre la douleur de perdre

un ami, et le désir d'accréditer ses préceptes par le trépas volontaire d'un personnage révéré : l'ambition l'emporte, et Frigga frappe celui qui l'adore. Odin fit embaumer et enchâsser dans l'or la tête de Mimer, la porta comme un talisman, et prétendit qu'il en recevoit des oracles. (Voy. MARCHANGY, *Gaule poét.*, t. IV.)

(9) « Notre patrie, Asler, seule est celle des hommes.

Les Scandinaves, venant du Nord, disoient avec orgueil : *Nous venons de la patrie des hommes.* Le nom le plus ancien donné à la Scandinavie, est celui de *Mannaheim*, c'est-à-dire *patrie des hommes*. (Voy. EGVIND SKALDASPILLER, *apud snor.* — HEIMSKRINGLA, t. I, c. IX, p. 10.)

FIN DES NOTES DU CHANT NEUVIÈME.

CHANT X.

Pour un cœur embrasé par l'amour de la gloire,
Qu'elle est douce la nuit qui suit une victoire!
Qui dort sur ses lauriers goûte un divin repos :
L'heureux champ du triomphe est le lit d'un héros.

Les premiers feux du jour rayonnoient sur le monde,
Les coursiers du soleil sortoient du sein de l'onde,
Et chassant devant eux les astres du matin,
Déjà nuançoient d'or l'azur d'un ciel serein :
Sur les bords du Véser, en des champs trop célèbres,
Charle ordonnoit des morts les obsèques funèbres.
« Vois! disoit Angilbert à Guise en soupirant,
» Sur notre globe ainsi, plus ou moins promptement,
» Les générations s'écoulent comme l'onde!
» A peine en son passage entrevoyant le monde,
» Tel que ces tendres fleurs qu'un souffle anéantit,
» L'homme brille un matin, et le soir se flétrit.
» A la gloire, aux combats, s'il consacre son être,
» Eclair étincelant il luit pour disparoître:
» L'âge, s'il vit en paix, l'atteint des mêmes coups:
» Le présent qui s'enfuit est déjà loin de nous.

» Chaque pas nous conduit vers le dernier asile;
» Le temps entraîne tout, et seul reste immobile.
» L'enfant, l'enfant lui-même, en ce monde lancé,
» Naissant parmi des morts, sur leur tombe est bercé.
» Tout s'éteint ici-bas, princes, peuple, royaume;
» Chaque grain de poussière est le débris d'un homme;
» Et l'univers entier, que nous croyons régir,
» N'est qu'un vaste tombeau prêt à nous engloutir.
» O comble de tourments! l'homme, que tout enivre,
» Au moment de sa mort commence à savoir vivre;
» Et de son existence ayant hâté le cours,
» L'été de sa raison est l'hiver de ses jours.
» Guise! heureux qui toujours des vertus s'est fait suivre!
» Laisser un nom fameux, c'est mourir pour mieux vivre.
» Imitons l'œil du jour, qui, disparu des cieux,
» Jette encor après lui tout l'orgueil de ses feux. »

Odoard, Angelin, étendus sur la terre,
Sanglants et mutilés traînoient dans la poussière:
Charle les aperçoit; non loin du camp français
Il fait porter leurs corps au fond d'un bois épais:
De ces infortunés les vaillants frères d'armes
Escortent la dépouille, et l'œil baigné de larmes,
Couvrent leur bouclier du crêpe ténébreux:
Ils marchent... puis soudain, selon la loi des preux,
En l'honneur des guerriers dont la mort fut célèbre,

Tous en chœur de Roland chantent l'hymne funèbre (1).

« Il est tombé le vainqueur d'Agramand !
» Mais Dieu lui seul a pu vaincre Roland :
» Il est tombé l'orgueil de la patrie!
» Mais nul mortel ne lui trancha la vie.

» Lorsque Roland fondoit sur l'ennemi,
» Chacun fuyoit en s'écriant, — C'est lui!
» Lorsqu'on citoit un preux, amant fidèle,
» — Oh! c'est bien lui! se disoit chaque belle.
» — C'est encor lui! toujours lui! s'écrioit
» L'infortuné sauvé par un bienfait.

» Déjà Roland, du fond de l'Ibérie,
» Revient vainqueur au sein de sa patrie :
» Entre deux monts dont le front touche aux cieux,
» Il passe... Hélas! leur sommet sourcilleux
» De Sarrasins tout à coup se hérisse...
» Route funeste! au bord du précipice,
» Rocs et sapins qu'arrachent les brigands,
» Sur le guerrier s'écroulent foudroyants.
» L'abîme attend l'avalanche tonnante;
» L'onde égarée écume mugissante;
» Sous le torrent, des gouffres ténébreux
» Ouvrent leurs flancs, d'où jaillissent des feux

» Que suit la mort : un Dieu tonne invisible :
» Il sembleroit en ce désordre horrible,
» Que l'univers doit périr écroulé,
» Pour qu'il soit dit : — Roland fut ébranlé.

» Ses compagnons ont roulé dans l'abîme :
» Roland lui seul, Roland, l'effroi du crime !
» Quand rocs et monts croulent sur ses héros,
» Debout encor plane sur le chaos :
» Seul, menaçant une horde parjure,
» Le paladin lutte avec la nature.
» L'éboulement des arbres renversés,
» Les pics tombants, les rochers fracassés,
» Sont les degrés, montée inaccessible,
» Que le héros escalade invincible.

» Déjà Roland touche au sommet gravi :
» Epouvantés, les Sarrasins ont fui :
» O jour fatal! les ruines mouvantes
» Qui l'élevoient, s'éboulent mugissantes.
» La force en vain roidit ses bras nerveux;
» Le désespoir hérisse ses cheveux...
» Si près de vaincre!.. effroyable supplice!
» Roland retombe au fond du précipice.

» Oh! qui peindroit les fureurs de Roland!

» En insensé tirant son glaive ardent,
» Il fend les rocs*, et le sol qu'il divise
» A retenti sous les arbres qu'il brise.
» La cataracte, au milieu du torrent,
» Tombe à grand bruit... L'impétueux Roland
» S'y jette, il veut s'opposer à sa course,
» Et repousser les ondes vers leur source.
» Sur sa poitrine un cor est suspendu...
» Il le saisit, il en tire, éperdu,
» Des sons roulants, semblables au tonnerre :
» L'air en frémit, au loin tremble la terre.
» De ces déserts les monstres rugissants
» Rentrent troublés dans leurs antres sanglants;
» Et le pasteur du vallon solitaire
» Croit avoir ouï la trompette dernière.

» Au loin l'armée entend le son fatal :
» A Roncevaux**, vers le gouffre infernal,
» Charle s'élance... O terreur inquiète!
» A chaque instant s'entend moins la trompette...

* On montre encore dans les Pyrénées un rocher immense, fendu en deux, que le peuple appelle *le rocher de Roland*. Ce paladin l'entrouvrit ainsi, dit-on, d'un coup d'épée.

** Charle fit bâtir l'hôpital de Roncevaux au lieu même où périt Roland, la fleur de ses chevaliers.

» Hélas! alors qu'il arrive au torrent,
» Le dernier son expire avec Roland.
» Il est tombé l'orgueil de la patrie!
» Mais nul mortel ne lui trancha la vie :
» Il est tombé le vainqueur d'Agramand!
» Mais Dieu lui seul a pu vaincre Roland. »

En l'honneur d'Odoard et d'Angelin, s'élève
Un simple monument; leur armure et leur glaive
Y brillent suspendus, et le roi des héros
Sur le marbre glacé lui-même inscrit ces mots :
« Ici de l'amitié reposent les victimes :
» La mort interrompit leurs actions sublimes.
» O vous! que l'Eternel récompense aujourd'hui!
» Vos noms surnageront sur la mer de l'oubli. »

Comme aux bords de la mer de rocs s'offre une chaîne,
Tels les Français en ligne au loin couvrent la plaine.
Charle vient d'ordonner qu'on répare le camp :
Mais pendant l'incendie... affreux événement!
Les Saxons ont pillé les trésors de la France :
Armes, vivres, caissons, tout est en leur puissance :
Que va devenir Charle?.. En d'arides climats,
Sans moyens, sans ressource, et loin de ses Etats,
Que peut-il faire?.. O ciel! verra-t-il son armée
En désordre s'enfuir, errante, diffamée,

De cadavres semant les sables des déserts,
Et d'un désastre horrible effrayant l'univers!

Seul au fond de sa tente, accablé de souffrance,
« Hélas! s'est écrié le héros de la France :
» Enulphe! ainsi jadis tu sus à ton ami
» Prédire les malheurs qui l'attendoient ici. »
Il dit : à l'instant même, au milieu de la tente
S'avance le vieillard, dont la voix consolante
Si souvent adoucit les peines de son roi.
« — Quel ange bienfaisant t'a député vers moi?
» Dit le prince, déjà ton aspect me ranime :
» Tu remplis ta promesse, Enulphe, ami sublime!
» Seul je te vois toujours, appui mystérieux!
» Près quand j'ai des chagrins, loin quand je suis heureux.»
« — Ambitieux guerrier! dit le vieillard sensible,
» Voyez, loin de la France en quel abîme horrible
» A su vous entraîner la soif de conquérir!
» Si Dieu n'avoit ici daigné vous secourir,
» En ces vastes déserts, l'élite du royaume
» Succomboit immolée au fol orgueil d'un homme.
» Tout périssoit... L'honneur d'un peuple de héros
» Sans tache restoit seul debout sur les tombeaux.
» Ne rien voir d'impossible à l'audace guerrière,
» Ne parler que de paix en ravageant la terre,
» Voilà le conquérant!.. S'érigeant un autel,

» Il doute de son être, il se croit immortel ;
» Et pense qu'à genoux les peuples, ses victimes,
» Doivent bénir sa rage, et lui vanter ses crimes.
» Mais où m'emporte, prince! un trop juste courroux!
» Le ciel heureusement s'est déclaré pour vous :
» En faveur du saint culte il protége mon maître :
» Un ange cette nuit a daigné m'apparoître ;
» Qui descendant vers moi du séjour immortel,
» M'adressa ce discours dicté par l'Eternel :
« — Enulphe, au camp des preux hâte-toi de te rendre :
» Aux bienfaits du Seigneur ton prince doit s'attendre :
» De la perte des biens qu'a pillés l'ennemi,
» Qu'il ne s'afflige plus! le ciel est son appui :
» Le ciel veut terminer la douleur qui l'accable.
» Du côté du couchant, sous un roc formidable,
» Respecté des Saxons, à leurs dieux consacré,
» S'ouvre un long souterrain du vulgaire ignoré :
» Là, les farouches dieux de la Scandinavie,
» Insultant l'Eternel, tiennent leur cour impie (2),
» Si follement célèbre aux rives de Lochlin :
» Cette immense caverne est le temple d'Odin.
« En ce noir vahalla, de nocturnes orgies (3),
» Délices de Vingolf, fêtent les valkyries :
» Thor, Vidar, Lock, Friggis, le serpent de Midgard*,

* Voyez, sur le *serpent de Midgard*, la note 2 du chant XVe.

» Sont les dieux encensés de ce nouvel Asgard :
» Que Charle y vole, armé contre leurs vains prodiges,
» Qu'il brise leurs autels entourés de prestiges !
» Et les trésors sans nombre amassés en ces lieux,
» Que les prêtres d'Odin cachent à tous les yeux,
» Appartiendront au prince. » — « Il dit, et sous la nue
» L'archange radieux, me dérobant sa vue,
» S'évanouit, semblable aux vapeurs du printemps,
» Que dissipe l'aurore, ou que chassent les vents :
» Sire ! ainsi dans vos maux, ah ! toujours puissé-je être
» L'organe du Seigneur, et l'appui de mon maître. »
Enulphe se retire en achevant ces mots.
Rassemblant ses guerriers, à l'instant le héros
Choisit quinze d'entre eux, et sûr d'être invincible,
Porte ses pas hardis vers le rocher terrible.

L'astre du jour baissoit ; Charle et ses compagnons
Arrivent au rocher : quelques lugubres sons
Bientôt viennent frapper leur oreille attentive.
Les gémissements sourds d'une douleur plaintive
Semblent sortir des flancs de ce roc isolé :
Charle approche surpris... Le bruit a redoublé :
Trois fois il fait le tour de la roche déserte,
Mais en vain ; nulle porte à ses yeux n'est offerte,
Nul moyen de percer ce mystère étonnant.
Déjà règne en son cœur le découragement,

Quand, sur la pierre, en langue aux Français inconnue,
Quelques signes tracés viennent frapper sa vue :
Il approche, examine... et sa main s'appuyant
Sur un ressort caché, le roc s'ouvre à l'instant :
Un souterrain obscur devant lui se présente.

En ce gouffre profond, demeure menaçante,
Des degrés ténébreux conduisent en tournant.
Charle, ardent à braver un péril éminent,
S'empresse de descendre... Une voix sépulcrale,
Sortant des noirs caveaux de la grotte infernale,
Crie au roi : — « Téméraire! un horrible trépas
» Attend l'être insensé qui porte ici ses pas :
» Fuis ou tremble. » A ces mots, le héros de la France,
Suivi des siens, déjà sous une voûte immense,
Est au pied des degrés : une pâle lueur
Des ténèbres au loin vient percer l'épaisseur.
Charle, que rien n'étonne, et que le ciel seconde,
Vers la clarté s'avance... Une vaste rotonde,
Que des lampes d'argent éclairent à demi,
Présente à ses regards l'assemblage ennemi
Des simulacres vains de tous ces dieux atroces
Sur lesquels Odin règne. Entre ses mains féroces
Brille comme l'éclair un glaive flamboyant;
Et le frêne idrasil, que ronge un long serpent (4),
De ses rameaux le couvre. Autour du dieu celtique,
Se rangent les premiers, Balder le pacifique,

Thor l'exterminateur (5), Thyr, le chef des vaillants (6),
Surthur*, prince des feux, Niord, maître des vents (7),
Et l'immortel Braga, le dieu de l'éloquence (8),
Le chantre des héros : là, fier de sa naissance,
Par neuf vierges conçu, s'offre Heimdall aux dents d'or (9):
Portier du fort d'Asgard, sur le pont tricolor,
Il entend croître l'herbe, et voit dans les ténèbres.
Plus loin paroît Vidar; enfin, monstres célèbres (10),
Là tous les fils de Bore ont chacun leur autel.

Charle observoit ces lieux, lorsqu'un chant solennel,
Des instruments, des voix, chœurs sacrés des druïdes,
Retentissent non loin sous ces voûtes perfides...
C'est l'hymne scandinave : à ces accords nouveaux (11),
Charle écoute attentif : le chœur chante ces mots :

« — Silence, fils de l'homme! et vous, errantes sphères!
» Paix!.. des dieux immortels je chante les mystères.

» Dans le chaos dormoient les mondes mugissants,
» Quand naquirent soudain les nains et les géants :
» Alors rugit la guerre... Au bord du vaste abîme
» Déjà les fils de Bore ont traîné leur victime (12);
» C'est Imer : de son crâne ils ont formé les cieux,

* *Surtur*. (Voy. la note 8 du chant VII.)

» La mer de ses sueurs, l'herbe de ses cheveux,
» Les rochers de ses dents, de son cerveau les nues,
» Tous les monts de ses os, et de ses chairs velues
» La terre, ses forêts, et le fort de Midgard.

» Le chaos a mugi... Les divins rois d'Asgard
» Ont condensé les airs, ont épuré la flamme,
» Et de deux bois flottants ont fait l'homme et la femme :
» C'est Asque, c'est Emla. Mais quel déluge affreux!
» Bergelmer seul échappe aux courants furieux...
» Le monde est repeuplé : sur la terre paisible
» Odin gouverne en paix, quand l'ennemi terrible
» Des princes de l'Alfheim, le fils de Lauféya,
» Lock, épouse Angerboth, et voit naître Héla (13),
» Qui, reine des douleurs, pour amant a le crime,
» Pour compagne la rage, et pour palais l'abîme.

» Mais, tonnant furieux contre leurs ennemis,
» Les dieux ont enchaîné Lock et deux de ses fils:
» Le dernier, monstre atroce! a dévoré son frère:
» Lock, aux vautours livré, sur un roc solitaire,
» A vu de son fils mort les intestins brûlants
» Lui servir de liens, et l'entourer sanglants*.
» Sur sa tête élevé, le serpent du rivage

* (Voyez l'*Edda*. Mith. de MALLET, 31e fable.)

» Lui verse goutte à goutte un venimeux breuvage :
» Lock se débat; la terre, à ses frémissements,
» Répond avec horreur par de longs tremblements*.

» Héla triomphe... Il luit l'affreux jour des ravages!
» La terre, ce vaisseau qui flotte sur les âges**,
» S'ébranle... la mer s'enfle... en fureur, sous les eaux,
» Le grand serpent se roule, et soulève les flots.
» Sur un char enflammé, de l'Orient s'élance,
» Rymer, le loup Fenris, Lock et sa troupe immense.
» Des géantes en pleurs Héla poursuit les pas.
» L'homme cherche, éperdu, les sentiers du trépas.
» Odin*** combat Fenris; Frey, le roi des génies :
» Sur le champ du carnage errent les valkyries.
» Ciel! l'époux de Frigga succombe... Son vengeur,
» Vidar, fond sur le monstre, et lui perce le cœur.
» Des étoiles s'éteint la brillante lumière;
» Le soleil se noircit; la mer couvre la terre;
» Et la trompe sonnant, l'univers enflammé,
» Dans l'espace à jamais s'engloutit consumé.

» Alors des flots s'élève une nouvelle terre :

* Ainsi les Scandinaves expliquoient les tremblements de terre.

** Les Scandinaves donnoient ce nom à la terre.

*** (Voyez la description de la fin du monde dans l'*Edda*. Mith. de Mallet, 32e fable du *Crépuscule des Dieux*.)

» L'onde a fui, le feu cesse, un palais de lumière
» Domine un nouveau monde, éclaire un nouveau ciel :
» C'est le *gimle* promis par l'Arbitre éternel (14).
» C'est là que d'Alfader adorant la puissance,
» Les vertus à jamais trouvent leur récompense.
» Oh! sachez mériter, peuples enfants d'Odin!
» Cette gloire éternelle, et ce bonheur sans fin. »

Là les chants ont cessé : le héros de la France
Vers les autels d'Odin, impétueux, s'élance,
Les renverse à ses pieds, et les brise... Soudain
Un long serpent ailé, garde du souterrain,
Fond sur Charle surpris : tel, du sein d'Amphitryte,
Aux yeux épouvantés des coursiers d'Hippolyte,
S'éleva furieux ce monstre inattendu,
Qui, pour servir le crime, immola la vertu.
Prompt à se mettre en garde, étranger aux alarmes,
Le chef des paladins se couvre de ses armes :
Il évite le monstre, et l'atteint dans le flanc :
Mais inutile effort! du dragon menaçant
Nul fer n'entameroit l'écaille impénétrable :
Joyeuse frappe en vain le monstre invulnérable :
Aux champs de la Phocide, aux bords du Céphisus,
Tel le dragon de Mars s'élança sur Cadmus,
En cercles replié triplant sa force extrême,
Déchaîné par les dieux, et presque dieu lui-même.

De toutes parts frappé par des glaives nombreux,
Le dragon écumant se débat furieux :
Les flammes que vomit sa gueule étincelante
Couvrent les combattants : sur sa croupe sanglante
Terrible il se redresse, et, plus prompt que l'éclair,
Fond, et croit saisir Charle en ses griffes de fer;
Quand Charle, prévoyant son attaque effrayante,
Se détourne, l'esquive, et dans sa gueule ardente
Plonge son glaive entier : le monstre menaçant,
Chancelle, tombe, roule, et meurt en mugissant.
Nouveau fils d'Agénor, le héros de la France,
Au fond de la caverne à pas pressés s'avance :
Une porte d'airain se présente à ses yeux :
Elle arrête ses pas... Des sons mélodieux,
Mariés à des voix de vierges, de prêtresses,
Maintenant de Vingolf célèbrent les déesses.

« Déesse des moissons! Friggis, reçois nos vœux (15)!
» Qu'auprès de toi Fylla*, vierge aux flottants cheveux,
» Fasse valoir nos chants! que Gna**, ta messagère,
» Sur son coursier volant s'abaissant vers la terre,
» Des prêtresses d'Odin te remonte l'encens!
» Et que Vara*** préside à nos serments!

* La vierge Fylla, confidente amie et dame d'atours de Friggis. Elle est un peu déesse aussi. (Voy. l'*Edda*.)

** Gna, Iris scandinave.

*** Vara, déesse des serments.

» Oder aimoit Fréya*... La gloire au loin l'appelle ;
» Il fuit une épouse fidèle :
» Hélas! la mère de Nossa,
» Cherchant l'époux qui l'adora,
» Chaque matin, sur le mont solitaire,
» De larmes d'or** arrose la bruyère :
» Revient-il?.. Non : parmi les dieux puissants
» Il est aussi des inconstants.

» Salut, divine Egra***! seconde providence!
» Ton art divin, ta céleste puissance,
» Sauvent le malade expirant.
» Fils d'Odin! lorsque Egra te rend
» Amis, enfants, épouse et père,
» Ah! pour ton cœur reconnoissant,
» N'est-elle pas une autre mère!

» Portière de Vingolf, aimable Sinaïs!
» Accueille aussi nos chants! Quand les fils de Friggis (16),
» Pour charmer leurs loisirs au palais des déesses,
» Combattants acharnés se déchirent en pièces,
» C'est toi qui de ces sanglants jeux,
» Viens calmer la fureur guerrière,

* Voyez, sur Fréya, Oder et Nossa, la note 9 du IIe chant.
** De là vient qu'on appelle Fréya *la fée aux larmes d'or.*
*** Egra, déesse de Vingolf, est l'Esculape scandinave.

» Et conduis au banquet des dieux
» Les athlètes victorieux*.
» Au ciel ainsi que sur la terre
» Par l'Amour le brave est dompté ;
» Partout, aux pieds de la beauté,
» Tombent les lauriers de la guerre.

» Déesse de la chasteté !
» Gloire à ton immortalité !
» O Géfione ! en vain un dieu perfide
» Osa certifier qu'un jeune et beau druïde
» Te fit présent d'un voile... et qu'épiant ses pas,
» Il le surprit un jour endormi dans tes bras** ;
» Maudit fut Lock : chaste déesse !
» Nul ne douta de ta sagesse :
» Mais depuis ce jour cependant
» Odin sourit en te parlant.
» Homme ! ose encor te plaindre, au vallon des misères,
» Des impostures de tes frères !
» La calomnie au front audacieux
» Se glisse aussi parmi les dieux.

» Et vous, célestes Valkiries !
» Qui des héros réglez le sort !

* Voyez les *Edda* et la note du chant.
** Voyez les Edda.

» O nymphes des combats! sur les champs de la mort,
» Sauvez les cœurs sans tache, et frappez les impies! »

Des vierges à ces mots Charle interrompt les chants :
Ses guerriers de la porte ébranlent les battants;
Elle est prête à céder... O spectacle! ô féeries!
Dix prêtresses en pleurs, des souterrains sorties,
Tombent aux pieds du roi : leurs grâces, leurs attraits,
Portent l'émotion dans le cœur des Français.
Sur leur sein demi-nu coule un torrent de larmes :
Leur vêtement léger voile à peine leurs charmes ;
Ah! d'un pareil tableau qui ne seroit ravi!
Sur ces vierges d'Odin l'œil s'arrête ébloui :
Les posséder, sans doute est le bonheur suprême :
Leur regard langoureux est la volupté même;
Leur teint l'albâtre pur; et sur leur front charmant,
Leurs longs cheveux bouclés flottent au gré du vent.
« — Paladins! arrêtez! s'écrie une d'entre elles :
» Vous voyez de Friggis les prêtresses fidèles :
» Déesse des moissons, l'immortelle Friggis
» Nous prescrit de veiller sur ses autels chéris :
» C'est nous qui l'escortons, quand, sur son char paisible*,
» Converte d'un long voile, aux regards invisible,
» Elle parcourt la terre, et fait de tout côté

* Voyez Tacite parlant de *Herta*, qui est la même que *Friggis* (*De Mor. Germ.*)

» Succéder l'abondance à la stérilité.
 » Hélas! si les vertus habitent dans votre âme,
» Ne portez point ici ni le fer ni la flamme !
» Nous sommes sans défense... Ah ! pourriez-vous, cruels !
» Insulter à nos pleurs, et briser nos autels!
» Eh! qu'y gagneriez-vous!.. Modèle des déesses,
» Seigneurs! jamais Friggis n'enrichit ses prêtresses :
» De la mère de Thor qui nieroit la bonté,
» Les bienfaits, la noblesse, et la simplicité?
» Moins bonne est *Siona*, *Fréya* moins attrayante,
» *Géfione* moins chaste, et *Vora* moins prudente :
» Laissez-vous attendrir, abjurez vos projets !
» Vous êtes vertueux... N'êtes-vous pas Français? »
 La jeune enchanteresse, à ces discours perfides,
Sur Charle et ses guerriers lève ses yeux humides :
Sa grâce, sa beauté, son organe enchanteur,
Tout en elle supplie, et plaide en sa faveur.
Des compagnons du roi la fureur adoucie,
Déjà ne tonne plus contre ce temple impie;
La voix d'une sirène embrase tous leurs sens;
Tant de charmes divers, tant d'objets ravissants,
Offerts à leurs regards ont subjugué leur âme :
Hélas! ils vont céder aux larmes d'une femme,
Et follement promettre à ces jeunes beautés
De respecter leur temple et leurs solennités.
Lorsque Charle, dont rien n'a troublé le courage,

S'avance au milieu d'eux, et leur tient ce langage :
« — Guerriers ! que faites-vous ? Traîtres envers le ciel,
» Quoi ! vous épargneriez ce temple criminel !
» Repoussez loin de vous ces prêtresses hardies ;
» Leurs charmes, leurs discours ne sont que perfidies.
» Ici, nous a-t-on dit, les dangers sont affreux ;
» Triomphez des plus grands, ils sont devant vos yeux :
» Les esprits infernaux de cet obscur empire
» N'ont pu nous effrayer, ils veulent nous séduire :
» Mais leurs enchantements pourroient-ils nous troubler !
» Le ciel guide nos pas, l'enfer seul doit trembler. »
  Il dit ; et le fer nu repousse les prêtresses ;
Il les voit fuir : déjà du temple des déesses
Il a brisé la porte... O prodige effrayant !..
Un tourbillon de feux en jaillit à l'instant.
« — Amis ! un vain prestige ici nous environne,
» Dit Charle ; suivez-moi, c'est le ciel qui l'ordonne :
» Enchantements, cessez ! » Dans la flamme, à ces mots,
A peine s'est jeté l'intrépide héros,
Qu'autour de lui soudain s'éteint le feu magique.
Alors s'offre à sa vue un temple magnifique :
Un millier de flambeaux l'éclaire, et vers les dieux
Des cassolettes d'or l'encens s'élève aux cieux.
  C'est là l'*Upsal* divin, la demeure sacrée (17),
Dont l'enfer défendoit la redoutable entrée :
Charlemagne a vaincu tous les enchantements :

Ces lampes, ces tableaux, ces marbres éclatants,
Ces ornements pompeux, ce luxe qu'il contemple,
Ces chefs-d'œuvre de l'art appartiennent au temple.
O destin!.. voilà donc de cent peuples fameux,
Tour à tour triomphants, tour à tour malheureux,
L'héritage immortel! L'Egypte, l'Assyrie,
Et Carthage, et la Grèce, et Tyr, et l'Italie,
En furent tour à tour les possesseurs heureux;
Et les voilà pourtant, ces trésors précieux,
Loin des champs embaumés de leur douce patrie,
Enfouis dans le Nord, au fond d'un gouffre impie (18)!
D'où viennent ces trépieds, ces vases, ces tapis?
Des palais de Diane, ou des grottes d'Isis?
Paroient-ils l'antre obscur de quelque oracle antique?
Ou du Fils de David le temple magnifique?
Virent-ils la vestale autour du feu sacré?
Ou sur l'autel d'Ammon Alexandre adoré?
Brilloient-ils en Elide aux fêtes olympiques?
D'Amathonte ornoient-ils les odorants portiques?
Suivirent-ils César sous des arcs triomphaux?
Des princes de Memphis couvroient-ils les tombeaux?
Enfin, cédés au juste, ou livrés à l'impie,
Ont-ils payé la gloire, ou soldé l'infamie?

Sur le vaste contour du palais merveilleux
Charle jette en silence un regard curieux:

Sous un dais, sur l'autel, sculpture précieuse,
S'élève de Friggis la statue orgueilleuse :
Un long voile la couvre, et dérobe ses traits.
Vers cet autel sacré s'avancent les Français.
Dieu sauveur des chrétiens ! tu remplis tes promesses!
Charle en dix urnes d'or voit d'immenses richesses :
Sa troupe s'en empare, et sort du souterrain.
Hélas!.. tous à leur tête ont vu leur souverain;
Et, devant eux, ce n'est qu'une ombre qui les guide:
Charle est demeuré seul : un prestige perfide
Autour de lui de même a figuré ses preux.
Quand le bandeau fatal est tombé de ses yeux,
La porte est refermée, et le prince intrépide
Seul est abandonné dans un temple homicide.

Ministres infernaux, bientôt de toutes parts,
De vils prêtres armés s'offrent à ses regards:
On l'entoure, ô fureur! La cohorte ennemie
A tous moments s'accroît, des souterrains vomie :
Tel des dents d'un serpent sur la poudre semés,
Jason voyoit sortir des bataillons armés.

L'ennemi fond sur Charle, et Charle est sans défense:
Plus de salut! la mort est sa seule espérance.
Charle en guerrier du moins attend le coup fatal,
Quand soudain, sur l'autel de ce temple infernal,
Il croit voir de Friggis s'ébranler la statue :
Les longs voiles épais qui déroboient sa vue,

Se lèvent à moitié.... dans la main de Friggis,
O mystère! un papier offre ces mots écrits:
« — A mes yeux ce guerrier n'est point un sacrilége :
» Sortez, prêtres sacrés! Alfader le protège! »
De tous côtés fuyant, les prêtres de Friggis
Laissent tomber leur fer, d'épouvante saisis.
Resté seul encor, Charle observe la statue...
Il lui doit l'existence, et son âme est émue:
Le voile qui la couvre, agité doucement,
Aux regards du héros se lève entièrement...
Ciel! seroit-ce son œil, ou son cœur qui l'égare?
La statue est vivante, et Friggis est Ulnare.

Hors de lui transporté, Charle vole à l'autel:
Ses yeux reconnoissants, élevés vers le ciel,
Lui demandent Ulnare, Ulnare seule. — « Arrête!
» Dit-elle au roi; la foudre est encor sur ta tête.
» Ah! mon aspect n'est point un prestige ennemi!
» Connoissant tes projets Ulnare t'a suivi :
» De ce temple l'accès est ouvert aux druïdes:
» J'ai trompé de Friggis les prêtres homicides:
» Fuis, et rappelle-toi, qu'évitant ton regard,
» Je suis pour ton salut PARTOUT ET NULLE PART. »
Elle dit, et soudain disparoît à sa vue.
La Friggis véritable, immobile statue,

Reparoît à sa place en marbre inanimé.

A la porte du temple où Charle est renfermé
S'élève un bruit confus... hors du rocher magique
Ses preux avoient vu fuir leur guide fantastique;
Et le héros français à l'autel de Friggis
Revoit autour de lui ses guerriers réunis.
Leur monarque est sauvé, leur crainte est disparue :
Contre un temple infernal leur fureur s'est accrue :
Ses idoles en poudre, et ses autels détruits,
Sur les marbres brisés tombent anéantis.
L'Upsal est dévasté, rien n'échappe à leur rage;
Ce qu'épargne le fer, la flamme le ravage :
Ils ne laissent, quittant ces caveaux ennemis,
Que des murs dépouillés et de fumants débris.

Les paladins, chargés de richesses brillantes,
Reposent hors du roc leurs forces défaillantes :
Mais ce jour préparoit au prince triomphant
Des surprises sans nombre... Un orage effrayant
S'élève vers le sud : bientôt la foudre gronde...
Un fougueux aquilon, dévastateur du monde,
Bouleverse les airs, épouvante les cieux :
L'horizon s'est couvert d'un voile ténébreux :
L'éclair ouvre la nue... O prodige céleste !

Tombant avec fracas sur le rocher funeste,
La foudre en l'écrasant vient de l'anéantir.
La terre tremble... Un gouffre a paru s'entr'ouvrir :
Sur le palais d'Odin Dieu tonne... Plus de grâce!
Le rocher disparoît, un lac a pris sa place.

Le monarque français, à cet aspect d'horreur,
L'œil fixé sur le lac, pousse un cri de douleur :
Ulnare aura péri de son amour victime!
Eh quoi! le ciel confond l'innocence et le crime!
Sur la rive du lac, Charle désespéré
Appelle Ulnare... Hélas! à ce nom adoré,
Par un lugubre son l'écho vient de répondre :
A la douleur du roi tout semble correspondre :
Ces bords maudits, frappés par la foudre des cieux,
De l'infernale rive offrent l'aspect hideux :
La nature se tait... Du lac l'onde stagnante,
En infectant les airs, porte au loin l'épouvante :
Aux lueurs des éclairs, de sinistres oiseaux,
Poussant des cris plaintifs, voltigent sur les eaux :
De ce brûlant désert, effroi de la nature,
Un souffle sulfureux a séché la verdure :
Arbres, plantes, gazons, arbrisseaux, tout est mort...
L'effroi, le désespoir règnent seuls sur ce bord.
Par degrés, loin du lac, le héros de la France
Laisse entraîner ses pas... accablé de souffrance,

Il se rappelle Ulnare et ses soins protecteurs:
En vain autour de lui ses nobles défenseurs
Cherchent à l'arracher au trouble qui l'égare,
L'écho triste et plaintif appelle encore Ulnare.

FIN DU CHANT DIXIÈME.

NOTES DU CHANT X.

(1) Tous en chœur de Roland chantent l'hymne funèbre.

L'hymne de Roland fut si long-temps chantée dans toute la France, que nos historiens littéraires ont cru pouvoir en retrouver quelques restes. Le fait est cependant qu'elle s'est tout-à-fait perdue, et je n'ai prétendu en donner qu'une imitation. Les anciens preux, marchant aux combats, chantoient l'hymne de Roland, comme les Saxons l'hymne d'Arminius. Le jour de la bataille de Poitiers, le roi Jean, entendant des soldats chanter la chanson de Roland, leur dit avec humeur : « Il y a long-temps qu'on ne voit plus de Roland parmi les Français. » Un vieux soldat, blessé de ce reproche, répondit fièrement : « C'est qu'il n'y a plus de Charlemagne pour les conduire. »

(2) .... Tiennent leur cour impie,
Si follement célèbre aux rives de Lochlin.

Lochlin est le nom que les anciens donnoient à la Scandinavie. Dans les poésies erses il est souvent fait mention d'*Odin*, nommé fréquemment *Loda*, comme du dieu de *Lochlin*, c'est-à-dire de la Scandinavie. (Voy. MACPHERSON, *Poésies erses*, ou l'*Edda.*)

La Scandinavie se composoit de tous les peuples compris sous le nom de *Suiones* (Suédois), et de *Sitones* (Norwégiens). Le roi Alfred comprenoit dans sa Géographie la Suède, la Norwège, le Danemarck, la Gothie, la Biarmie, le Queenland, la Finlande.

Qu'on ne me reproche point de m'être plu à parler des Scandinaves! Ces anciens guerriers du Nord, connus sous le nom de Normands, séduits par nos rives fertiles, établis dans nos provinces (une d'elles porte encore leur nom), agréés par la patrie, vinrent se naturaliser Français. Par une alliance éternelle, ils ont réuni à notre histoire tout ce que la leur avoit de curieux; et au moyen de cette adoption, les fastes du Nord ne nous sont point étrangers. Il me semble donc, en quelque sorte, chanter encore

nos ancêtres, en célébrant les Scandinaves; et ma prédilection pour ces peuples vaillants est encore un penchant national.

Nul peuple de l'antiquité ne fut plus épris de gloire que le Scandinave : sa religion étoit faite pour exalter son courage naturel : « Cette belle mythologie, dit un de nos auteurs, a un ensemble » régulier : les révolutions du monde intellectuel et matériel se » succèdent comme les épisodes d'un grand poëme, qui commence » à la naissance du monde, et se termine à sa destruction. Ce seroit » une grande erreur de ne voir dans cette religion que les rêves » incohérents et inapplicables d'une imagination sauvage : la lutte » continuelle des dieux de la lumière contre les dieux des ténèbres » explique d'une manière sublime le contraste du bien et du mal » qui se fait remarquer trop souvent dans la nature.. On y voit la » nature aveugle, organisée par l'intelligence, le trouble introduit » par l'avarice; l'harmonie du céleste séjour détruite par la mort » du dieu de la paix; le désordre moral amenant la fin des siècles; » les dieux bienfaiteurs victimes d'un destin inflexible, qu'ils con» noissent, et que cependant ils bravent; la mort assise sur l'uni» vers en deuil; le plus grand des dieux renaissant des cendres de » cet univers incendié, etc. »

« Les Scandinaves (dit M. Marchangy, *Gaule poétique*) jetèrent » les fondements de l'empire russe, abordèrent en conquérants » l'Ecosse, l'Irlande, les Orcades, les Hébrides : au 9e siècle, » leurs navigateurs visitèrent l'Islande, et découvrirent le Groën» land... Enfin, au 10e siècle, ils découvrirent l'Amérique. »

Certes, un peuple aussi brave étoit digne de devenir Français; et la gloire aime à s'allier à la gloire. Non contents d'être les plus fiers guerriers du Nord, les Scandinaves voulurent aussi en être les premiers poëtes; et leurs scaldes sont aussi immortels que leurs héros. (Voyez, sur les scaldes, la note 12 du VIIe chant.)

(3) En ce noir Vahalla de nocturnes orgies,
Délices de Vingolf, fêtent les Valkiries.

Le Vahalla est le paradis des Scandinaves; Vingolf (séjour d'amour et d'amitié) est le palais des déesses; il est bâti sur une plaine nommée *Ida*. Les valkyries, au nombre de douze, sont les nymphes des combats. Ces vierges du Vahalla versent aux héros la bière

dans le crâne de leurs ennemis; en outre, dans les combats, elles désignent ceux que la mort doit frapper, et dispensent la victoire à leurs protégés. — « Elles travaillent le destin des héros autour » d'un métier tressé sur quatre lames : leur trame est composée » d'entrailles frémissantes; à chaque poids, une tête humaine » et des cœurs, encore palpitants, sont suspendus. » (Voyez les *Edda*. — *Gray the fatal sisters*, Ode 8, Marchangy, *Gaule poétique.*)

(4) Et le frêne Idrasil, que ronge un long serpent,
De ses rameaux le couvre.

« C'est sous le frêne Idrasil que les dieux s'assemblent chaque » jour, et rendent la justice... Ce frêne est le plus grand et le meil» leur de tous les arbres : ses branches s'étendent sur tout le » monde, et s'élèvent au-dessus des cieux. Il a trois racines extrê» mement éloignées les unes des autres ; l'une est chez les dieux, » l'autre chez les géants, là où étoit autrefois l'abîme; la troisième » couvre les enfers, et c'est sous cette racine qu'est la source des » fleuves qui y coulent. Un serpent ronge cette racine par des» sous. » (Voy. M. Mallet, *Edda myth.* Fable VIII.)

(5) Se rangent les premiers Balder le pacifique,
Thor l'exterminateur.......

Thor, fils aîné d'Odin, est le plus fort et le plus illustre des dieux; il habite un palais magnifique; car il est dit dans le poëme de Grimmis : — « Il y a cinq cent quarante salles dans le palais » tortueux du dieu Thor; et je crois qu'il n'y a pas de plus grande » maison que celle de cet aîné des fils. » Le char de Thor est tiré par deux boucs, quand il va dans le pays des géants. Ses voyages, rapportés dans l'*Edda*, sont d'une extravagance sans exemple. Ce dieu possède trois choses merveilleuses, une massue, la terreur *des géants de la Gelée;* un baudrier, qui double ses forces lorsqu'il le ceint; et des gants de fer, dont il ne peut se passer lorsqu'il veut prendre le manche de sa massue. Quant à *Balder*, ce dieu est le second fils d'Odin : Apollon des Scandinaves, il est beau comme l'astre du matin; son regard éblouissant lance des rayons, et rien n'égale sa bonté. Sur les colonnes de son palais, où n'entre

rien d'impur, sont gravées des runes propres à évoquer les morts. Pour vous faire comprendre la beauté de ses cheveux (est-il dit dans l'*Edda*) : « Vous devez savoir que l'on appelle la plus blanche de toutes les herbes *le sourcil de Balder*. Ce dieu est en outre très-éloquent; il aime les honneurs, il veut la paix; et les jugements qu'il prononce sont irrévocables. Balder fut tué par l'aveugle *Haeder*, armé d'une branche de gui, ainsi que je le rapporte dans la note 3 du XVe chant. (Voy. l'*Edda myth.*) Les dieux, et surtout Odin, furent inconsolables de sa perte; ils lui dressèrent un bûcher sur son vaisseau, le plus beau vaisseau du monde; et Nanna, sa femme, morte de douleur, y fut brûlée avec lui, ainsi que son cheval et son nain.

(6) .... Thir, le chef des vaillants.

Thir est le dieu de la valeur téméraire, le Mars des Scandinaves. Qui dit *brave comme Thir*, dit un homme qui surpasse tous les autres en valeur. Voici une preuve de son intrépidité : — « Un » jour les dieux voulurent persuader au loup Feuris, leur ennemi, » de se laisser attacher; mais celui-ci craignit que les dieux ne vou» lussent plus le délier ensuite, et il refusa constamment de se » laisser enchaîner, jusqu'à ce que Thir eût mis sa main en gage » dans la gueule de ce monstre. Les dieux n'ayant pas jugé à pro» pos de retirer ce gage, le loup emporta la main du dieu, la cou» pant dans l'endroit qu'on nomme, à cause de cela, l'*articulation* » *du loup.* Depuis ce temps-là, ce dieu n'a plus qu'une main. Sa » grande prudence a donné lieu à cette façon de parler : *Il est* » *prudent comme Thir;* mais on ne croit pas que ce dieu de la » valeur aime à voir les hommes vivre en paix. » (Mallet, *Edda myth.*)

(7) .... Niord, maître des vents.

Niord, Neptune scandinave, est le maître des vents, des feux et des ondes : il est l'époux de *Skada*, fille du géant Thiasse. Leurs chants et leurs amours sont vraiment curieux. Ils habitent ensemble au bord la mer un lieu nommé *Noatum.* Immensément riche, il

est le dieu de la chasse, de la pêche et de la navigation ; il est père de Frey et de Fréya : son trône est une vaste et brillante conque.

(8) .... Braga, le dieu de l'éloquence.

Braga, célèbre par sa sagesse et son éloquence, est le dieu de la poésie. Sa femme *Iduna* garde dans une boîte les pommes de l'immortalité, dont les dieux mangent pour se rajeunir. (Voy. l'*Edda*. — Mallet, *Introd. à l'Hist. du Danemarck*, t. I et II.)

(9) .... Heimdall, aux dents d'or.

Fils de neuf vierges, qui sont sœurs, *Heimdall*, est surnommé *aux dents d'or*, parce que ses dents sont de ce métal. Il demeure au bout de l'arc-en-ciel, nommé *pont tricolor*, ou pont de Bifrost, dans un château dit *le fort céleste*. Ce portier des dieux a ordre de se tenir à l'entrée du ciel, pour empêcher les géants de forcer le passage du pont : il a une trompette qui se fait entendre par tous les mondes. (Voy. l'*Edda*.) Ce Mercure scandinave porte l'étendard des dieux. Il est parfois le juge des combats, et on le représente avec une crête et quelquefois avec une tête de coq.

(10) Plus loin paroît Vidar.

Le taciturne Vidar porte des souliers si épais et si merveilleux, qu'avec leur secours il vole dans les airs, et court sur les eaux.

(11) C'est l'hymne scandinave.

Mon hymne scandinave n'est autre chose qu'une traduction abrégée, ou plutôt une imitation de la fameuse *Voluspa*, poëme sacré des Scandinaves, espèce d'Apocalypse, dont l'*Edda* n'est que le commentaire. *Voluspa* signifie l'*oracle* ou *la prophétie de Vola*. Ce poëme, attribué à la sibylle du Nord, contient dans deux à trois cents vers tout le système de la mythologie scandinave : ce laconisme et l'ancienneté du langage le rendent infiniment difficile à comprendre. Il débute ainsi : « Silence! intelligences sacrées, grandes » et petites! paix, fils des hommes! je suis la fille de *Heimdall*, et je » vais chanter les antiques prophéties. » Après ce début, digne d'une inspirée, la prophétesse raconte la création de l'homme, le déluge, les perfidies de *Lock*, ennemi du ciel et des hommes, la fin du monde et le jugement dernier. J'ai fidèlement imité les récits

extravagants de cette *Voluspa*, dont le style, les grandes images, le défaut de liaison, la force et le désordre, prouvent la plus haute antiquité. Le lecteur remarquera facilement, et sans doute avec surprise, les rapports qui existent entre la religion chrétienne et l'odinisme. Les principaux faits y sont absolument les mêmes; tels sont le chaos, la création, le déluge, l'arbre de vie, le serpent ennemi des hommes et des dieux, l'embrasement prédit de la terre, et la nouvelle Jérusalem descendue des cieux. — Au reste, dans toutes les religions on retrouve ainsi les vérités de l'Ecriture et l'Histoire-Sainte plus ou moins défigurée. Même parmi les Indiens, les principaux faits de la Bible sont des articles de foi ; et leurs fables ne vous entretiennent sous d'autres noms, que de Noé échappant au déluge, de Moïse sauvé des eaux, de Job, de Samson, d'Abraham et de Sara, de l'arbre de vie, du grand serpent, et enfin d'un rédempteur du monde. (Voy. à ce sujet la lettre du Père BOUCHET à l'évêque d'Avranches, sur le culte des Indiens.)

(12) Déjà les fils de Bore ont traîné leur victime.

Lorsqu'au milieu du chaos, les feux et les glaces, poussés par les tourbillons des tempêtes, rouloient confondus dans l'espace, tout à coup vers le nord, un souffle de chaleur s'étant répandu sur des vapeurs gelées, elles se fondirent en gouttes, et de ces gouttes fut formé un homme par la volonté du Père universel : cet homme fut appelé *Ymer*. Un jour, comme il dormoit, il eut une sueur, et un de ces pieds engendra avec l'autre un fils, père de tous les géants, qui depuis (vu leur origine) se nomment *géants de la gelée*.

Les mêmes gouttes qui engendrèrent *Ymer*, formèrent aussi une vache : quatre fleuves couloient de ses mamelles, et elle nourrissoit *Ymer*. La vache se nourrissoit à son tour en léchant les pierres couvertes de sel et de blanche gelée. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en sortit vers le soir des cheveux d'homme ; le second jour une tête, et le troisième un homme entier, qui fut nommé *Bure*, et qui fut père de *Bore*. Bore épousa Beyzla, fille du géant Baldorn, et de ce mariage naquit *Odin*, le roi des dieux : de là vient qu'on nomme les enfants d'Odin *fils de Bore*. (Voy. la *Voluspa*. — Les *Edda*. — M. MALLET.)

(13) Lock épouse Angerboth.

Lock, fils du géant *Farbante* et de *Laufeya*, est le satan des Scandinaves. Epoux d'Angerboth (messagère de la douleur) il est père du loup Feuris, du serpent de Midgard, et de Héla (la mort), qui doivent dévorer le monde. Les dieux furieux l'ont saisi et garrotté; mille supplices l'environnent; il ne doit être déchaîné que vers la fin du monde. (Voy. MALLET, *Edda myth.*) Lock est d'une parfaite beauté : « En quoi (dit MONTBRON, auteur déjà cité) les » Scandinaves ont eu plus d'esprit que nous, qui avons fait le ten» tateur laid comme un singe, et armé de cornes. » Lié sur son roc par les intestins sanglants d'un de ses fils, ce Prométhée scandinave se débat tellement, que la terre en est ébranlée; et *c'est*, dit l'*Edda*, *ce qu'on appelle*, *parmi les hommes*, *tremblements de terre*.

(14) C'est le gimle promis....... .
C'est là que d'Alfader........

Le gimle, c'est-à-dire le ciel, recevra tous les justes, et là chacun sera récompensé de ses vertus. Odin, Thor, et toutes les divinités scandinaves, doivent périr lors de l'embrasement du monde, ainsi que les mortels : *Alfader*, le père universel, les jugera tous. Ce dieu puissant a douze noms : celui d'Alfader est le plus connu.

(15) Déesse des moissons, Friggis, reçois nos vœux.

Friggis ou Frigga (la terre), fille du géant Fiorgun, étoit l'épouse d'Odin : c'est la même qu'adoroient les Germains sous le nom de *Herta*, et dont parle Tacite. (*De Mor. Germ.*) Quant aux autres déesses dont je fais mention dans mon chant des prêtresses, je renvoie le lecteur curieux à l'*Edda myth.* Friggis est mère de Thor : Odin, Frigga et Thor, adorés ensemble, étoient pour les Scandinaves une sorte de trinité.

(16) .... Quand les fils de Friggis
.... Se déchirent en pièces.

« Tous les jours, lorsque les dieux sont habillés, ils prennent les » armes, entrent en lice et se mettent en pieces les uns les autres; » c'est leur divertissement, ce sont les plaisirs du *Vahalla;* mais » aussitôt que l'heure du repas approche, *Sinaïs* vient séparer les

» guerriers, ils remontent tous à cheval, et s'en retournent boire
» au palais d'Odin. »

(17) C'est là l'Upsal divin.

L'Upsal étoit le temple le plus renommé du pays des Scandinaves: ce temple d'Upsal étoit (selon les anciens auteurs) d'une magnificence inconcevable : une chaîne d'or, dont chaque anneau (selon MAGNUS) pesoit plusieurs livres, environnoit ses vastes murs : cette chaîne étoit un don de Freyer, roi de Suède, qui régnoit du temps d'Hérode. *Adam de Brême*, qui vivoit peu de temps après sa destruction, dit en effet que le temple étoit tout brillant d'or. « Quatre
» tours couronnent son faîte éclatant; trois furent dédiées au sublime Odin, à son épouse, à son fils; la quatrième, consacrée
» à ces trois divinités ensemble, s'élève au-dessus des autres. »
(Voy. MONTBRON, *Poëme des Scandinaves.*) C'est là que demeuroit le grand-prêtre d'Odin. L'Upsal étoit la métropole scandinave; les peuples de la Scandinavie s'y rassembloient pour faire faire des sacrifices solennels tous les neuf ans.

(18) Enfouis dans le Nord, au fond d'un gouffre impie.

Tous les historiens parlent du butin immense et des trésors précieux que les Huns avoient entassés dans leurs repaires, et qui tombèrent au pouvoir de Charlemagne. — « C'est dans
» leurs repaires que ces Scythes barbares (les *Huns*), dit un de
» nos meilleurs auteurs, avoient caché les restes des royaumes
» qu'ils avoient dévorés; c'est là que s'étoient entassées, sous leurs
» mains sanglantes, les dépouilles des Grecs et des Romains, qui,
» eux-mêmes, avoient dépouillé l'univers. — Il se rendit maître,
» dit MÉZERAI, en parlant de Charlemagne, des trésors immenses
» que ces brigands avoient amassés. » Une grande partie de ces trésors antiques et précieux a été donnée depuis par nos rois au clergé de France. (Voy. EGINH., *In Annal. fuldens.* — *Poetæ Saxon.*, *ann.* l. III. v. 286. — *Adonis. Chron. an.* 795. — *Ann. Franc. metens.* — *Grandes chroniq. de S. Denys*, t. V *du Recueil des Histoires de France*, de D. BOUSQUET.)

FIN DES NOTES DU CHANT DIXIÈME.

CHANT XI.

Fatale volupté ! perfide enchanteresse !
Fausse sœur de l'amour ! fille de la mollesse !
Malheur à l'insensé qui, perdu pour l'honneur,
Dans ta coupe à longs traits croit boire le bonheur !
Avec toi, près de toi, pour tout être sensible,
Si le présent est doux, l'avenir est horrible :
Heureux qui te connut pour apprendre à te fuir !

Mais de l'antre où parfois, dévoilant l'avenir,
L'enfer par ses agents inspire une sibylle,
Haéder* s'est élancé : sa fureur inutile
Jusqu'alors contre Charle a peu servi l'enfer :
Au temple d'Irmensul le ténébreux Haéder
Vole auprès de Fréya. — « Déesse redoutable !
» Apprenez des destins l'arrêt irrévocable,
» Lui dit-il ; au Veser, le héros des chrétiens,
» Dans un piége attiré, seul, bientôt loin des siens,
» Au pouvoir d'Irmensul va tomber sans défense.
» Déesse aux larmes d'or ! s'il meurt, toute la France,

* Voyez sur Haéder la note 8 du chant IIe, la note 5 du XVe, et la note 3 du XVIIe.

» Même tous les chrétiens, sont perdus à jamais :
» Vous le savez; il n'est dans le camp des Français
» Qu'un héros, dont la voix éloquente, animée,
» Pourroit du roi captif sauver encor l'armée,
» En ralliant ses chefs : ô Fréya! contre lui
» Lancez vos traits vainqueurs! Guise seul aujourd'hui,
» Guise seul est à craindre. » A ces mots, la déesse,
Adoucissant encor sa voix enchanteresse,
Et d'un divin sourire embellissant ses traits,
Lui répond : — « O Haéder! si mes foibles attraits
» Sur le cœur des mortels conservent quelque empire,
» Guise abandonnera le héros qu'il admire;
» Guise contre les siens tournera sa fureur.
» Une jeune beauté, qu'idolâtre son cœur,
» Dévouée aux enfers, servant notre vengeance,
» Va ravir aux chrétiens leur dernière espérance. »
Elle dit; à ces mots d'un vase d'or brillant,
Qui de la volupté contient le feu brûlant,
Elle s'arme, et non loin de la forêt sauvage,
Soudain court du Veser enchanter le rivage.

Rentré dans Héristal, alors le fier Bozon,
De son rocher, en paix, bravoit le roi saxon;
Et dans le camp français, toujours prêt à descendre,
Du sommet de ses tours veilloit pour le défendre.

A l'envoyé d'Haroun, ainsi qu'il le promit,
Charle vient d'adresser un important écrit :
D'Eresbourg, Giafar, à la prochaine aurore,
Doit reporter ses pas aux rives du Bosphore.

Sous sa tente, occupé des plus vastes projets,
Charle étoit seul. Egbert, ce jeune prince anglais (1),
Qui d'Irmensul conquit l'étendard sacrilége,
Qu'un tyran a proscrit, mais qu'un héros protége,
Qui partout dans les camps suivit son bienfaiteur,
Et s'éclaira des feux de l'astre inspirateur,
Egbert demande à Charle un moment d'audience.
Introduit sous sa tente : — « O héros de la France!
» Dit le noble exilé, vous qui dans les combats
» Formâtes ma jeunesse, et guidâtes mon bras!
» Du ciel enfin sur moi tombe un rayon prospère :
» Dix guerriers députés, au nom de l'Angleterre,
» Des bords de la Tamise, ici viennent m'offrir
» Le sceptre que Wessex m'osa jadis ravir.
» Mais les plus beaux jours même ont encor leurs nuages;
» Lorsque j'arrive au port, après de longs orages,
» Il me faut quitter Charle!.. Ah! du moins mes sujets
» Apprendront de leur prince à chérir les Français;
» Et mes concitoyens reconnoîtront peut-être,
» Dans Egbert recréé, l'esquisse de son maître. »
« — Va régner! répond Charle; Egbert! que sous tes lois

» Nos peuples désormais s'aiment comme leurs rois!
» Au Nord et sur les mers, j'ose te le prédire,
» De Carthage à ta voix va renaître l'empire.
» Puissent nos descendants, tes peuples et les miens,
» Entre eux de l'amitié resserrant les liens,
» Dignes de s'estimer, se répéter sans cesse :
» *Le grand Egbert sous Charle instruisit sa jeunesse;*
» *Ami du fondateur de l'empire français*,
» *Il fut le premier roi des sept Etats anglais.*
» Sur le trône avec toi fais monter la sagesse!
» Qu'à l'univers bientôt ton grand peuple apparoisse!
» Et souviens-toi toujours, en lui dictant tes lois,
» Que la seule valeur ne fait pas les grands rois.
» Adieu !... le noble Alcuin* naquit en Angleterre,
» Jeune prince ! je dois à ton heureuse terre
» Un savant, deux amis... » — « Elle vous doit un roi!
» O ma patrie! Egbert sera digne de toi!
» Grâce au fils adoptif du dieu de la victoire,
» Tu devras aux Français l'aurore de ta gloire! »
Charle, tirant son glaive, et s'avançant vers lui,
L'interrompt à ces mots : — « Noble et vaillant ami!
» Avant de quitter Charle, accepte cette épée** (2)!
» Du sang des ennemis il l'a souvent trempée ;
» Avec elle, ô mon fils! jamais ne frappe en vain. »

* Voyez sur le savant Alcuin la note 8 du chant Ier.
** Ce n'étoit point *joyeuse.*

« — Hélas! répond Egbert, elle a changé de main. »
Entre les bras de Charle à ces mots il se jette :
L'adieu ne peut sortir de sa bouche muette:
De la tente royale il s'arrache en pleurant.

Cependant des Français on reconstruit le camp :
Grâce aux trésors d'Odin, leur perte est réparée;
Et dans leurs magasins l'abondance est rentrée.
Guise du nouveau camp dirigeoit les travaux,
Quand, par un étranger, une lettre au héros
Est, à l'aube du jour, secrètement remise.
Le preux rompt le cachet, et lit avec surprise :
« — O vous! qu'une inconnue ose en ce jour prier,
» Daignez combler mes vœux, illustre chevalier!
» J'ai d'importants secrets, dont je veux vous instruire;
» Vers moi mon messager est prêt à vous conduire:
» Ce jour peut vous offrir les plus brillants destins;
» Ainsi que mon bonheur ma vie est en vos mains. »
En lisant ce billet, le jeune et vaillant Guise
Ne soupçonne aucun piége, et sourit de surprise:
Cette aventure plaît à sa crédulité;
Il fait signe à son guide, et marche à son côté.
Bientôt ils ont franchi le camp du roi de France:
Traversant à la hâte une forêt immense,
Au fond d'une vallée ils descendent tous deux :
Mais quel lieu ravissant se présente à leurs yeux!

A mi-côte, un château de superbe structure,
S'élève, orgueil de l'art, amour de la nature:
A ses pieds s'étendant, un vaste et long canal
Sur des prés pleins de fleurs, coule en flots de cristal:
Parfois se divisant, et parfois réunies,
Ses ondes dans les bois s'enfoncent rembrunies.
Du haut d'un mont voisin, en limpides ruisseaux,
D'une source inconnue on voit jaillir les eaux:
Elles tombent d'un roc, cascades écumeuses;
Traversent en grondant des grottes ténébreuses;
Et se calmant plus loin, courant sur le gazon,
Répètent dans leur sein les charmes du vallon.

Des arbres orgueilleux, par groupes, sur ces plaines,
Ombragent à leurs pieds de limpides fontaines.
Le jour paroît: déjà sur le toit des pasteurs,
S'élève la fumée en légères vapeurs.
A travers les bosquets et les hameaux tranquilles,
L'œil se promène au loin sur des coteaux fertiles:
Le chant des rossignols, par de divins concerts,
En saluant l'aurore éveille l'univers;
Et l'azur d'un beau ciel, ordonnant l'allégresse,
Rajeunit le vieillard, et fête la jeunesse.
Le zéphyr du matin, caressant les ruisseaux,
Agite en voltigeant le front des arbrisseaux:
De leur feuillage verd, sur la terre arrosée,
S'épanche en gouttes d'or une humide rosée;

Et dans ses tendres flots, en rubis, en saphir,
Les fleurs semblent pleuvoir, et les boutons s'ouvrir.
Du hameau, sur le pré, folâtrent les bergères :
Tout est jeux dans les champs, amour dans les chaumières :
Là, partout, au milieu de ces lieux enchanteurs,
Le plaisir avec l'air se glisse au fond des cœurs.
Sur l'horizon pourpré, la renaissante aurore
Semble sourire aux fleurs que zéphyr fait éclore :
Le printemps dans les airs roule en feux créateurs :
Le vallon se transforme en un vase de fleurs :
L'astre du jour paroît, la nature s'admire,
Le sol devient sensible, et la plante respire.

Doucement attendri des charmes du coteau,
Guise arrive à pas lents aux portes du château :
On l'introduit, il entre... O merveille imprévue!
L'art surpasse en ces lieux la nature vaincue :
L'or, l'albâtre, l'argent, brillent de toutes parts;
Et leur magnificence éblouit les regards.
Des colonnes de marbre élèvent leur noblesse :
Un dôme de tableaux étale sa richesse :
Tout enflamme les sens... et, sans doute, à grands frais,
Le luxe à la mollesse éleva ce palais.
Guise est seul... Tout entier à ses douces idées,
Il erre avec ivresse en ce temple de fées :
De parfums et de fleurs les tapis sont couverts;

Le feu des voluptés circule dans les airs.
Déserteurs de Paphos, là, les amours volages
Semblent se balancer sur de légers nuages :
Les saphirs, les rubis s'enchaînent en festons;
Aux richesses de l'art Flore ajoute ses dons;
Enfin, soit vision, erreur, ou stratagême,
Tout enchante en ces lieux, jusqu'au mystère même.
Sur les lambris dorés du palais merveilleux,
De séduisants tableaux viennent frapper les yeux :
Aux pieds d'Omphale, ici, l'Amour, aveugle guide,
Ose d'une quenouille armer le grand Alcide :
Là, Diane, au milieu d'un nuage épaissi,
Des plus tendres baisers couvre un amant chéri :
Ici, se voit Céphale enlevé par l'aurore;
Tous ses feux sont versés sur l'amant qu'elle adore:
Là, Jupin, sous les traits d'un héros qu'il trahit,
Pour mieux jouir d'Alcmène, éternise la nuit.
Plus loin, dans une grotte, au milieu d'un orage,
Enée ose entraîner la reine de Carthage (3);
Et sur un lit de fleurs, tandis qu'Amour sourit,
La volupté triomphe, et la pudeur s'enfuit.

Tout entier se livrant au charme qui l'entraîne,
Guise de ce palais cherche la souveraine :
Un doux ravissement transporte ses esprits
Dans les cieux, sur l'olympe, en des bosquets fleuris;

Chaque objet le séduit, chaque image l'enivre;
Les tableaux vont parler, et les murs semblent vivre.
Bientôt, dans le lointain, les plus divins concerts,
D'accords délicieux font retentir les airs;
Et les plus tendres voix qu'enfanta l'harmonie,
Aux plus doux instruments joignent leur mélodie.
Hors de lui-même, Guise, ébloui, transporté,
S'élance jusqu'au fond de ce temple enchanté:
La volupté sourit, et vole sur ses traces.
Une porte d'ivoire, où sont peintes les Grâces,
Vient arrêter ses pas... jamais l'art du pinceau
N'avoit offert à l'homme un plus vivant tableau:
Les trois Grâces sembloient, d'un air doux, mais sévère,
De l'amante de Mars garder le sanctuaire.

Extasié, ravi, peut-être peu discret,
Guise brûle d'entrer dans l'asile secret...
Il ouvre... Mais, ô ciel! en croira-t-il sa vue!
La mère des amours, sur des fleurs étendue,
Avec grâce sommeille... et ses traits enchanteurs
Eblouissent les yeux, en ravissant les cœurs.
Par la chaleur du jour mollement abattue,
Cette jeune beauté repose demi-nue;
Et mille appas secrets, trésors voluptueux,
Se laissent voir à peine, et charment encor mieux.

A ce nouvel aspect, pour lui trop redoutable,
Guise commence à croire aux songes de la fable;
Il se croit à Cythère, et de joie enivré,
De tous les feux d'amour il se sent dévoré...
Il s'avance... O transports plus ravissants encore!
Guise vient de tomber aux pieds de Léonore.

Elle ouvre alors les yeux, lui jette une doux regard,
Rougit de son désordre, et l'augmente avec art:
Etincelants d'amour, les yeux du jeune Guise
En silence sur elle erroient avec surprise:
La perfide l'observe, et d'un air souriant:
« — Ah! Guise, c'est donc vous, dit-elle en soupirant,
» Vous que, pour mon malheur, je vins connoître en France,
» Vous, qu'il m'a fallu fuir! dont je crains la présence!
» Sur qui depuis long-temps j'aspirois à régner!
» Vous, qu'enfin, par amour, je parus dédaigner!
» La raison m'ordonnoit d'éviter votre vue...
» Mais l'amour parle en maître, et la raison s'est tue. »

O trop doux aveu! Guise, à ce discours trompeur,
Ecoute, et n'ose encor croire à tout son bonheur:
Ses discours, ses transports, le trouble qui l'oppresse,
Tout en lui de l'amour peint la brûlante ivresse:
La reine du vallon, fière de son pouvoir,
Jette sur lui des yeux où rayonne l'espoir;
Leur douce expression le trompe avec adresse;

Quand elle veut sa perte, il croit à sa tendresse.
« — Relevez-vous, dit elle à son crédule amant,
» Vous apprendrez bientôt ma naissance et mon rang.
» Ah! cher Guise, il se peut que l'hymen nous unisse;
» Mais avant cet hymen j'exige un sacrifice. »
« — Vous! des conditions! dit le fougueux amant,
» Ah! dictez-moi des lois! faut-il verser mon sang!
» Vaincre mille guerriers! bouleverser la terre!...
» L'amour peut tout vouloir, la valeur peut tout faire:
» Dussiez-vous m'ordonner les plus affreux travaux...
» Le prix est assez grand pour payer tous les maux. »
« — Ah Guise! lui répond l'adroite Léonore,
» Je n'attendois pas moins du héros que j'adore:
» Mais dois-je l'avouer!.. Par un tendre lien,
» Il me tarde déjà d'unir mon sort au tien.
» Cher Guise! je le sens, un cœur aimant sans feinte,
» Ne connoît point l'amour, sans connoître la crainte. »
Tel on voit le serpent se glisser sous les fleurs,
Telle, s'enveloppant de voiles imposteurs,
Léonore avec joie en ces mots continue:
« — Guise! il est temps enfin que je te sois connue:
» De la chevalerie, ô toi qui fais l'honneur!
» Du noble Vitikind tu vois en moi la sœur:
» Princesse, j'aime mieux ton nom qu'une couronne;
» Un héros vaut un roi, la gloire vaut le trône.
» Guise, de l'avenir pénétrant les secrets,

» Je vois tes descendants, idoles des Français*,
» S'élever souverains du char de la victoire :
» A ton nom immortel s'attachera la gloire :
» Quitte cet air surpris; humble, silencieux;
» Ce n'est point ton respect, c'est ton cœur que je veux.
» J'ai peint à Vitikind ta tendresse et la mienne;
» Il daigne consentir que l'hymen nous enchaîne;
» Et pour mieux aujourd'hui t'élever jusqu'à moi,
» Il t'accepte pour frère, et des Wulzs** te fait roi.
» La seule loi qu'il dicte à ta reconnoissance,
» C'est de quitter pour moi Charlemagne et la France :
» Ah! cher Guise, réponds, si jamais tu m'aimas,
» Le bonheur aujourd'hui t'appelle entre mes bras;
» Viens gouverner un peuple, et, cher à la victoire,
» Filer des jours tissus par l'amour et la gloire. »
Elle dit : Guise, hélas! a le regard baissé;
Son ardeur s'est éteinte, et le charme a cessé.
Déserter lâchement sa patrie et son maître!
Au moment du danger quitter l'armée en traître!
Cette idée est horrible, et Guise a dû frémir:
Sombre et silencieux, il se lève et veut fuir:
Mais, craignant d'un refus le trop honteux outrage,
Léonore l'arrête, et contenant sa rage,

* Les fameux ducs de Guise, au 16e siècle.

** Les Wulzs, ou Wulzes, ou Vilzs, peuples slaves, étoient au delà de l'Oder.

Soit dépit, soit orgueil, soit ruse, soit détour,
Son désespoir ressemble à l'excès de l'amour.

D'un son de voix plaintif, l'illustre enchanteresse
S'écrie : — « Eh! voilà donc le prix de ma tendresse!
» Quand pour toi j'étois prête à tout sacrifier,
» Par tes refus, ingrat! tu viens m'humilier:
» Va, pars! j'en ai trop fait pour ton âme insensible;
» J'en mourrai, je le sens... Sur mon tombeau paisible,
» Du moins viens dire un jour, attendri sur mon sort :
» *Pour prix de son amour je lui donnai la mort.* »

Elle dit : et ses pleurs coulent en abondance:
Guise la voit pâlir, tomber en défaillance;
Il s'arrête... L'honneur veut en vain résister,
Léonore expirante est près de l'emporter:
Ses charmes, qu'à former le ciel sembla se plaire,
Voilés par une gaze entr'ouverte et légère,
Brillent éblouissants... et sur eux, à loisir,
Laissent avec ivresse errer l'œil du désir.
Guise des passions se croit dans l'atmosphère;
Il respire leurs feux, s'y plaît, s'y désespère;
Ses sens sont en désordre... Amant trop malheureux!
Il prononce ces mots en détournant les yeux :
« — Qu'exigez-vous de moi, cruelle Léonore!
» Ah! que vous déchirez ce cœur qui vous adore!
« Non, je ne puis trahir mon devoir et l'honneur;
» Vous m'en estimez plus au fond de votre cœur :

» J'aurois pu vous donner et mon sang et ma vie;
» Je sacrifierois tout... excepté ma patrie.
» Léonore! ah! faut-il qu'en ce funeste jour,
» Guise, en vous adorant, maudisse son amour! »
En achevant ces mots, effrayé de lui-même,
Guise veut s'éloigner; mais, ô surprise extrême!
A la seconde porte un tableau merveilleux
Lui ferme le passage... En roi chéri des cieux,
Guise est peint sur le trône auprès de la victoire,
Entouré des amours, couronné par la gloire;
Tandis que Léonore, ivre de son bonheur,
Dans ses bras mollement repose son ardeur.
A ce piége nouveau, crédule en sa tendresse,
Le paladin ravi succombe à sa foiblesse :
Il demeure immobile, il ne se combat plus.
Pour fixer mieux encor ses vœux irrésolus,
Des guirlandes de fleurs s'abaissent sur sa tête :
C'est l'art qui le retient, c'est l'amour qui l'arrête.
Guise a baissé les yeux... Quel moment pour son cœur!
Léonore à ses pieds expire de douleur:
Elle tient un poignard, elle offre une couronne;
S'il la refuse encor, c'est sa mort qu'il ordonne :
C'en est trop! Guise cède... Il est enfin vaincu...
Soudain s'offre une idée à son cœur éperdu :
« — Léonore! à tes pieds vois tomber ton esclave :
» Que m'importent les maux, quand pour toi je les brave!

» Chère amante! partons : glorieux de tes fers,
» Je vole, s'il le faut, au bout de l'univers.
» Hélas! j'eusse aimé mieux des cabanes qu'un trône :
» C'est toi, c'est ton cœur seul que Guise ambitionne ;
» Mais sur un doute encor, sans feinte éclaire-moi ;
» Vitikind veut qu'ici j'abandonne mon roi ;
» Mais prétend-il aussi que, prenant sa défense,
» Je tourne dans son camp mon bras contre la France? »
« — Oui, » répond Léonore. A ce mot, dans son cœur,
Le fier Guise à l'amour sent succéder l'horreur :
« — Vous osiez m'engager à commettre un tel crime!
» S'écrie avec transport le guerrier magnanime :
» Me l'avoir proposé, c'est m'avoir avili!
» Qu'à jamais cet affront périsse dans l'oubli!
» Votre amour étoit feint... J'apprends à vous connaître ;
» On ne peut que haïr qui l'on veut rendre traître :
» Adieu. Je ne crains plus votre art ni vos discours ;
» Guise a le cœur français, Guise l'aura toujours. »
Il dit : avec dédain repoussant Léonore,
Guise arrache les fleurs qui l'entourent encore ;
Et de ce lieu perfide, à pas précipités,
Applaudi par l'honneur, il fuit les voluptés.

FIN DU CHANT ONZIÈME.

NOTES DU CHANT XI.

(1) .... Egbert, jeune héros anglais,
Qu'au trône britannique appelle sa naissance.

Charlemagne régnant sur l'Europe entière, sa cour étoit devenue l'asile de tous les princes malheureux, et le rendez-vous de tous les opprimés qui venoient implorer son secours. En 804, Egbert, chassé de son pays par Brithric, prince de Wessex, dut sa grandeur à son exil. C'est en vivant près de Charlemagne, c'est en servant dans ses armées qu'il apprit l'art de former de sages résolutions, et celui de les exécuter avec vigueur.

Rappelé en 828 au trône de ses ancêtres par le vœu de ses concitoyens, Egbert, le Charlemagne de l'Angleterre, réunit, par sa prudence et par sa valeur, les sept royaumes de l'eptarchie sous une seule domination, et fut le premier roi d'Angleterre. Noble imitateur, et fidèle ami du fondateur de l'empire français, il jeta aussi les fondements de ce royaume, qui devoit un jour gouverner les mers. L'Angleterre lui dut l'aurore de sa gloire, ou plutôt la dut à Charlemagne, qui lui avoit façonné le premier roi dont s'enorgueillit son histoire; celui qui la tirant presque du néant, le premier sut lui donner un rang parmi les nations de l'Europe. (Voy. *Biblioth. Brit.*, t. XXXVIII, p. 72. — Eginh., *Vit. Car.*)

(2) Avant de quitter Charle accepte son épée.

Lorsqu'Egbert, retournant dans sa patrie, où le sceptre lui étoit offert, prit congé de son généreux bienfaiteur, Charlemagne lui fit don d'une épée, en lui disant : « Elle a vaincu mes ennemis, » j'espère qu'elle vaincra les vôtres. » — « Mais elle n'est plus dans » la même main, répondit le modeste Egbert; néanmoins votre » disciple tâchera de mettre à profit les grandes et utiles leçons » qu'il a reçues. » (Voy. *Biblioth. Brit.*, t. XXXVIII, p. 72 et 73. — Gaillard, *Hist. de Charlem.*, et autres.)

(3) Enée ose entraîner la reine de Carthage.

L'épisode de Didon est, sans contredit, le plus beau morceau de l'Enéïde : aussi Voltaire, toujours jaloux de la gloire des anciens, s'écrie, en parlant d'Enée :

» Mais il s'épuise avec Didon,
» Et rate à la fin Lavinie. »

Pourquoi celui qui savoit si bien se moquer des épopées antiques, n'a-t-il pas su en faire une ?..

FIN DES NOTES DU CHANT ONZIÈME.

CHANT XII.

De son berceau de pourpre élevé dans les airs,
Depuis long-temps brilloit l'astre de l'univers,
Quand le bruit des clairons, au camp du roi de France,
D'un officier saxon annonce la présence.
Ce héraut, député des peuples ennemis,
En présence de Charle est à l'instant admis;
Et ce guerrier, dont rien ne trouble l'assurance,
Adresse ce discours au héros de la France :
« — Comptant sur ton honneur, Charle, en ton propre camp
» Je désire avec toi conférer librement.
» Je viens sans nulle crainte en tes mains me remettre;
» Qui combat en héros ne peut agir en traître :
» Je t'estime et te hais, t'admire et te maudis;
» Mon nom est Vitikind. » Il dit : Charle surpris,
Le fait combler d'honneurs : l'assemblée est émue :
Et le roi des Saxons en ces mots continue :
« — Charle! pourquoi viens-tu ravager nos climats!
» Laisse aux peuples leurs dieux, laisse aux rois leurs Etats.
» As-tu donc pu penser, dans ton audace altière,
» Que le ciel pour toi seul voulut créer la terre!
» Qu'avec toi partageant leur empire, les dieux,

» Te livrant l'univers, n'ont gardé que les cieux!
» Et que seul tu dois être, idole couronnée,
» Notre religion et notre destinée!
» Héros ambitieux! abjure ton espoir!
» Tes desseins sont plus grands que ne l'est ton pouvoir.
» A ton ambition égalant ta puissance,
» Si les dieux soumettoient l'univers à la France,
» Auroient-ils satisfait ton orgueil inhumain?
» Non : la satiété produit chez toi la faim.
» Mais vois le chêne altier, si fier de son empire,
» Pour croître il fut un siècle, un jour peut le détruire.
» Tu vantes ton pouvoir, tes forces, tes moyens :
» Convenons, j'y consens, qu'ils surpassent les miens :
» Mais quoi! ne sais-tu pas que, malgré sa structure,
» Le lion de l'insecte est souvent la pâture?
» Déjà, de tous côtés, dans l'empire français,
» Le fardeau de ta gloire accable tes sujets.
» Charle, jamais tes lois, quelque soit leur puissance,
» Ne réduiront la Saxe à plier sous la France.
» Arbres, huttes, rochers, tout va dans nos climats,
» Te coûter plus d'assauts que tu n'as de soldats.
» Clovis et tous les rois que la France eut pour maîtres,
» Ses plus vaillants guerriers, tes plus nobles ancêtres,
» Portèrent en ces lieux le ravage et la mort;
» Et pourtant, tu le vois, la Saxe est libre encor.
» Tant qu'un Saxon vivra, tremble ici pour ta vie!

« Il n'est qu'un sentiment dans toute ma patrie;
» Etre libre ou mourir! Nés fiers, indépendants,
» Charle, nous ne savons que haïr les tyrans.
» Tu peux piller nos biens, tu peux vaincre nos princes,
» Te baigner dans le sang, dévaster nos provinces;
» Mais jamais sous tes lois ne pliront les Germains.
» Ah! loin de couronner tes orgueilleux desseins,
» Tu nous verras plutôt, sur ces bords indociles,
» Egorger nos enfants, incendier nos villes :
» Nos cadavres alors restant seuls dans tes fers,
» Que gouverneras-tu?.. des morts et des déserts!
» Que dis-je! crains encor que, sur ces champs arides,
» Du fond du cercueil même attaquant des perfides,
» En tourbillons vengeurs nos cendres, contre vous,
» Infectes s'élevant, ne vous dévorent tous !
» Mais qu'osai-je prévoir! ardent à se défendre,
» Aux succès comme toi mon peuple peut prétendre :
» Notre camp vaut le tien... Songe au sort de Varus !..
» La Saxe peut trouver un autre Arminius (1).
» Tremble de voir un jour, armés contre un seul homme,
» De nouveaux Attila maîtres d'une autre Rome !
» Le despotisme altier du conquérant hardi
» Toujours apprit au Nord la route du Midi.
» La fortune volage a des rigueurs cruelles;
» Elle rampe à tes pieds, mais en gardant ses ailes :
» Souvent, perfide amante, après ses feux passés,

» Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressés.
» Charle! je suis loyal; ton âme est généreuse :
» Je viens te proposer une paix glorieuse :
» Le peuple des Lombards est soumis à ta loi;
» Je veux bien désormais t'en reconnoître roi :
» A la Bavière encor unis la Carinthie;
» Commande aux Sarrasins, règne sur l'Italie;
» Mais à ce prix du moins, par un durable accord,
» Renonce à gouverner sur les glaces du Nord;
» Et seuls nous laissant vivre en une paix profonde,
» Daigne te contenter de la moitié du monde.
» Didier et Tassillon, privés de leurs Etats,
» Régneront par mes soins sur de nouveaux climats :
» Nul prince du malheur ne traînera les chaînes;
» Et l'univers entier verra finir ses peines.
» Charle, voilà l'espoir qui m'a guidé vers toi :
» Sois l'ami des Saxons au lieu d'être leur roi :
» Qu'on ne leur vante plus ta bravoure importune!
» A l'homme, aux animaux, la valeur est commune;
» Mais l'honneur, l'équité, du ciel divins flambeaux,
» Distinguent l'homme seul, et font le vrai héros.
» Les Germains et moi-même avouons ton génie:
» Maintenant que ta gloire illustre assez ta vie,
» Borne à te faire aimer ta vaste ambition;
» Et rien n'égalera l'éclat de ton grand nom. »
Il dit, et d'un air fier, il attend la réponse,

Qu'en ces mots à l'instant Charlemagne prononce :
« — Vitikind! quelle audace égare ton grand cœur!
» Toi! te plaindre de Charle!.. Eh! farouche agresseur!
» Qui leva le premier l'étendard de la guerre (2)?
» Quel chef contre un seul peuple arma toute la terre?
» Des provinces du Nord qui troubla le repos?..
» Tu n'agis qu'en barbare, et parles en héros.
» Rebelle sanguinaire, osant tout entreprendre,
» Tu n'as su qu'attaquer, sache donc te défendre.
» Trois fois vaincu, trois fois tu perdis tes Etats :
» Cesse les trahisons, je cesse les combats.
» Avec moi la victoire a parcouru le monde :
» Il fut une contrée en prodiges féconde,
» Souveraine du Nord, maîtresse du Midi,
» Charle y fut appelé... Rome est France aujourd'hui.
» Semblables aux guerriers qu'arme ici l'Allemagne,
» Il fut des Sarrasins qui, maîtres de l'Espagne,
» Crurent de l'univers pouvoir troubler la paix;
» Charle fondit sur eux... l'Ebre est fleuve français.
» Germain! qu'espère donc ta farouche vaillance!
» A conquérir le Nord toi seul forces la France :
» Héros de la discorde! avant d'offrir la paix
» Il eût fallu du moins t'honorer d'un succès.
» Et que viens-tu m'offrir avec tant d'arrogance?
» Quelques peuples déjà soumis à ma puissance :
» Ne puis-je plus, vainqueur, régner en souverain,

» Sans ton consentement? Et de quel droit enfin,
» Sur ces champs désolés, que mon armée inonde,
» T'offres-tu devant moi comme arbitre du monde?
» Tu m'offres un traité? Que seroit-il pour moi !
» Tu n'en tins jamais un; puis-je compter sur toi?
» Non : tout prince parjure, élevé par l'audace,
» De la liste des rois lui-même un jour s'efface.
» Qu'as-tu fait pour les tiens?.. Tes peuples aguerris
» Déjà t'ont vu trois fois déserter leur pays :
» Leurs trésors tu les tiens, leurs fils tu les moissonnes ;
» Roi, tu les compromets, chef tu les abandonnes.
» Héritier des fureurs du vainqueur de Varus,
» Insensé! tu te crois un autre Arminius.
» Trop ami des Saxons, crédule et magnanime (3),
» De sa bonté pour eux Varus mourut victime :
» Cet exemple doit être une leçon pour moi :
» La pitié n'est souvent qu'une erreur. Quant à toi !
» D'Arminius imite et l'adresse et la rage,
» Mais souviens toi du prix que ce héros sauvage
» Reçut de tes Saxons!.. Un lâche assassinat*.
» Farouche souverain de ce royaume ingrat,
» Change en déserts affreux tes provinces esclaves;
» Tu le peux : je saurai les repeupler de braves.
» Accompagnés des arts, mille peuples joyeux
» Viendront fertiliser le sol de tes aïeux.

* Voyez la note 3 du chant.

» Les enfers étoient seuls du parti de tes armes :
» A tout régénérer je trouverai des charmes;
» Et l'éternel mépris de la postérité
» Condamnera ton nom à l'immortalité.
» Vitikind! pensois-tu, fort d'astuce et d'audace,
» M'effrayer aujourd'hui par ta sombre menace?
» Ah! quand le monde entier, qu'auroient armé les cieux,
» Renversé sur l'empire écraseroit ses preux,
» Evoquant le passé, de la France guerrière
» L'ombre encor suffiroit pour effrayer la terre.
» Renonce à tes faux dieux, prince aveugle et cruel!
» Le paladin français, protégé par le ciel,
» Pour son prince et son Dieu tirant ici son glaive,
» Même en mourant triomphe, en tombant il s'élève.
» Je le répète encor, Vitikind, soumets-toi !
» Ordonne à tes Saxons d'obéir à ma loi !
» Je répandrai sur eux les rayons de ma gloire :
» Je leur ferai bénir leur joug et ma victoire;
» Et roi de leurs Etats, je joindrai dans les miens,
» De la gloire à ta gloire, et des biens à tes biens. »
Il dit : mais Vitikind l'interrompt avec rage :
« — Je ne m'attendois pas à ce sanglant outrage!
» Charle! je suis chez toi : sans les lois de l'honneur,
» Mon javelot déjà t'auroit percé le cœur.
» Tu m'estimes, dis-tu, tu prétends me connoître;
» Et tu veux m'acheter comme on achète un traître!

» Qui, moi! vendre mon peuple, et trahir mes guerriers!
» Moi! tomber dans l'opprobre, en tombant à tes pieds!
» Suis-je plus Vitikind?.. J'avois cru que ma vie
» Peignoit assez mon cœur! Charle! dans ma patrie,
» Comme toi de l'honneur nous connoissons la loi;
» Par moi je te jugeois; m'as-tu jugé par toi?
» Le monde à son vainqueur doit, dis-tu, se soumettre;
» Mais ravager la terre, est-ce s'en rendre maître?
» Non : toujours entreprendre est toujours hasarder;
» Qui bouleverse tout ne saura rien fonder.
» C'en est assez! Adieu : ton châtiment s'apprête :
» Tes lauriers tant vantés sécheront sur ta tête.
» Quoi! brisant nos autels, à notre nation
» Un roi vient enseigner une religion!
» Eh! les grands de la terre en gardent-ils aucune!
» Est-il un dieu pour toi, si ce n'est la fortune!
» Va, de ton fol orgueil justement offensé,
» L'avenir tôt ou tard vengera le passé. »

—

Il dit, et s'éloignant la visière fermée,
Dérobant sa fureur aux regards de l'armée,
Il retourne à son camp : de Charle, à ses guerriers
Racontant les discours, il peint les vœux altiers;
Et général adroit, ce despote sauvage
A tous les fils du Nord communique sa rage :
« — Soldats! dit le héros, le monarque français,

» Aujourd'hui, non content de refuser la paix,
» Vient d'insulter en moi l'armée et la patrie.
» Je ne vous dirai point que la rive ennemie
» N'offre qu'un vil amas de brigands policés,
» Avides de pillage, et de combats lassés;
» Qui, bâtards de la gloire, amants vils des richesses,
» Arment contre eux du ciel les foudres vengeresses:
» Non : vous faire un courage en vous parlant ainsi,
» Seroit vous insulter. Germains! de l'ennemi,
» Ah! puissé-je, au contraire, exagérer la gloire!
» Quelle palme immortelle offre alors la victoire!
» Saxons! si parmi vous quelque traître s'armoit,
» Qu'il déserte nos camps! Vitikind le permet.
» Qu'il vole aux preux! leur chef dote la perfidie,
» Marchande l'esclavage, et titre l'infamie.
» Charle, par sa présence ayant souillé ces lieux,
» Nous n'avons plus de lois, plus d'honneur, plus de dieux!
» La patrie, en pleurant, ouvre déjà sa tombe :
» Mais sous le fer vengeur qu'ici Charle succombe!
» C'est alors que nos lois, nos dieux, notre pays,
» Seront vraiment à nous... nous les aurons conquis. »

A ce mâle discours, au loin, sur le rivage,
Mille applaudissements partent en cris de rage :
Des barbares du Nord qui peindroit les fureurs?
Leurs farouches transports, leurs sauvages clameurs

Parviennent jusqu'à Charle... Il sort, seul, de sa tente ;
Des paladins peut-être une attaque imprudente
A causé ce tumulte... A quelques pas du camp
Est un mont élevé, le monarque s'y rend :
Là souvent le héros, l'œil fixé sur la plaine,
Observe l'ennemi; mais la vapeur lointaine
Des marais du Veser alors de toutes parts
Sur l'horizon s'élève, et borne ses regards.
Admirant du Veser la fertile campagne,
Charle, triste et pensif, redescend la montagne.
Un doux calme régnoit dans la plaine des cieux :
La fille du Chaos, de son char ténébreux,
Déjà sur l'univers jetoit ses voiles sombres,
Et des vastes forêts épaississoit les ombres :
Le temps étoit serein : des jeunes arbrisseaux
Nul zéphyr n'agitoit les flexibles rameaux :
Quelques nocturnes fleurs, entr'ouvrant leurs calices,
Respiroient d'un soir pur les paisibles délices :
Rappelant la chaleur d'une ardente saison,
Des éclairs vacillants sillonnoient l'horizon;
Et sur le sol mouillé par un cristal limpide
La végétation levoit sa tête humide.
Dans un vallon lointain, par d'éternels travaux,
Le fracas d'un torrent fatiguoit les échos ;
Mais ce bruit éloigné n'étoit plus qu'un murmure,
Dont la tendre douceur animoit la nature.

A travers le feuillage, en son lit s'endormant,
L'oiseau, déjà couché, gazouilloit tendrement,
Et soupiroit l'amour au sein de son amie :
Tout disposoit le cœur à la mélancolie.
D'Ulnare, tout à coup, l'anneau mystérieux
Brille au doigt du monarque, et vient frapper ses yeux!
Il soupire... Tout semble à son âme sensible
Rappeler la Druïde... En un bosquet paisible,
Un arbuste blanchâtre, agité par le vent,
Figure-t-il au loin les plis d'un voile blanc;
O Charle! à tes regards ainsi parut voilée,
Sur un tertre, jadis; Ulnare agenouillée!
Un rocher solitaire, entouré de cyprès,
Entr'ouvre-t-il ses flancs; noble guerrier français!
Quand d'Eresbourg jadis périt le roi barbare,
De même t'apparut l'antre sauveur d'Ulnare!
Voit-il d'un monument quelques débris épars;
Ulnare disparut sous l'arche des Césars!
Regarde-t-il son fer; à jamais immortelle,
Ah! sa brillante épée, il la tient encor d'elle!
« — Ulnare! tu n'es plus, s'est écrié le preux;
» Forêts! voilez le jour; roulez, torrents fougueux!
» Mon cœur est ici seul à ses douleurs profondes,
» Triste comme vos nuits, troublé comme vos ondes.
» Oiseaux, chantez l'amour! astres, parez les cieux!
» En vain vous étalez vos charmes à mes yeux :

» Dans une âme où domine une peine trop forte,
» Le ciel est sans beautés, et la nature est morte. »
Ainsi parloit le prince, errant dans la forêt.
Par degrés néanmoins le jour se retiroit;
Mais de la nuit le ciel éclaircissant les voiles,
Majestueusement se parsemoit d'étoiles,
Qui, tous brillants soleils, dans leurs orbes tournant,
Parcouroient radieux un cercle différent.
Chefs-d'œuvre du Seigneur, ces globes de lumière,
Rois du dôme céleste, illuminoient la terre;
Et, peignant du Très-Haut le pouvoir merveilleux,
S'entouroient de sa gloire, et nageoient dans ses feux.

O Charle! roi savant, dont l'immortel génie,
En France, le premier créa l'astronomie!
Non content d'imposer aux nations tes lois,
Toi, qui classas les vents, donnas des noms aux mois,
Sur la terre à tes vœux qui n'eût voulu souscrire!
Même au dôme étoilé tu te fis un empire :
Etudiant la nuit les astres lumineux,
Elevant ton génie à la hauteur des cieux,
C'est toi qui des premiers, sur la tour solitaire,
Ouvris le firmament aux savants de la terre;
Et jusque dans l'espace étendant tes succès,
Fus chercher au ciel même un trône et des sujets*.

* Voyez EGINH. *In Vita Carol. Mag.* — ALCUIN, *Epist.*

Au tombeau des guerriers, amis de sa jeunesse,
Charle a porté ses pas : accablé de tristesse,
Près de leur mausolée à genoux se jetant,
Il leur adresse encor ce langage touchant :
« — Odoart, Angelin, héros de ma patrie !
» A votre sort heureux combien je porte envie !
» Vous reposez en paix auprès du Tout-Puissant.
» Ici-bas qu'est la vie ?.. un long gémissement.
» Nobles guerriers ! des cieux veillez encor sur Charle !
» Si jamais de l'honneur la voix en vain lui parle,
» Qu'avant son premier crime, ait lui son dernier jour !
» Et toi, qui dans mon cœur allumas trop d'amour,
» O vierge des forêts ! que ne peux-tu m'entendre !
» Je t'ai paru barbare, et n'étois que trop tendre. »
A ces mots, inspirés par un chagrin profond,
Charle pousse une plainte, un soupir lui répond...
De la tombe est sorti ce gémissement tendre...
Charle tressaille, écoute, et croit encor l'entendre :
Vain espoir ! partout règne un silence cruel.
« — Grand Dieu ! dit le héros, levant les mains au ciel,
» Pour augmenter encor le trouble qui m'oppresse,
» Quel est ce son plaintif qu'une tombe m'adresse ?
» Ah ! sans doute, Odoart, tes mânes ont gémi
» Sur les tourments amers de ton ancien ami.
» Odoart ! pour m'aimer le ciel t'avoit fait naître ;
» Tu ne me réponds pas, mais tu m'entends peut-être. »

Il dit; puis, s'appuyant sur ce tombeau chéri,
Charle reste immobile, et semble anéanti.

Dix Saxons, protégés par la race infernale,
Fondent sur Charlemagne en cette heure fatale :
Le prince se relève, et d'un bras vigoureux
Les frappe, les repousse, et combat seul contre eux.
Mais, ô fureur! leurs corps semblent invulnérables;
Leurs armes à ses coups restent impénétrables;
Et lâchement hardis, ces assassins pervers,
Revêtus d'un acier forgé dans les enfers,
Par des ris outrageants insultent leur victime.
Charle sent fuir l'espoir de son cœur magnanime :
Vainement valeureux, vainement courroucé,
Il frappe encor, son fer recule repoussé.
Déjà les dix brigands ont rompu son armure :
Son sang coule à grands flots d'une large blessure :
Adossé contre un arbre il est près de périr...
Le dessus du tombeau semble alors s'entr'ouvrir :
Couverte d'un linceul, une ombre échevelée
Se lève lentement, calme, pâle, et voilée :
Des astres de la nuit la tremblante lueur,
Par un reflet magique éclairoit sa blancheur;
Et ses longs vêtements, parure solennelle,
Flottants aériens, se drapoient autour d'elle.
« — Fuyez, monstres! fuyez, ou du ciel à l'instant

» Tonne sur vous la foudre. » A ce cri menaçant,
A ce lugubre aspect, les scélérats frémissent;
De terreur sur leurs fronts leurs cheveux se hérissent;
Tous ont fui, croyant voir à leurs pieds s'entr'ouvrir
Mille gouffres brûlants prêts à les engloutir.

Echappé par miracle au sort le plus funeste,
Charle ne s'occupoit que de l'ombre céleste :
Elle sort en entier du sombre monument,
Lève les yeux au ciel, et vers le roi descend.
Ses pas hors du tombeau sur les degrés vacillent :
Alors d'un feu plus vif les astres des nuits brillent;
L'ombre semble, attirant leurs rayons protecteurs,
Prête à s'évanouir en légères vapeurs.
Charle la suit des yeux... Un voile épais la couvre :
Il attend, inquiet, que ce linceul s'entr'ouvre :
Le fantôme s'avance... Il pousse un long soupir...
Même son du tombeau déjà parut sortir :
Le voile tombe... O ciel! ô changement rapide!
Cette ombre protectrice est la belle Druïde.

Levant ses bras vers elle, et de l'œil l'implorant,
Le monarque français, pâle, foible, expirant,
S'écrie : — « Esprit céleste! ombre de mon amie!
» Oh! ne fuis point... Arrête!.. ou c'est fait de ma vie! »
« — Tu connois mes serments, dit la Druïde au roi :
» Je les tiens, je me jette entre la mort et toi.
» Un Dieu juste et puissant, pour l'amant que j'adore,

» M'a daigné conserver; Ulnare existe encore:
» Mais eût-elle péri! des dieux forçant la loi
» Elle eût su des tombeaux sortir encor pour toi.
» Fille des Velléda, de ma retraite obscure,
» Je commande aux destins, et dompte la nature.
» Adieu! Rappelle-toi, qu'évitant ton regard,
» Je suis, pour ton salut, PARTOUT ET NULLE PART. »

A ces tendres accents, dont la douceur l'enchante,
Charle contre son cœur veut presser son amante;
Mais la Druïde échappe à ses embrassements :
De l'ombre fugitive elle a les mouvements :
Trois fois entre ses bras il croit saisir Ulnare;
Dans le vide trois fois sa foible main s'égare :
Tel Enée, en sortant du ténébreux enfer,
Croyoit presser Anchise, et n'embrassoit que l'air.
Cependant, épuisé, le héros de la France
Sur la terre sanglante a perdu connoissance :
Son Ulnare le soigne... Ah! sans doute, en ce jour,
L'impitoyable mort fuira devant l'amour.

En reprenant ses sens, ô nouvelle surprise!
Charle se voit couché dans la tente de Guise :
En vain de tous côtés il cherche avec regret
Le tombeau protecteur, Ulnare, et la forêt ;
Il ne les trouve plus... reconnoît sa blessure,

Et n'aperçoit qu'un lit, la tente, et son armure.
Il apprend qu'Angilbert, Guise, et quelques soldats,
Par un pâtre guidés, l'ont sauvé du trépas.
Mais vers le monument, et dans la forêt sombre,
Leurs yeux, près du tombeau, n'ont point aperçu d'ombre.
Le prince amèrement soupire à ce récit;
Il regrette l'instant où la tombe s'ouvrit :
Néanmoins dans son cœur règne une douce joie;
Ulnare de la mort n'a point été la proie :
De retrouver Ulnare il peut former l'espoir;
Il lui semble l'entendre, il croit encor la voir;
Il croit fixer encor le fantôme céleste;
Ulnare a disparu, mais son souvenir reste :
Et péniblement doux, ce cruel souvenir
Donne un charme aux douleurs, et des maux au plaisir.

FIN DU CHANT DOUZIÈME.

NOTES DU CHANT XII.

(1) La Saxe peut trouver un autre Arminius.

Tout le monde sait comment Arminius triompha des légions romaines. Tibère partit de Rome, pour venger l'affront fait à Varus; il passa le Rhin, mais n'osa s'avancer plus loin, et se contentant d'avoir provoqué Arminius sans l'avoir combattu, il s'en retourna à Rome.

Germanicus, plus heureux, se rendit en Germanie, remporta de grandes victoires, mit en fuite Arminius blessé, et ramena sa femme et son fils au nombre de ses prisonniers. Arminius mourut ensuite assassiné par les siens et par ses parents même, à l'âge de trente-sept ans, après douze années de gloire et de puissance. Ainsi que tous les grands hommes, Arminius, pendant sa vie, fut en butte à tous les traits de l'envie et de la jalousie; il n'eut d'autels et de statues qu'après sa mort. (Voyez les *Annales* de TACITE, et autres.)

(2) Qui leva le premier l'étendard de la guerre?

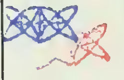
On sait que Charlemagne, dans ses guerres en Saxe, ne fut jamais l'agresseur; les éternelles irruptions des Saxons sur les frontières françaises, où Vitikind mettoit tout à feu et à sang, forcèrent constamment Charle à fondre sur le Nord. Cette guerre dura près de vingt ans. A peine Charle vainqueur avoit-il repassé le Rhin, qu'une nouvelle révolte avoit lieu, et qu'une nouvelle coalition se reformoit dans le Nord, à la voix de Vitikind. Charle retournoit en Saxe, triomphoit encore, repartoit, et les Saxons reprenoient les armes. Cette lutte opiniâtre ne fut terminée que par la mesure vigoureuse que prit Charle, d'enlever les Saxons de leurs contrées, et de les disperser dans d'autres climats. Cette transplantation eut lieu en 793; les Abodrites repeuplèrent la Saxe déserte.

(3) Trop ami des Saxons, crédule et magnanime,
De sa bonté pour eux Varus mourut victime.

Varus Quintilius, vainqueur et maître des Saxons, fut la victime de sa confiance en eux, et de l'intérêt que ce peuple lui avoit inspiré. Il regardoit Arminius comme son ami. Arminius avoit été fait citoyen romain par Auguste, et élevé même à la dignité de chevalier. Varus refusa de croire aux trames qui se préparoient en silence; tout acte de sévérité contre les Saxons coûtoit à son cœur; et quand l'orage eut éclaté, quand ses légions furent vaincues, lorsqu'il vit à quel point ceux qu'il croyoit ses fidèles amis l'avoient trompé, il se tua de désespoir. Les vainqueurs firent toutes sortes d'outrages à leurs prisonniers, et même aux morts. Les Romains, qui avoient coutume dans leurs tribunaux, établis par Varus, de juger les Germains, furent les plus maltraités. On les nommoit *avocats*. Un barbare, ayant arraché la langue à un de ces avocats, lui cria : *Enfin, vipère, cesse de siffler*. (Voyez TACITE, et autres.)

FIN DES NOTES DU CHANT DOUZIÈME, ET DU PREMIER VOLUME.






a39003 002517216b

